Mary Floran

Femme de Lettres

PRIX :

1 fr 50



Éditions du
" Petit Écho
de la Mode "
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

(Suite au verso.)

MARY FLORAN

Femme de Lettres



COLLECTION STELLA
Éditions du " Petit Écho de la Mode "
1, Rue Gazan, Paris (XIVe)

Femme de Lettres

PREMIÈRE PARTIE

I

Elle est seule dans le modeste réduit attenant à sa chambre à coucher, qui lui sert de cabinet de travail. Le jour finissant d'un après-midi d'hiver ne permet plus à ses yeux fatigués, malgré le concours du binocle et la proximité de la fenêtre, de tracer, sur la page blanche, des lignes égales. Alors, repoussant devant elle le cahier commencé et remettant dans l'encrier son porte-plume de léger bambou, Mme Tébesson, se reculant un peu et s'appuyant au dossier de bois de son fauteuil, se met à songer...

Et rien de gai, ni souvenir, ni espérance, ne traverse sa pensée, car son front, sillonné de rides, minces mais nombreuses, reste sombre.

C'est un beau front, cependant, un front intelligent et noble, que découvre peut-être un peu trop une épaisse chevelure, déjà toute blanche, en dépit de la relative jeunesse des traits, au dessin net et pur, et des joues fermes et lisses, qui n'avouent guère plus de la quarantaine. Et, sous

la barre un peu impérieuse des sourcils très noirs, s'ouvrent deux grands yeux clairs, bleus ou gris, deux yeux de lumière, de franchise, de bonté, dont on sent la puissance attractive sans chercher à en savoir l'exacte nuance.

Pourtant, sur leur intensité de vie intellectuelle, si frappante, la mélancolie, aussi, jette un voile...

La vie est, pour d'aucuns, un difficile et parfois douloureux problème, et une fois de plus, dans cette fin de jour appelant la réflexion, Mme Tébesson cherchait la solution de la sienne...

La trouverait-elle dans les pages, encore éparses, qu'elle venait de tracer? Quoique sans l'espérer, la pensée de les relire l'arracha à sa rêverie. Près d'elle était une petite lampe, elle l'alluma, et, s'inclinant sur les feuillets, travail de l'après-midi, elle les parcourut, sa plume à la main, ajoutant ici un mot, en retranchant là-bas un autre. Mais sa lecture, sans doute, ne la satisfit pas, car son front ne se déplissa point, et ses lèvres restèrent tombantes, dans une courbe de découragement.

Lorsqu'elle eut fini, de nouveau, elle repoussa le manuscrit, et loyalement, tristement, avec une absence d'orgueil, bien rare chez l'ouvrier si souvent épris de son œuvre, elle murmura :

« Ce n'est pas mal, mais... c'est toujours la même chose, et ce n'est pas encore ce livre-ci qui me conduira à la fortune... ou à la gloire!... »

Et, à ce dernier mot, une sorte de triste sourire vint effleurer sa bouche, comme devant d'illusoires et inutiles perspectives...

Pourtant ce livre, bien qu'il ne dût prendre aucun des chemins menant aux buts ambitieux, il fallait le terminer...

Et Mme Tébesson, encouragée par la lumière revenue, grace à la petite lampe, reprit sa plume, malgré la fatigue évidente d'un après-midi de labeur que trahissaient, dans les dernières pages

écrites, les ratures plus fréquentes, les surcharges plus serrées.

Mais, à ce moment, la porte de la rue, vivement ouverte, fut vivement refermée ; un bruit de pas emplit l'étroit corridor, puis des voix fraîches, des rires insouciants, le froufrou de jupes soyeuses. Une sensation de jeunesse passa dans l'atmosphère de la petite maison pour la réveiller de son silence de mort, comme, après l'hiver, un souffle de printemps vient tirer de son sommeil la vieille nature engourdie. Et, à cette impression, cessant encore son travail, Mme Tébesson sourit.

La porte du cabinet s'ouvrit alors, et la vision de jeunesse, de printemps et de joie y pénétra sous les traits de deux belles jeunes filles.

Elles coururent à leur mère et, l'une après l'autre, l'embrassèrent avec tendresse.

— Eh bien, dit celle-ci tout épanouie, leur rendant leurs caresses. Eh bien, mes chéries ?

Les repoussant un peu, elle leva l'abat-jour de la petite lampe pour mieux les regarder. Une expression de joie attendrie passa alors sur son visage, bien justifiée d'ailleurs par le charmant tableau qu'offraient les deux sœurs.

Jeannine, l'aînée, avait une vingtaine d'années : c'était une grande fille blanche, pure, sereine, qui donnait, aussi bien par sa peau de satin que par le port fier et chaste de sa tête fine, la vision d'un beau lis. On en devinait l'intangible pureté dans la limpidité calme de ses yeux d'un bleu de saphir et dans l'innocence du paisible sourire.

Elle se tenait debout, très droite, ses mains dans le petit manchon ruché de soie et de dentelles et, un bras passé sous le sien, la tête sur son épaule, dans un délicieux mouvement d'abandon et de câlinerie, s'appuyait sa jeune sœur Gillette.

Dix-huit printemps se lisaient sur le visage ingénu de la jeune fille, qui, non moins jolie que son aînée, en était entièrement différente. Plus

petite que Jeannine, elle était aussi rose que celle-ci était pâle ; ses cheveux étaient aussi blonds que ceux de l'autre étaient noirs, son maintien était aussi gracieux et souple que celui de Jeannine était noble, et, si la première éveillait la comparaison d'un lis, la vue de Gillette amenait immédiatement la phrase consacrée : fraîche comme une rose.

Mme Tébesson les interrogeait sur l'emploi de l'après-midi. On revenait du patinage, où une amie dévouée avait conduit les jeunes filles. S'était-on bien amusé ?

— Oh ! si bien, mère, disait Gillette, si bien ! C'était ravissant ! Il y avait un monde fou, la glace était excellente ! C'est Mme de Chasselas qui a offert le goûter. Elle nous a demandé d'en faire les honneurs avec sa fille Cécile. Il y avait du thé, du punch, toutes sortes de petits gâteaux. Après, on a organisé une grande farandole. Bref, il a fallu la nuit pour nous chasser.

Souriant à cette juvénile animation, Mme Tébesson regarda Jeannine.

— Et toi aussi, tu t'es amusée ? fit-elle.

— Oui, répondit la jeune fille, mais vous me manquiez. Vous savoir ici, enfermée avec votre fatigante besogne, alors que nous nous divertissions si gaîment... Cette pensée a gâté mon plaisir.

— Ma chérie, reprit Mme Tébesson, tu sais que le froid m'est contraire.

— Et que l'air vous est nécessaire, reprit Jeannine. Il ne faisait pas froid aujourd'hui.

— Mais mon travail, tu le sais aussi, ne souffre pas de retard; il faut que j'aie terminé ce livre d'ici deux mois.

— Je sais, fit Jeannine, que vous vous tuez pour nous, qui ne faisons rien, et que cela ne peut durer ainsi.

— Allons ! allons ! reprit Mme Tébesson gaîment, pas de grands mots ! Vous faites quelque

chose pour moi, vous êtes la joie et l'orgueil de ma vie, mon rayon de soleil et le plaisir de mes yeux : ce n'est rien, cela ?...

— Ce n'est pas assez, dit Jeannine.

— Si, reprit sa mère avec autorité, si, pour le moment du moins; plus tard, nous verrons !

II

Mme Tébesson n'avait point toujours écrit, et les douloureuses circonstances qui lui avaient fait prendre la plume remontaient à huit années.

Un auteur féminin a dit, avec la plus autorisée des expériences, ce qu'il pensait de la carrière de femme de lettres (1) :

« C'est un divertissement pour quelques-unes, une gloriole, une pose, une affiche ou un passe-partout pour d'autres; un ridicule pour presque toutes et un calvaire pour le plus grand nombre, celles qui ont pris une plume pour se vider le cœur de quelque peine secrète, ou bien parce qu'elles ne savaient aucun métier pour gagner proprement leur vie. »

C'était cette dernière raison qui avait décidé de la tardive vocation d'écrivain de Mme Tébesson.

Un coup d'œil sur son passé rappelait sa jeunesse insouciante et gaie; puis, à vingt ans, son imprudent et délicieux mariage d'amour avec un bel officier, comme elle sans fortune, et qu'elle adorait. Malgré cette imprévoyance, elle avait eu quinze années de bonheur, d'un bonheur absolu, complet, que les difficultés relatives d'une situation modeste n'avaient pu gâter, la tendresse réciproque qui l'illuminait ayant tout doré de son rayonne-

(1) *Un Bas-bleu*, par Georges de Peyrebrune.

ment. Mais cette tendresse elle-même n'avait point été sans péril. M. Tébesson, dans l'ivresse du présent, avait trop oublié l'avenir. Il s'était laissé aller à la joie de faire à sa chère compagne la vie douce, facile, presque luxueuse, qui semblait devoir être la sienne. Rien n'avait jamais été trop beau pour la jeune femme, puis pour les deux fillettes auxquelles, à trois ans de distance, elle avait donné le jour. A satisfaire ce désir de M. Tébesson de combler les aimées, les ressources très limitées du jeune ménage avaient à peine suffi.

Quelques héritages, pourtant, étaient venus assurer l'équilibre du modeste budget, et, comme le capitaine Tébesson était jeune, fort, plein d'avenir, il ne doutait pas d'atteindre aux grades supérieurs, dont les appointements lui permettraient de pourvoir à l'établissement de ses filles, tout en gardant un revenu suffisant.

Hélas! à quarante ans à peine, alors qu'il venait d'être nommé commandant, un mal implacable, soudain, terrible, le terrassa et, en quelques jours, l'emporta!

Mme Tébesson s'était trouvée alors en proie à la plus vive douleur, comme aux plus grandes difficultés matérielles.

La solde de son mari manquant à son budget en même temps que toutes les facilités de service, d'équipages, de chevaux que donne la vie militaire, elle eut, devant son revenu amoindri et ses dépenses augmentées, des heures de véritable détresse. Et, elle, jusqu'à présent tenue, par son mari, en dehors de la question financière, fut épouvantée lorsqu'elle s'imposa à son inexpérience. Mais c'était une vaillante, dont les qualités pratiques d'énergie et de sagesse ne restaient latentes que faute d'emploi. Elles se révélèrent dans la nécessité, et, très courageusement, Mme Tébesson organisa une nouvelle vie.

Elle habitait alors Amiens, où son mari, depuis dix ans, était en garnison. Sa première pensée fut de s'en aller, mais où?... Elle n'avait plus de famille, ou, du moins, de parents proches. Ici, elle avait des relations charmantes, des amitiés précieuses et sûres; ses filles, un pensionnat de choix... Elle eut peur d'affronter, en plus de l'imprévu d'un changement de vie, l'inconnu d'un changement de résidence. Elle quitta sa jolie maison du boulevard, vendit une partie, la plus élégante, d'un mobilier que, disait-elle, elle n'aurait plus su où loger, et, sous le prétexte de son deuil, qui la claustrait dans une volontaire retraite, elle vint s'installer dans une toute petite habitation de la rue Alexandre.

C'était là que, huit ans plus tard, elle songeait aux difficultés non atténuées de son existence.

Et elle se demandait si elle n'avait point fait fausse route en demeurant à Amiens, au centre de ses relations anciennes, de ses amitiés de vieille date déjà, dans un milieu distingué, à coup sûr, et agréable, mais élégant, mais riche, dans lequel elle ne pouvait se soutenir honorablement qu'au prix de grandes et secrètes privations?

Si elle n'avait point fait fausse route, surtout, en laissant ses filles en prendre l'accoutumance?

Elles avaient toutes deux fini leur éducation : Jeannine, depuis quatre ans, Gillette, depuis un an. Mme Tébesson s'était trouvée entraînée à les présenter dans le monde, où leur beauté, leur grâce, leur talent avaient fait sensation. On se les était disputées, elles avaient été de toutes les fêtes, leur mère n'ayant pas eu, dans son orgueil maternel, le courage de résister à ce flatteur engoûment, et elles menaient, en apparence, la même vie que toutes leurs amies, dont plusieurs étaient millionnaires. Mais quels sacrifices ce luxe factice imposait à la pauvre mère!

Elle appartenait désormais à cette misère dorée,

dont les dessous sont quelquefois plus navrants que la misère réelle, qui cache, sous la robe de soie des grands jours, les vêtements intimes les plus laborieusement raccommodés, et qui ne mange qu'un plat à son dîner pour offrir, à ses amies, un thé de cinq heures correctement servi.

Bien que cette vie en partie double pesât à la dignité de Mme Tébesson, elle en acceptait l'engrenage dans l'espoir qu'un riche mariage permettrait à ses chères enfants de la simplifier et de la mener en toute réalité. C'était là une chance, pour bien d'autres improbable, mais Jeannine et Gillette étaient si jolies, si appréciées, si aimées!...

Néanmoins, ce dénoûment, quelque pressant qu'il fût, semblait se faire attendre. Jeannine avait vingt-deux ans, et pas un parti ne s'était encore présenté pour elle. On ne savait que trop, hélas! qu'elle n'avait point de dot. Vingt-cinq mille francs, qu'est-ce, en effet, et Mme Tébesson ne pouvait donner plus : ne fallait-il pas qu'après le mariage de sa fille aînée elle pût vivre avec Gillette, et garder à cette dernière le même modeste avoir? Puis, qu'elles établies, leur mère ne fût pas à leur charge ?

Car la fortune de Mme Tébesson ne dépassait guère cent mille francs.

Dès les premiers mois de son veuvage, elle avait compris l'impossibilité de vivre avec un si faible revenu, même augmenté de la pension qui, en qualité de veuve d'officier, lui était servie. Alors elle avait cherché à travailler pour se procurer d'autres ressources.

Mais que faire sans se déclasser?

C'est une des impossibilités barbares auxquelles se heurtent, dans le monde, les femmes courageuses et sans fortune. Le travail, cette grande et salutaire loi de l'humanité, est, de par les conventions mondaines, regardé comme une déchéance pour celles qui s'y livrent.

Un homme peut remplir presque toutes les fonctions sans descendre de son rang social; si une femme, une mère, qui n'a pas les moyens d'élever sa famille, demande à un métier, même honorable, de les lui fournir, elle est, quant à sa position dans le monde, déchue.

Et, si Mme Tébesson eût, sans hésitation, accepté, pour elle, cette humiliation, jamais elle n'eût consenti à l'imposer à ses filles, ses filles! l'unique but, l'unique espoir de sa vie!

La situation semblait inextricable. Ses difficultés, même, donnèrent à Mme Tébesson le persévérant courage qui devait finir par l'améliorer. Ne pouvant travailler ouvertement, en secret elle chercha à le faire. Mais, quelque intelligente et bien douée qu'elle fût, son éducation ne semblait pas, de prime abord, lui offrir de lucratives ressources. Elle ne savait ni peindre, ni dessiner. Elle brodait bien et commença par faire de menus ouvrages féminins, mais l'écoulement en était si difficile et le prix si peu rémunérateur! Elle s'en contentait, cependant, lorsqu'une autre voie lui fut indiquée presque providentiellement.

Une jeune femme des relations de Mme Tébesson, poussée peut-être par une vocation irrésistible vers la carrière des lettres, avait utilisé les longs loisirs que lui laissait une vie isolée en prenant la plume. Le succès avait souri à son audace, et, comme il arrive trop souvent, était entré dans la maison de cette heureuse de ce monde, qui n'en avait besoin ni pour compléter son bonheur, ni pour vivre, alors qu'il avait dédaigné d'autres portes plus modestes, où, tout aussi légitimement mérité, il eût été le libérateur, le sauveur peut-être de bien des misères!... Il faut bien dire que la fortune est aveugle pour parvenir à excuser ses injustices!

L'exemple de son amie donna à Mme Tébesson le goût de le suivre. A ce jeu, que risquait-elle?

Ce métier n'exigeait aucuns frais : quelques rames de papier, quelques timbres-poste. Il n'en existe pas réclamant moins de main-d'œuvre. Puis les gens de plume, dont le travail est de l'art encore, ne sont point, par lui, déclassés.

Pourtant Mme Tébesson préféra garder l'incognito. Elle ignorait d'abord quel serait le résultat de ses essais; puis, naturellement réservée, elle ne se sentit point le courage d'ouvrir ainsi, à deux mains, son cœur et sa pensée au public. Elle avait trop de délicatesse et, en même temps, trop de respect humain pour garder, étant connue, ses coudées franches; pour exprimer des sentiments qu'on pourrait croire les siens, peindre des caractères que l'on supposerait des portraits. Car le premier mouvement de celui qui lit l'ouvrage d'un ami est de chercher qui a pu servir de modèle à l'auteur pour tel ou tel type particulier; et l'on ne se doute pas, en agissant de la sorte, souvent inconsciemment, que la plus vive injure qu'on puisse faire à un écrivain est de lui nier assez strictement le don d'imagination et de création pour ne voir, en ses personnages, que des photographies.

L'incognito, seul, devait assurer la liberté de Mme Tébesson. Elle le conserva donc et, sous le pseudonyme du vicomte de Pornec, demandant à cette masculinité d'emprunt une audace qui lui manquait d'avance, elle commença d'écrire quelques nouvelles.

Elle connut alors la pénible odyssée des débutants malheureux, qui portent de bureau de rédaction en cabinet d'éditeur leurs premières élucubrations; mais rien ne rebuta sa patiente ténacité, et une modeste revue pour jeunes filles accueillit enfin son premier roman.

Elle ne s'en enorgueillit point, continua de travailler obscurément, patiemment, courageusement. Elle trouva pour cet ouvrage un éditeur de

second ordre, plaça un autre récit dans un journal d'enfant et, entrée ainsi dans l'engrenage, marcha laborieusement sur le chemin ouvert désormais.

Il ne lui réserva malheureusement point, surtout pécuniairement, les avantages qu'elle espérait y trouver. De longues heures d'assidu labeur lui rapportaient bien peu. Car la pauvre femme n'avait pas le travail facile : le don prestigieux de l'imagination, l'aptitude spéciale de l'invention qui en résulte, lui étaient refusés. Elle avait le talent d'observation, une instruction soignée, et l'habitude de fréquenter des personnes distinguées lui avait donné un style correct, une langue châtiée, une « écriture » qui n'étaient pas sans valeur, mais les sujets lui manquaient toujours.

Elle ne savait pas tirer d'une observation poussée jusqu'au vif, d'un caractère minutieusement analysé, une étude suffisamment attrayante. Instinctivement, sa nature simpliste, rebelle aux dissections morales, allait demander aux faits l'intérêt de son travail; et ces faits, elle ne savait point les faire surgir des circonstances, elle les copiait dans la vie courante, sans avoir l'art de les grouper en un ensemble vigoureux ou harmonieux, qui en augmente avantageusement le relief et la valeur.

Telle, elle ne connaissait pas, ne devait jamais connaître le vrai succès, celui du livre aimé, discuté, recherché, même par un petit nombre; et, au bout de quelques années, elle se rendit bien compte, dans son impeccable droiture, qu'elle n'avait pas ce qu'il fallait pour arriver. Mais, faute de mieux, et sans orgueil, elle se contenta de la modeste réputation qui augmentait son pauvre budget, resta fidèle aux publications qui accueillaient ses œuvres, au public restreint qui s'y intéressait, et elle continua d'écrire, avec la moelle de son cerveau et le sang de son cœur, les petites histoires, un peu puériles, qui étaient son genre, et

dont la grande, l'incontestable valeur eût été, si on l'eût connu, dans l'admirable effort de volonté maternelle qui les produisait.

Mais le vicomte de Pornec avait bien gardé son secret, et nul ne le savait.

III

Le lendemain, vers deux heures, Mme Tébesson, qui, aussitôt après le déjeuner, était remontée dans son cabinet, travaillait encore lorsque Gillette entra en coup de vent, brandissant une enveloppe armoriée :

— Mère! mère! une bonne nouvelle! un bal chez Mme de Stéchaise!

Un nuage passa sur les traits de Mme Tébesson; pourtant, elle essaya de sourire et répondit doucement :

— Un bal! et c'est cela, Gillette, qui te rend si contente?

— Oui, mère, pensez donc ! un vrai bal, un grand bal ! Moi qui n'en ai encore vu que deux, et puis, je ne vous ai pas encore tout dit, au bas de l'invitation, deux lignes, oh! deux lignes cabalistiques : « Le costume est de rigueur. »

Mme Tébesson s'assombrit encore davantage, et, sans s'en apercevoir, Gillette continua :

— Comprenez-vous ma joie, maintenant, mère, un bal déguisé, ce sera délicieux!

— Enfant ! fit seulement Mme Tébesson. — Et, sans répondre précisément, elle regarda sa montre. — Deux heures! il faut que je quitte mon travail, dit-elle comme à regret, que j'aille m'habiller, tout à l'heure il peut venir des visites... C'est notre jour de réception, je l'avais oublié!

Elle passa dans sa chambre à coucher, suivie de Gillette. Là, elles trouvèrent Jeannine qui préparait la toilette de sa mère.

— Vous mettrez votre robe de satin noir, mère? demanda-t-elle doucement.

— Oui, chérie, répondit Mme Tébesson. Mais songeons d'abord à toi. Tu n'es pas habillée, ni Gillette.

— Oh! dit Jeannine, je n'en ai pas pour longtemps. Quant à Gillette, elle est si agitée avec son invitation...

— Il y a de quoi, fit Gillette gaîment, un bal travesti!

— Mes chéries, dit tristement Mme Tébesson en commençant sa toilette, ne me parlez pas tant de ce bal, vous me faites souffrir, car je ne sais pas si je pourrai vous y conduire.

— Oh! fit Gillette avec un désappointement dont elle ne put retenir l'expression, pourquoi?

— Parce que je ne sais si je pourrai faire les frais d'une robe pour chacune de vous.

— Oh! s'écria Gillette, je ne voudrais pas, bien sûr, vous entraîner dans la dépense de costumes coûteux; mais, un déguisement, cela me semble si facile à organiser nous-mêmes, à peu de frais, avec quelques mètres de mousseline, de gaze, de coton!

— Ah! je sais bien, reprit Mme Tébesson, que vous êtes adroites comme de petites fées et qu'un rien pare votre jeunesse. Mais un déguisement exige plus de tact dans son choix, plus de soins dans sa composition et son exécution que n'importe quelle toilette. Jusqu'à présent, lorsque je vous ai conduites dans le monde, vous y avez toujours eu une mise irréprochable. Or, je crains bien que, cette fois-ci, je ne puisse vous présenter à votre avantage. L'abstention s'imposera donc.

— Et que dirons-nous, interrogea Gillette toute déçue, pour motiver notre refus?

— Rien du tout ; il n'est pas nécessaire de le faire connaître d'avance.

— Mais si nos amies nous demandent quels costumes nous aurons ?

— Jusqu'à nouvel ordre, vous pouvez dire que vous l'ignorez encore. Ah ! continua Mme Tébesson, il m'en coûtera bien de vous priver de ce plaisir, mais...

— Laissez donc, mère, fit Jeannine qui épinglait avec soin autour du cou de Mme Tébesson une dentelle blanche, je vous assure que je ne tiens pas du tout, du tout, à aller à ce bal.

— Tu es la raison même, dit Mme Tébesson, mais cette pauvre Gillette !

Et celle-ci, d'involontaires et enfantines larmes dans ses yeux naïfs, se hâta d'ajouter, devant l'air triste de sa mère :

— Gillette tient avant tout à ne pas contrarier sa chère maman !

Elle s'en vint embrasser Mme Tébesson avec une grâce câline dont celle-ci fut touchée.

— Brave petite fille ! dit-elle.

— Allons, interrompit Jeannine gaîment, voici « bébé » consolé ! Mais trêve aux épanchements, sinon je n'en finirai jamais d'arranger cette encolure.

— Ne bougeons plus ! fit plaisamment Mme Tébesson dans un effort pour se dominer et s'égayer.

Sa fille aînée finit de draper artistement la dentelle qui, destinée à dissimuler la vétusté du corsage, encadrait délicieusement la tête fine de Mme Tébesson, aidant, avec l'auréole de ses cheveux blancs, à lui donner l'air d'une marquise poudrée du xviiie siècle.

— Est-ce bien ? dit Jeannine entraînant sa mère devant une glace.

— Trop bien ! voilà mon corsage rajeuni de dix ans.

— Et ramené à l'âge de sa naissance, fit Jean-

nine enjouée; mais, c'est égal, ne levez pas trop le bras gauche; car, malgré toutes mes précautions, en cas de gymnastique, je ne réponds de rien.

— Sois tranquille, je ne vais point faire d'haltères ni de mouvements... imprudents. Je n'ai pas à bouger, pas même à servir le thé, puisque vous vous en chargez. A propos de thé, tout est-il prêt?

— Tout est prêt.

— La table, la bouillotte, les petits gâteaux? Y a-t-il encore assez de plum-cake?

— Bien assez: j'ai coupé en tranches ce qui restait de la semaine dernière, et nous en avons un en réserve au cas de besoin.

— A merveille! Maintenant, allez vite vous faire belles, mes chéries.

— Oui, oui, fit Gillette, surtout Jeannine, car je crois, oui, je crois bien que M. de Birtouty viendra aujourd'hui.

Et, sur cette malice, elle menaça sa sœur de son doigt mutin; mais celle-ci, une souffrance subite sur ses beaux traits, répondit vivement:

— Je t'en prie, Gillette, je t'en prie, ne parle pas de lui.

Elles s'en furent, et Mme Tébesson resta seule sur l'impression douloureuse que lui avaient faite moins les paroles de Jeannine que le ton dont elle les avait dites.

Car ce M. de Birtouty, sous-lieutenant de cavalerie, c'était le secret, très secret espoir de Mme Tébesson.

Il était jeune, beau, noble, intelligent; sa conduite passait pour irréprochable, ses sentiments étaient excellents, et son avenir militaire très certain. Mme Tébesson n'eût pas désiré d'autre mari pour sa fille, même si sa dot lui avait permis de choisir. Pourtant M. de Birtouty n'était point riche.

« C'est son unique défaut, » disait-on de lui.

Combien volontiers Mme Tébesson eût passé

sur ce défaut-là! Et, cependant, n'entraverait-il pas l'union désirée?

Parmi tous les hommes qu'avait visiblement séduits la grande beauté de Jeannine, seul M. de Birtouty avait témoigné d'un sentiment assez profond pour que Mme Tébesson en ait pu conclure qu'il l'orientait vers le mariage. Pour les autres, sa jolie Jeannine était une ravissante danseuse, une partenaire charmante de tennis et de patinage, mais pas un, évidemment, ne songeait à faire sa femme de cette fille sans dot. M. de Birtouty paraissait disposé à passer au-dessus de ce grave obstacle, et non seulement il inspirait confiance à Mme Tébesson, mais il avait plu à Jeannine. Et, maintenant, sa mère, sans même oser l'interroger, devinait qu'elle l'aimait!

Devant cet amour réciproque, le cœur de Mme Tébesson était partagé entre la joie et l'angoisse. La fortune personnelle de M. de Birtouty lui permettrait-elle d'épouser sa fille? ou bien l'inexorable fatalité l'en séparerait-elle?... Et, à cette dernière perspective, la pauvre mère frissonnait, car, s'il en était ainsi, Jeannine souffrirait d'autant plus que, sous sa fière réserve,c'était une tendre, une passionnée même, de celles qui n'oublient pas et qui, une fois leur cœur donné, ne se détachent jamais.

Et Mme Tébesson, qui, au milieu des difficultés et des tristesses de sa vie, avait, au moins, toujours été préservée du mal de l'amour brisé ou trahi, le redoutait d'autant plus pour sa fille que, si, personnellement, elle l'ignorait, elle n'en avait pas moins deviné l'atroce et inguérissable amertume.

IV

Il est cinq heures, et la réception de Mme Tébesson bat son plein.

Son salon, tout petit, est arrangé avec un goût et un art exquis qui en cachent la dégradation, apportée par le temps, sous les détails les plus ingénieux. Pourtant, il n'y a point cette profusion de bibelots sans valeur qui, dans trop d'intérieurs modestes, cherchent en vain à donner l'illusion de l'élégance. Seulement quelques plantes vertes, quelques jolies broderies jetées sur les fauteuils, quelques draperies adroites de « liberty » frais et riant à l'œil ; un éclairage suffisant, quoique discret. Et, dans ce cadre, Mme Tébesson, belle encore et très digne sous les expédients bien dissimulés de sa toilette, se tient dans le fauteuil du coin de la cheminée, tandis que Jeannine et Gillette, en robes de drap clair d'une simplicité complète, mais qui siéent à merveille à leur grâce jeune, vont et viennent au milieu des nombreux visiteurs qui se succèdent, reconduisant cette dame, offrant du thé à ce monsieur, faisant causer cette jeune personne.

On parle du bal costumé.

— Vous irez ?

— Sans doute, fait Gillette, le cœur gros.

— Je n'y tiens guère, reprend plus courageusement la belle Jeannine. L'idée de ce déguisement m'effraie : on peut être facilement ridicule, grotesque !...

— Grotesque ! vous ? exclama-t-on de toutes parts.

Elle sourit, trop simple pour discuter sa propre valeur par hypocrite modestie.

— Nous allons décider votre costume, fait un vieux beau qui semble très assidu auprès de Jeannine et comme pressé de réchauffer ses vieux ans au voisinage de cette belle flamme de jeunesse. Je vote pour un costume de Diane.

— Ce serait délicieux, approuve-t-on unanimement, et si bien dans le caractère de sa beauté !

— Je n'aime pas la mythologie, répond Jeannine.

— Eh bien, alors, l'histoire ?

— Cela demande une telle exactitude !

— Vous êtes difficile.

— Mlle Jeannine en a le droit, répond un homme.

— Assurément.

— Cherchons dans des journaux, fait une jeune fille, amie de Mlles Tébesson.

Et, pendant qu'elle feuillette une publication qui se trouvait là, sa mère, assise près de Mme Tébesson, ajoute :

— Vous recevez toujours ce journal ? Moi aussi, mais je le quitterai à la fin de mon abonnement. Il devient d'un terne ! Les romans y sont tout à fait inférieurs ; ainsi il vient d'en paraître un du vicomte de Pornec qui est fade, banal, assommant !

Mme Tébesson rougit un peu et, voulant défendre ce pauvre vicomte de Pornec, riposte :

— C'est si difficile d'écrire pour les jeunes filles !

— Je ne dis pas, mais il y a des platitudes dont il faut leur faire grâce, la morale ne suffit pas à les excuser. Ces demoiselles ne sont plus au couvent, et il y a, dans la vie, des côtés plus intéressants à leur montrer.

— Peut-être ! fait tristement Mme Tébesson, se rendant compte, une fois de plus, que le vicomte

de Pornec, malgré ses courageux efforts, n'arrivera jamais à la fortune ni à la gloire...

Cependant ces visiteurs partent ; d'autres les remplacent; la porte s'ouvre de nouveau, c'est M. de Birtouty. Il s'avance, très beau dans la splendeur de ses vingt-trois ans, son teint jeune éclairé par l'uniforme bleu pâle dont la nuance sied particulièrement à sa carnation de blond, à ses cheveux presque ras, qui ont, dans leur naturelle ondulation, des moirures de blé mûr. Il s'avance, un peu ému, malgré son aisance mondaine. A sa vue, Jeannine a souri, mais elle a pâli. Autour d'eux, des coups d'œil s'échangent. Depuis longtemps leur secret a été pénétré.

Et peu à peu, comme voulant respecter leur tête-à-tête, on s'en va, Gillette et Jeannine ne font alternativement qu'un chemin du milieu du salon à la porte pour reconduire les visiteurs. L'heure avance, pourtant M. de Birtouty est toujours là. Il a fini sa tasse de thé, qu'attend-il?... Mme Tébesson se le demande anxieusement. Il cause, mais sous ses paroles banales la mère de Jeannine sent une pensée absorbante, unique, qui le distrait de toute autre et que, bientôt, sans doute, il va exprimer.

Sept heures sonnent, il se lève.

— Je m'oublie, dit-il, voici proche l'heure de votre dîner, madame. Pourtant, si j'avais osé, à présent que le moment des visites est passé, vous demander un instant encore d'entretien...

C'est le moment décisif. Mme Tébesson tremble et pâlit à son tour. Mais, très digne, avec, cependant, une nuance de sympathie pour encourager le jeune homme, elle lui répond :

— Je suis à votre disposition, monsieur.

Elle regarde ses filles. Gillette, qui a compris, sous le prétexte de ranger les tasses à thé, les emporte dans la salle à manger, dont elle referme la porte derrière elle. Mais Jeannine reste très

brave. Son visage est devenu de marbre et ses beaux yeux en paraissent d'un bleu plus intense et plus profond. Tel un ciel pur quand la neige tombée couvre le sol et que la gelée éclaire l'horizon. Mme Tébesson lui réitère son signe discret de congé ; elle y résiste encore, puis tout à coup :

— Mère, commence-t-elle, je sais ce que M. de Birtouty va vous dire. Entre nous toute hypocrite convention serait vaine, permettez-moi de rester?

Du regard, Mme Tébesson interroge M. de Birtouty.

— J'allais vous faire cette même prière, madame.

Alors, après un bref et poignant silence, il commence, ému profondément.

Mme Tébesson a bien dû deviner les sentiments que lui inspirait Mlle Jeannine? S'il ne les lui a pas déclarés plus tôt, ce n'était point qu'il voulût s'éprouver lui-même, ni qu'il doutât de leur intensité, mais c'est qu'il voulait demander en même temps à Mme Tébesson son consentement à l'union qui devait assurer le bonheur de sa vie. Et pour cela il lui fallait l'acquiescement de ses parents...

A ce début, Mme Tébesson souriait et, pourtant, le trouble extrême du jeune officier, la froideur glaciale et affectée, lui semblait-il, de Jeannine, l'inquiétaient.

— Je reviens de chez moi, continua le jeune homme, je suis rentré hier soir et rentré... la mort dans l'âme! Certes, ni mon cher et digne père ni ma bonne mère ne s'opposeraient à ce que Mlle Tébesson devînt leur fille. Ce serait, au contraire, après ce que je leur ai dit d'elle, leur plus vif désir. Malheureusement, leur fortune, très limitée et très divisée, — nous sommes neuf enfants, — ne leur permet de me donner qu'une faible, excessivement faible dot!... Je rougis pres-

que de vous en avouer le chiffre, madame, car, lorsque vous le saurez, vous me trouverez bien audacieux d'avoir osé lever les yeux jusqu'à mademoiselle votre fille...

Et l'émotion lui étreignant la gorge, il s'arrêta un court moment, qui permit à Mme Tébesson d'intervenir en disant :

— Non, monsieur, je ne vous jugerai point audacieux, car la dot de Jeannine, elle aussi, est bien minime.

— Je le sais, madame, et certes ceci ne m'arrêterait pas plus que mes parents; mais ils m'ont cruellement, quoique avec sagesse, mis en présence de l'atroce situation. Ils m'ont dit : « Tu as trente mille francs de dot, que Mlle Tébesson en ait autant... »

— Elle n'en aura que vingt-cinq mille, interrompit Mme Tébesson au supplice.

— Cela fera, continua-t-il, environ 1.800 francs de revenus et une solde de 2.300 francs. Mes parents ont ajouté : « Mon enfant, nous te laissons libre, mais nous ne pouvons t'encourager à fonder une famille avec de si piètres ressources. »

— Alors, monsieur? fit Mme Tébesson hautaine, blessée de ce que le jeune homme semblait s'excuser de ne pas demander sa fille.

— Oh! madame, je vous en prie, fit-il, sincèrement désolé de cette soudaine rigueur, je vous en prie, ne m'en veuillez pas! Il m'en coûte tant, tant, de discuter devant vous ces questions vénales, tellement indignes de vous et de mademoiselle votre fille! Mais il le fallait pour que j'en puisse venir à ceci : ce qui m'est défendu aujourd'hui, par mon modeste grade de sous-lieutenant, ne le sera plus, bientôt, lorsque l'avancement qu'on me fait espérer sera venu améliorer ma situation financière. Mes parents alors, sans doute, ne s'opposeront plus à mes vœux. Aussi c'est une démarche bien bizarre que je viens faire près de vous, bien

en dehors de tout usage. Mais mes sentiments pour Mlle Jeannine sont au-dessus de toute banale convention. J'ai la douce confiance de lui avoir, en retour, inspiré quelque sympathie, et c'est cette espérance qui m'encourage à vous demander, dès aujourd'hui, la main de Mlle Jeannine... pour quand je serai capitaine...

Mme Tébesson se tut, effrayée. C'était peut-être le bonheur pour Jeannine. Elle sentait le jeune homme si passionnément épris, et si loyal, si sincère!... Mais ces fiançailles à long terme?...

Son silence inquiéta le jeune officier.

— J'ai vingt-trois ans, dit-il. Je serai lieutenant dans deux ans, capitaine dans huit ans, j'espère. Si c'est nécessaire, d'ici là, j'irai aux colonies; s'il le faut, je changerai d'arme; je ferai tout au monde pour presser mon avancement. Mais, pour ne point me rebuter dans cette tâche, il me faudrait un espoir, celui que je suis venu solliciter de vous, celui qui me montrerait certain le but auquel tendraient tous mes efforts et m'encouragerait, me soutiendrait, par ses chères promesses.

Mme Tébesson se tut un instant. Elle se rappela sa vie d'épouse à elle, son bonheur, puis ses difficultés dans le passé et celles plus grandes encore du présent. Jeannine, si elle épousait M. de Birtouty, en connaîtrait qui les dépasseraient encore, car la situation du jeune ménage serait moindre que ne l'avait été celle, si modeste, pourtant, de M. et de Mme Tébesson.

Fallait-il condamner sa fille à cette quasi-misère et aussi à l'incertaine réalisation de projets dont le résultat immédiat serait de l'attacher plus vivement encore au jeune officier?

Mais si, déjà, elle l'aimait?

En tout cas, c'était surtout à elle de décider et, résolue à le dire à M. de Birtouty, Mme Tébesson reprit :

— C'est Jeannine qui doit se prononcer et...

Il l'interrompit :

— Je le sais, madame, et je vous suis reconnaissant de lui en donner la liberté. J'ai commencé, comme c'était mon devoir, à vous parler; mais, elle aussi, je veux l'implorer... Jeannine, fit-il se tournant vers elle, vous savez combien je vous aime, faites-moi la grâce de m'attendre, de rester fidèle à mon souvenir et, dans huit ans, au plus, je viendrai à vos genoux vous en remercier, et vous prier de faire le bonheur de ma vie. Je prévois bien que, d'ici là, d'autres vous rechercheront, solliciteront le don de vous-même; c'est pour cela, parce que je crains que vous ne me soyez ravie, que j'ose solliciter de vous, dès aujourd'hui, cette promesse à l'échéance lointaine, qui me laissera confiant, heureux et rassuré. Vous allez peut-être m'objecter qu'un tel engagement n'est point dans les habitudes françaises? Voyez chez nos voisins : l'usage en est constant. Et puis, qui nous force à le révéler? ce serait, si vous le préférez ainsi, notre cher et doux secret, qui lierait dans le mystère nos cœurs et nos pensées, en attendant l'heure de la définitive réunion. Et, dans la certitude que nous en aurions, le temps passerait plus vite... Qu'est-ce que quelques années en face du bonheur de toute une vie...

M. de Birtouty s'était levé et rapproché de Jeannine dont il avait pris la main tremblante. Elle le laissa dire, comme si elle voulait, pendant ce temps, dominer son émotion. Puis, tout à coup, retirant sa main, elle se leva à son tour et, venant à la cheminée sur laquelle elle s'accouda, dit lentement, d'une voix très ferme, dont sa pâleur et ses yeux brillants démentaient l'assurance :

— Monsieur de Birtouty, je ne puis vous faire la promesse que vous désirez!

Et comme, interdit, il s'avançait vers elle, d'un geste calme, elle lui imposa silence, et regardant en haut, très haut, vers la frise de la tenture, quel-

que invisible image, elle continua doucement :

— N'insistez pas... Vous aviez fait un rêve et réussi à me le faire quelque peu partager. Eveillons-nous ensemble. Vos parents, en s'opposant à notre mariage, nous ont dicté notre conduite, et je ne veux point me mettre entre eux et vous, ni maintenant, ni plus tard. La réalité nous sépare dans le présent, elle nous séparerait plus encore dans l'avenir ; ayons donc le courage de la regarder en face. Nos ressources personnelles ne nous permettent pas de nous unir ; vous semblez compter voir l'avenir les accroître? De votre côté, pas du mien. Je n'ai, moi, nulle « espérance ». Vous dites que l'avancement améliorera votre situation? Oui, si vous ne prenez pas, au fur et à mesure qu'il vous sera donné, des charges qui en absorberont le bénéfice... Je vous... — elle se reprit — j'ai trop... de sympathie pour vous pour vous condamner à passer votre vie dans cette glèbe d'une pauvreté honteuse, qui, sans cesse et partout, paralyserait vos efforts, nuirait à votre carrière. Vous épouser aujourd'hui ou dans dix ans, ce serait vous en imposer le sacrifice, et je ne me sens pas de force à assumer cette responsabilité dans l'incertitude où je suis de ce que je pourrais vous offrir en échange. Alors, à quoi bon une promesse qui entraverait inutilement toute votre existence, et que peut-être vous ne seriez pas long à regretter?

Et, comme l'officier allait protester.

— Laissez, dit-elle encore, n'insistez pas, je vous en prie ; nous sommes trop pauvres l'un pour l'autre. Résignons-nous et — ... elle abaissa ses yeux sur lui et lui tendit la main — restons bons amis !

Mais cette main, il ne la prit pas.

— Mademoiselle, dit-il, blessé au fond de l'âme, excusez ma sotte et vaine démarche ! Que madame votre mère, ajouta-t-il, se tournant vers Mme Té-

besson, daigne aussi me la pardonner. Je me suis mépris sur vos sentiments, je les croyais semblables aux miens, ou, tout au moins, disposés à les payer de retour, je me suis trompé. En effet, mademoiselle, ajouta-t-il avec amertume, je suis trop pauvre pour vous... Veuillez m'excuser de m'en être aperçu trop tard.

Et, raidi par une émotion si vive que la moindre détente l'eût fait traduire en larmes, Xavier de Birtouty, le cœur déchiré, salua Jeannine, salua sa mère, et se dirigea vers la porte d'un pas d'automate.

Mme Tébesson, torturée, le regarda partir; elle regarda Jeannine visiblement à bout, elle aussi, d'énergie et de courage. Elle hésita à rappeler le jeune homme, à le faire se retourner et regarder cette statue de la douleur que personnifiait la pauvre fille, afin qu'il comprît qu'elle aussi l'aimait, l'aimait passionnément et se sacrifiait héroïquement à son avenir et peut-être à son bonheur selon le monde...

Mais, puisque Jeannine avait voulu se taire, avait-elle le droit, elle, sa mère, de trahir son secret?

Elle laissa l'officier s'éloigner; mais, dès qu'il eut franchi la porte du salon :

— Jeannine, dit-elle doucement, Jeannine, devons-nous le laisser partir comme cela?

— Oui, mère, dit-elle, d'une voix brisée.

— Devons-nous le laisser se méprendre à ce point sur tes sentiments pour lui?

— Oui, mère, dit encore Jeannine. Et avec plus d'énergie cette fois elle ajouta : Il le faut!

— Ne pourrions-nous le rappeler et lui dire : Ne vous engagez, ni Jeannine, mais si, lorsque vous serez capitaine, vous n'avez pas changé d'avis : revenez.

— Non, dit Jeannine avec fermeté, non, mère, tout est bien ainsi. Laissez! Ce qui est fait est bien fait!

Alors Mme Tébesson ouvrit ses bras :

— Ma pauvre Jeannine!

Elle s'y abattit, s'y réfugia comme une colombe blessée et sanglota... mais peu de temps. Toujours virile, avec cette énergie, surprenante à son âge, qu'elle tenait de son père, elle se releva et d'un ton très calme :

— Mère, j'ai mal à la tête, je ne dînerai pas, je vais me coucher. Dites à Gillette de ne pas faire de bruit lorsqu'elle montera, et puis... qu'elle ne me parle de rien... jamais!...

— Sois tranquille, pauvre chère et courageuse enfant!

— Vous non plus, mère, n'est-ce pas? fit Jeannine timidement.

— Non, non, mon enfant, si tu le désires! Mais pourtant...

— Mère, c'est mieux ainsi insista Jeannine.

Et elle s'en fut, tandis que sa mère, déchirée de regrets, sentait que le cœur et la vie de sa fille chérie étaient, dès ce soir-là, brisés pour toujours!

V

La vie, le lendemain, continua son cours paisible dans la petite maison de la rue Alexandre, comme si rien ne se fût passé la veille qui, au moins pour l'un des habitants, n'en ait fixé la destinée. C'est pour certains une sorte d'ironie cruelle et secrète que cette immuabilité des choses, quand leur être intime est douloureusement bouleversé.

Si Jeannine en ressentit la pénible impression, elle ne la laissa pas deviner plus que ses autres sentiments. Elle se leva à la même heure, habituellement matinale, ainsi que chaque jour aida la

bonne dans sa besogne quotidienne, puis sortit avec elle et Gillette dans le but de faire les courses de ménage dont elles étaient spécialement chargées. Pendant ce temps-là, Mme Tébesson, comme de coutume, travaillait.

Son attention fut distraite par un coup de sonnette qu'elle connaissait bien, celui du facteur. Mais, en l'absence de la domestique, elle avait pris l'habitude, de peur d'ennuyeuses ou gênantes rencontres, de ne point aller ouvrir. Elle le laissa donc jeter dans la boite aux lettres la correspondance, rarement volumineuse, qu'il lui apportait, ne comptant, du reste, sur aucune communication pressante ou notoirement intéressante. Son univers était borné à ses enfants et à cette petite maison. Elle ne descendit même point chercher son courrier; ce furent ses filles qui, en rentrant, le lui remontèrent.

— Tenez, mère, dit Gillette, voilà une lettre de votre éditeur.

— De mon éditeur!...

Etonnée, car elle n'attendait rien de lui, Mme Tébesson regarda attentivement l'adresse. C'était bien cela, et la lettre semblait volumineuse... Que voulait dire?...

Mme Tébesson la décacheta. Dans la première enveloppe, une autre, fermée et adressée au vicomte de Pornec, chez M. Chiffly, éditeur. Ce dernier la lui renvoyait. De plus en plus intriguée, Mme Tébesson ouvrit cette deuxième enveloppe. Elle en tira une lettre timbrée, à l'angle, de l'adresse d'un notaire de Paris, et voici ce qu'elle contenait :

« Madame, je vous prie de passer à mon étude, pour affaire urgente, le 12 ou le 14 de ce mois, à onze heures du matin. Veuillez me prévenir télégraphiquement du jour que vous aurez choisi et me donner votre adresse exacte. Recevez... etc. »

Mme Tébesson resta abasourdie de cette étrange

missive, et ses filles, qui attendaient la fin de sa lecture pour lui rendre compte de leurs petites commissions, devinant, sur ses traits figés d'étonnement, la surprise qu'elle éprouvait, l'interrogèrent.

Pour toute réponse, dans leur habituelle confiance, elle leur montra la lettre, et ce fut à leur tour d'être intriguées.

— Cela doit être un héritage! fit Gillette gaîment, quelque cousin d'Amérique. Vous ne vous en connaissez pas, mère?

— Hélas non! répondit Mme Tébesson.

Et elle resta pensive, n'osant rien espérer de bon de cette mystérieuse communication et, pourtant, ne se rendant point compte de ce qui pouvait la menacer, car le passé avait été, lui semblait-il, entièrement liquidé, et elle croyait n'avoir plus rien à craindre de ce côté.

Ce n'était pas, du reste, à elle, Mme Tébesson, qu'on s'adressait, mais à l'autre, à l'auteur, au « vicomte de Pornec », dont on ignorait évidemment la personnalité véritable, puisqu'il avait fallu qu'on ait recours à l'éditeur de ses œuvres pour arriver jusqu'à elle... L'homme de loi la nommait bien : « Madame », mais cela n'était point pour la surprendre, car elle savait pertinemment que, si son pseudonyme n'était point trahi, son sexe l'était depuis longtemps par la nature même de ses ouvrages. Mais que lui voulait-on, au vicomte de Pornec? Et Mme Tébesson, repassant dans sa pensée ses derniers écrits, cherchait s'ils pouvaient lui attirer quelque action légale?

En tout cas, ce n'est pas un notaire qui l'eût avertie.

Elle se perdait en conjectures inutiles. Le plus sûr et le plus simple moyen de s'éclairer était d'accepter le rendez-vous indiqué. Il n'eût, du reste, pas été sage de s'y dérober, et, pour s'y rendre, le plus tôt serait le mieux.

On était le 11 janvier.

— Je vais télégraphier que j'irai demain, dit Mme Tébesson à ses filles, qui l'approuvèrent.

Puis sa pensée se reporta, guidée par ses habituelles préoccupations, sur la dépense, inutile, peut-être, de ce voyage?... Mais à quoi aurait servi de demander, par lettre, des explications, puisqu'on lui notifiait qu'on désirait la voir?

La légitime curiosité qui occupa, dès ce moment, Mme Tébesson et ses filles eut, au moins, l'avantage de détacher un peu leur esprit de la poignante scène de la veille, dont il était convenu qu'on ne parlerait pas, et elle fournit aussi un aliment à leurs propos, qui, forcément muets sur la dominante impression intime, se fussent trouvés malhabiles à la dissimuler sous d'inutiles banalités. Le lendemain, Mme Tébesson partit dès le matin, bien décidée à revenir, sauf impossibilité, le soir même.

Et, lorsque, le jour tombant, l'heure du retour approcha, Jeannine et Gillette, plus fiévreuses, l'attendaient, quand le bruit d'une voiture troubla le silence de la rue déserte et s'arrêta à leur porte. Elles se précipitèrent au-devant de leur mère qui rentrait, et cette voiture prise contrastait si fort avec ses habitudes de stricte économie, que les deux jeunes filles en traduisirent spontanément leur surprise par deux questions qui peignaient fidèlement la diversité de leurs caractères.

— Seriez-vous souffrante, mère? dit Jeannine prompte à s'alarmer comme tous les gens qui ont eu du chagrin.

— Cela doit être une bien bonne nouvelle, mère, fit Gillette, pour que vous la rapportiez en voiture!

Ce fut à elle que Mme Tébesson répondit :

— C'est toi qui as deviné, ma chérie, oui, c'est une bonne, une bien bonne nouvelle que je rapporte!

— Le cousin d'Amérique! fit Gillette frappant ensemble ses petites mains.

— Pas précisément, répondit sa mère souriante. Mais montons, ajouta-t-elle sans en dire davantage.

Et, réunies dans la chambre de Mme Tébesson, où elles se tenaient d'ordinaire, celle-ci, assise dans son grand fauteuil, près de la flambée joyeuse préparée pour son retour, ses filles près d'elle, lui tenant chacune une main, elle commença son récit :

— Ce n'est point, dit-elle, d'un parent d'Amérique qu'il nous vient, mais nous avons, mes enfants, un superbe héritage en perspective.

— Un héritage? firent-elles ensemble.

— Oui, mes chéries, et dans des conditions si bizarres, si romanesques que, depuis que je sais les choses, j'aurais plus d'une fois douté de ma raison si je ne rapportais i i — elle montra un rouleau — la preuve palpable de leur réalité. Le notaire, me recevant, me dit qu'il avait à donner communication au vicomte de Pornec, rédacteur à l'*Exemple des jeunes filles*, du testament de Mme Mathilde Bonchamp, veuve Paslair : Et, à mon étonnement devant ce nom inconnu pour moi, il répondit par la lecture de ce testament. J'en ai rapporté la copie.

Fouillant dans son sac de voyage, Mme Tébesson en retira la précieuse enveloppe et, à son tour, le lut à ses filles :

« Moi, Mathilde Bonchamp, veuve Paslair, je lègue sur ma fortune environ cinq cent mille francs, ci-contre détaillés, à la femme de lettres qui écrira un roman sur les données que je lui fournis. La maladie, qui m'a subitement terrassée, m'a empêchée d'écrire ce volume, dont j'avais préparé tous les documents. Je dispose donc de la plus grande partie de ce que je possède en faveur de la personne qui achèvera l'œuvre ébauchée, que la

mort m'aura empêchée de mener à bien. Mais cela, à la condition que le roman sera absolument conforme au canevas que j'indique. On pourra choisir les noms propres, mais on ne devra point en changer les initiales, que j'ai désignées; on ne doit pas modifier les noms de baptême, et on devra, aussi, respecter les lieux où se déroule l'action. L'écrivain fera éditer l'ouvrage à ses frais ou autrement et en assurera le lancement, et quinze jours, exactement, après sa mise en vente, il enverra anonymement, par la poste, et sans aucune mention manuscrite ou autre, un exemplaire de ce livre à chacune des cinquante personnes dont j'ai indiqué, sur la feuille jointe au manuscrit du roman à écrire, les noms et les adresses. Moyennant quelles conditions remplies, l'écrivain sera, de suite, mis en possession de mon héritage par Maître Favy, notaire à Paris, que je nomme mon exécuteur testamentaire, afin d'assurer l'accomplissement de mes dernières volontés. »

Mme Tébesson avait replié la grande feuille que ses filles restaient encore muettes de surprise autant que de joie. Gillette, la première, rompit le silence :

— Quelle aubaine ! dit-elle gaîment.

— C'est étrange ! fit Jeannine réfléchissant.

Puis au bout d'un moment, elle ajouta :

— Mais vous n'êtes pas nommée sur le testament, mère ?

— C'est qu'il y a un codicille destiné au seul notaire et qu'il ne m'a pas communiqué. Mais il m'a dit qu'il contenait la nomenclature des biens, diverses recommandations, et une liste de dix auteurs, tous féminins, auxquels Maître Favy devait, d'après l'expresse volonté de la défunte, offrir, à l'une à défaut de l'autre, l'héritage de Mme Paslair aux conditions que je vous ai lues. J'étais, paraît-il, la première de la liste. Si j'avais refusé la succession, on se fût adressé à la deuxième, et ainsi de suite.

— Mais vous ne refusez pas! fit Gillette.

— Refuser la fortune! riposta Mme Tébesson, la fortune que j'ai tant désirée pour vous deux, mes chéries! Et à quel prix! Seulement un peu de travail... et un travail bien facilité, encore, puisque le sujet m'en est fourni.

— Vous l'avez? dit Jeannine.

— Le voici! fit Mme Tébesson lui montrant le rouleau encore cacheté.

Et s'exaltant dans une joie qui la faisait sortir de son caractère :

— C'est grâce à cela, mes bien-aimées, que d'ici six mois, moins, peut-être, vous serez riches, riches et heureuses! Je vais me mettre de suite à l'œuvre, et, si je ne trouvais pas immédiatement d'éditeur, je ferais les frais de l'impression, afin de ne pas retarder l'apparition de ce volume, non plus que la mise en possession de cette fortune, dont, pour vous, je suis si joyeuse. Ce sera votre dot, mes chéries. Moi, j'en ai assez pour vivre.

Et, regardant tendrement sa fille aînée, sûre d'être d'accord avec la pensée secrète qu'à ces mots elle n'osait exprimer, mais qui éveillait un rayon de joie au fond de ses grands yeux bleus :

— Car tu ne seras bientôt plus, ma Jeannine, la pauvre fille sans dot qui refusait le bonheur pour ne pas entraver la vie de celui qu'elle aime, ni le brouiller avec ses parents, et tu me permettras bien de faire pressentir à M. de Birtouty, sans même les spécifier, les espérances qui, maintenant, te sont promises?

Jeannine, troublée, eut un sourire céleste, mais ne répondit pas, et Gillette, toujours malicieuse, s'écria gaîment :

— Et moi qu'on ne va pas marier tout de suite, que m'accordera-t-on? Ah!... je le sais! Un costume d'Arlequine pour le bal de Mme de Stéchaise.

— Peut-être! fit sa mère, en attendant mieux!

Mme Tébesson tenait toujours en mains le précieux manuscrit.

— J'ai résisté en route, dit-elle, à la tentation de le lire. Je voulais le faire avec recueillement, car, de la première impression causée par un fait ou par une lecture, dépend, souvent, l'inspiration, et je voudrais, cette fois plus que jamais, en avoir une heureuse pour mettre en lumière le sujet qu'on me prête. On me paie assez cher! Je vais enfermer cette mine d'or, dit-elle en riant, car voici l'heure du dîner, mais, après!

— Oui, dit Gillette vivement, interrompant sa mère, mais après, sitôt après, nous remonterons, et vous nous lirez tout haut, n'est-ce pas, maman, le précieux manuscrit. Ou bien, si vous êtes fatiguée, ce sera l'une de nous qui le lira.

Mais à cela, Mme Tébesson ne voulut pas consentir. Elle avait besoin, dit-elle, de tout son calme, de toute sa réflexion pour prendre connaissance de l'important document, et il lui fallait la solitude.

Ses filles se rendirent à cette seule raison. Mme Tébesson en avait encore une autre. Elle ne voulait pas, même en cette grave circonstance, déroger à la règle qu'elle s'était posée de tenir systématiquement ses chères enfants en dehors de ses travaux littéraires. Elles ne lisaient ses livres que lorsqu'ils étaient imprimés. Ainsi non seulement elle assurait, pour la composition, son indépendance d'auteur, — que la tendresse eût pu plier, presque involontairement, à certaines remarques, certaines observations d'enfants trop aimées pour n'être pas influentes, — mais, surtout elle ne fatiguait, n'exaltait point leurs jeunes imaginations par une sorte de collaboration morale qui serait devenue involontaire et inévitable si elle les avait tenues au courant de ses travaux.

Elle résista donc, en cette occasion spéciale, comme en toute autre, au plaisir de partager avec elles ses impressions et de satisfaire leur légitime intérêt. Mais, pressée à son tour de connaître le sujet qui lui était imposé, elle abrégea la soirée de famille, et, pendant que ses chéries allaient trouver, dans leur chambre commune, le sommeil charmant que peuplent des rêves d'or, Mme Tébessson, allumant la lampe de travail des veillées solitaires, commença la lecture du précieux manuscrit.

VI

Manuscrit.

M. Félix de B..., officier de chasseurs, en garnison à Reims, y avait épousé en 187... Mlle Odette de C... Cette jeune fille, riche, bien née, élevée par une mère parfaite, n'avait malheureusement pas hérité de ses qualités. Jolie, très mondaine, très frivole, aimant les hommages, il lui naquit, après deux ans de mariage, une petite fille dont elle ne s'occupa guère. Très lancée, sa tenue personnelle manquait souvent de dignité et de correction. Son mari lui avait fait, sur sa légèreté, quelques reproches qui l'avaient irritée et la détachèrent peu à peu de lui. Elle roula alors plus vite sur la pente fatale et, un jour, M. Félix de B... acquit inopinément la certitude de son malheur.

Ce fut une lettre qui le lui révéla. Alors, terrible, il vint à la coupable, la preuve, l'irréfragable preuve à la main. Devant elle, Mme de B... courba la tête, autant de honte que de crainte, car

elle lut, dans les yeux allumés de fureur de son mari, une résolution de vengeance. Elle tomba à genoux et lui demanda pardon, pardon et pitié.

— Avez-vous, répondit-il, eu pitié de moi, qui vous aimais? Avez-vous eu pitié de votre enfant, cette innocente dont vous avilissiez la mère?

Mme de B... de nouveau demanda grâce.

— Nous allons voir, dit l'officier. Habillez-vous et apprêtez-vous à me suivre, nous sortons.

Sans savoir où il la conduisait, Mme de B..., vaincue, obéit.

Le dog-cart attelé d'un jeune cheval ombrageux et ardent était à la porte. M. de B... y fit monter sa femme auprès de lui. Le domestique allait prendre place sur la banquette de derrière, mais d'un mot l'officier le renvoya.

— Je n'ai pas besoin de vous aujourd'hui.

Ils partirent et, sortant de la ville, prirent le chemin d'une propriété qu'habitait, l'été, M. O..., l'autre coupable. Mme de B... pensa que son mari voulait les confronter, les humilier ensemble. Mais, tout à coup, se présenta une descente rapide de la route sinueuse que bordait un ravin. Le cheval marchait avec une vitesse vertigineuse qu'augmentait encore la déclivité du terrain et, pourtant, sans cesse, M. de B... l'actionnait de la main, agissant sur les rênes, de la voix et même de la mèche de son fouet, difficilement supporté par la bête de sang. Mme de B... s'effraya.

— Félix, dit-elle, que faites-vous?

— Je vais nous tuer tous les deux.

Et excitant, par deux vigoureux coups de fouet, son cheval qui s'emporta, il le dirigea droit au ravin...

Le soir venu, on releva, dans le gouffre, un cadavre, celui de Mme de B..., et un agonisant : son mari.

Celui-cj survécut pourtant à ses affreuses blessures. Après des semaines de coma et de délire

alternés, il recouvra la connaissance et la raison. Il se souvint alors!... Et on attribua son incurable tristesse à la perte inopinée d'une épouse aimée. Nul ne soupçonnait, dans le drame, un crime, mais seulement un accident.

Pourtant M. de B... devenait de plus en plus sombre, le remords le hantait, sans qu'il pût soulager son cœur par la confidence d'un secret qu'il avait préféré payer de sa vie que de le trahir. Les caresses mêmes de sa petite fille, au lieu de l'apaiser, augmentaient son désespoir : il se repentait amèrement de lui avoir pris sa mère. L'affection de sa belle-mère, Mme de C..., ne lui était pas moins pénible. A elle, et sans qu'elle s'en doutât, il avait pris une fille.

A la longue, l'étrangeté de son humeur étonna, et encore plus l'acuité de ses regrets; car les discussions du jeune ménage n'avaient pas entièrement échappé à la malignité publique, et, rapprochant les unes des autres, on fit des commentaires. On rappela bien des bruits fâcheux qu'avait mis en circulation la coquetterie de Mme de B..., bien des conjectures qu'avait éveillées sa conduite équivoque... Et puis cet accident, un peu bizarre quand même, M. de B... passant pour un conducteur des plus adroits et des plus sûrs...

On commença à jaser, même dans le régiment. Devant ces rumeurs sourdes qu'il n'ignora point, M. de B... perdit de nouveau la tête, et, incapable de jouer plus longtemps le rôle cruel qu'il avait assumé, ayant mis ses affaires en ordre, donné sa démission et annoncé à sa belle-mère qu'il allait faire un voyage, il partit pour l'Afrique, où, sous un faux nom, il s'engagea dans la Légion étrangère.

Depuis dix ans, il y était, il avait reconquis son grade de lieutenant pendant la guerre du Tonkin et était demeuré en Asie. Son caractère devenait chaque jour plus ombrageux et plus

sombre. Il tenait garnison à Hanoï, lorsque le hasard d'une expédition y amena un jeune officier d'infanterie coloniale, M. Roland de R... Ce jeune homme était de Reims : M. de B... reconnut son nom, mais pas lui-même, qui, à son départ, n'était qu'un enfant, et il espéra n'en être pas deviné sous le pseudonyme de Pélage, qu'il portait désormais. M. de R..., en effet, ne perça point son incognito, mais un jour, à propos de service, il eut avec lui une discussion insignifiante qu'aggrava une parole imprudente échappée au jeune officier. « Vous autres, sait-on qui vous avez dans votre régiment anonyme? des courageux, sans doute, des braves, même, mais peut être des bandits, des voleurs ou des assassins? »

M. de B... releva le propos avec la violence d'un homme frappé au cœur, et la querelle s'envenima à un tel point qu'un duel s'ensuivit, en lequel M. de R... tua le lieutenant Pélage, autrement dit M. de B...

M. de R... en fut profondément ému et attristé; il ne voulait que se défendre, et il avait tué!... L'inique barbarie du duel lui apparut alors dans toute sa criminelle horreur, et un sincère repentir lui dicta le serment de ne plus accepter ni provoquer aucun combat de ce genre. Puis, afin de fuir la douloureuse impression qui s'attachait pour lui à cette contrée à demi sauvage, dont il lui semblait avoir partagé les mœurs sanguinaires, il demanda son rapatriement.

Quelques semaines après, il arrivait en France.

Il était jeune, beau, affectueux. La vie aventureuse et lointaine qu'il avait menée n'avait point laissé la parole à son cœur. Dans une des premières garnisons qu'il tint, il rencontra une jeune veuve, Mme Mathilde P... D'une condition modeste, elle était pourvue d'une intelligence et d'une éducation bien supérieures à cette même condition. A peine plus âgée que Roland de R...,

elle était isolée dans l'existence, ayant perdu ses parents et veuve, après cinq ans de mariage, d'un homme si notoirement son aîné qu'il eût pu être son père et qui, s'il lui avait apporté la fortune, ne lui avait jamais donné le bonheur. Elle aussi avait soif d'affection pure, d'union intime et tendre, et, n'ayant d'abord cru nouer avec Roland qu'une banale relation d'amitié, elle s'attacha bientôt à lui de toute la passion de sa nature ardente. Elle sut lui plaire et, en retour, l'aima immensément. Pour lui, elle eût tout supporté, tout souffert, et l'assurance qu'il eut de ce dévouement sans bornes, de cette affection profonde, lui suggéra le désir de faire de Mathilde P... la compagne de sa vie.

Mais, lorsqu'il s'ouvrit à ses parents de ses projets, il rencontra une opposition systématique, absolue, irréductible, basée sur l'infériorité de la condition sociale de celle qu'il voulait épouser. L'attachement qu'il éprouvait pour Mathilde lui eût sans doute donné l'énergie de passer outre, mais ses parents, pour le détacher d'elle, sollicitèrent secrètement et obtinrent un nouveau changement de régiment, et c'est à Reims, près d'eux, qu'il vint tenir garnison.

Là il retrouva Mme de B... et sa petite-fille Valérie de B..., la fille de sa malheureuse et anonyme victime. La jeune personne avait vingt ans. Jolie comme sa mère, mais bien plus qu'elle sérieuse et sage, elle achevait de porter le deuil d'un père qu'elle n'avait point revu depuis douze ans, mais qu'elle n'avait pas oublié. Sa grand'mère, qui avait ignoré tout le premier drame, même l'épilogue qui s'était joué dans le cœur du malheureux, comptait son gendre comme un peu fou. Il lui avait dit la quitter pour un voyage, une exploration. A peu près tous les six mois, il écrivait des lettres non datées et demandait une réponse à la poste restante d'un port intermédiaire, jamais le même, où, sans doute, il la faisait prendre.

Un jour, une dépêche du colonel de son régiment avait averti brièvement de sa mort, sans en spécifier le lieu ni les circonstances, sans même dire qu'il servait sous ses ordres. Un certificat attestant son décès avait permis de régler sa succession. Mme de B... et sa petite-fille n'en avaient pas su davantage, et, à Reims, on avait fini par ne plus parler de l'absent enseveli, même avant la tombe, dans le linceul de l'oubli.

Valérie était jeune, belle, riche. Roland lui plut comme il plaisait à toutes les femmes. Elle le lui laissa voir, cela le flatta et le rapprocha d'elle, qui, alors, l'aima. Comme sa situation de fortune, bien supérieure à celle du jeune homme, lui donnait le droit de choisir son mari, sa grand'mère, confidente de ses préférences, chargea un ami discret d'en avertir Roland, qui, sans ces encouragements, n'eût peut-être pas osé, croyait-elle, la demander. M. et Mme de R... furent éblouis de l'alliance qui s'offrait à leur fils. Ils n'ignoraient pas les histoires qui avaient couru ; mais le temps, éloignant ces bruits fâcheux, les avait bien atténuées. M. et Mme de B... étaient morts, et le passé avec eux. Le présent seul existait sous les traits d'une jolie fille, millionnaire; ils étaient heureux à la pensée qu'elle appartiendrait à leur fils.

Celui-ci, au souvenir de Mathilde, se montra récalcitrant. Il se défendit courageusement contre l'emprise faite sur sa volonté et sa décision. Mais Mathilde était loin, Mathilde confiante en son ami et ignorante de ce qui se passait, ne put, par conséquent, lutter.

...Roland succomba.

Lorsqu'il écrivit à Mathilde pour lui annoncer à la fois la rupture de leurs chers projets et son mariage, la pauvre femme toucha le fond du désespoir !

En lui prenant Roland, on lui prenait plus que sa vie! Cela lui fit oublier toute dignité. Elle lui

écrivit pour lui rappeler l'espoir qu'il lui avait donné et l'adjurer d'y rester fidèle. Elle écrivit à Valérie pour lui dire : « Vous êtes belle, jeune, fortunée, l'avenir s'ouvre devant vous avec toutes ses promesses, ayez pitié d'une malheureuse dont l'unique joie, après tant d'années d'épreuves, dépend de vous seule, rendez-lui son fiancé, que vous lui avez ravi. »

Ses deux lettres restèrent sans réponse. Alors, affolée, Mathilde courut à Reims. M. de R... refusa de la recevoir. Elle s'en fut chez Mme de C..., où, justement, Roland se trouvait seul auprès de sa fiancée. On introduisit Mathilde sans méfiance. Dès que Roland la reconnut, froidement, il lui enjoignit de sortir, sans vouloir l'entendre, sans permettre à Valérie, qui cherchait à s'interposer entre eux, de l'entendre non plus.

— Laissez, avait-il dit à sa fiancée, j'ai failli être la dupe d'une intrigante, rien ne m'attache à cette femme qu'un vague projet d'union arraché à ma faiblesse. Qu'elle soit traitée comme il convient !...

Et Valérie, à ces paroles, avait lâché la main de Roland, qu'elle retenait pour l'empêcher de sonner. Un domestique était venu auquel elle avait dit elle-même :

— Reconduisez Madame.

Mathilde était sortie alors, pâle de honte et de colère, mais avant de s'éloigner, avait lancé sa flèche du Parthe :

— Prenez garde, avait-elle dit, je puis me venger, et ma vengeance serait terrible !

— C'est bien, avait répondu Roland, marchant sur elle comme pour la pousser dehors, de vous je ne crains et ne craindrai jamais rien, car je vous connais, maintenant, et, si besoin en était, je vous ferais aussi connaître.

Quinze jours plus tard, Roland de R... épousait

Valérie de B..., la fille de l'homme qu'il avait tué sans connaître son vrai nom.

Ils sont heureux, mais le sang qui est entre eux crie vengeance contre cette monstrueuse union et l'obtiendra un jour ou l'autre.

VII

La nuit était avancée lorsque Mme Tébesson finit sa lecture. Elle était enthousiasmée, en artiste, du sujet palpitant que la volonté d'une inconnue fournissait à son talent, plutôt de traduction que d'invention. Elle qui ne savait guère agencer des situations, créer des types, soutenir des caractères, enchaîner des circonstances, quel parti elle allait tirer de ce roman tout fait et frissonnant d'intérêt qu'on mettait à sa disposition! Comme elle saurait bien l'écrire dans cette langue très pure dont elle avait le secret, le mettre en forme, en valeur! Oh! elle n'y changerait rien, toute retouche n'eût pu que le gâter. C'était bien une histoire vécue, toute poignante de vérité tragique. Pour elle, Mme Tébesson ne se le dissimulait pas, il lui faudrait abandonner le genre doux de ses petits romans anodins, prendre le langage de la passion pour traduire cette histoire de mort et d'amour. C'était peu des faits, l'exposition devait leur donner toute leur saveur, toute leur force, par la savante gradation des effets et les scènes largement traitées. Cette fois, la première de sa vie, Mme Tébesson écrirait un roman passionnel.

Et alors, sans doute, le succès qui l'avait toujours fuie viendrait à elle. Les cinq cent mille francs qu'elle toucherait comme prix de son travail ne seraient sans doute que la première pierre où

s'édifierait sa fortune. Et c'était le bonheur pour elle, dans celui de ses enfants : le mariage immédiat de Jeannine; celui, plus tard, de Gillette.

Elle gagna sa chambre, éblouie par le mirage de ses rêves d'or.

Il lui cachait la réalité, mais, dans le silence de la nuit, dans l'obscurité du petit appartement mesquin, dans le repos de ce lit que l'insomnie, fille des préoccupations cuisantes, avait si souvent visité, la conscience vraie des choses, succédant à son exaltation d'artiste, peu à peu, lui revint.

Quelle étrange histoire on lui donnait là à écrire? Et pourquoi le faisait-on? On a vu des auteurs souhaiter qu'après leur mort leurs divers travaux soient réunis et publiés. Mais on n'a guère vu un écrivain faire composer un roman dont il aurait seulement conçu le plan, et exiger sa mise en vente sans que son nom sur la couverture, ou quelque autre chose rappelant sa collaboration d'outre-tombe, vînt faire profiter sa mémoire de la gloire que l'œuvre pourrait y attirer.

Dans quel but, alors, faire paraître ce récit? Idée personnelle d'un esprit bizarre tenant à ce qu'une de ses conceptions voie le jour?

Et, pourtant, le manuscrit ne semblait point une fable inventée par une imagination maladive. Les faits se coordonnaient avec une précision qui donnait l'illusion de la vérité. Suivant le banal propos, en le lisant, on croyait que « c'était arrivé ». Ne l'était-ce point, par hasard? Cette création chimérique en était-elle bien une, ou était-ce l'expression d'une chose vécue?

L'esprit troublé, maintenant, Mme Tébesson se releva pour reprendre le manuscrit et, encore une fois, le relire. Ce faisant, son esprit, dégagé de l'impatient intérêt de la première lecture, sentit grandir en lui le trouble inquiet que la réflexion y avait fait naître. Réellement, cette histoire sentait la vérité...

Alors pourquoi la testatrice tenait-elle si fort à ce qu'elle fût publiée, et dans des circonstances toutes spéciales?...

Un soupçon vint à Mme Tébesson... Plus minutieusement, elle continua son examen. Le testament était signé : Mathilde Bonchamp, veuve Paslair; et une des héroïnes du livre, dont on ne devait changer ni le prénom ni les initiales, celle qui avait été fiancée à M. de R..., se nommait Mathilde P..., et elle était veuve!...

Mise sur le chemin de la vérité par ce premier indice, Mme Tébesson eut l'intuition soudaine de parcourir, chose qu'elle n'avait point encore faite, la liste des personnes auxquelles les premiers exemplaires du livre devraient être envoyés. Elle lut d'abord :

M. Roland de Rameterre, Mme Roland de Rameterre née de Bourbancé, Mme de Chily, à Reims... A Reims où, d'après la volonté de la défunte, devait se passer une partie de l'action du roman?... et Roland de Rameterre, n'était-ce point Roland de R..., le héros du livre! Mme de Rameterre, née de Bourbancé, la fille de l'officier tué en duel?... Mme de Chily, Mme de C..., sa belle-mère?...

Mme Tébesson ne douta plus : la publication de ce livre était la vengeance posthume d'une femme, de Mathilde Paslair, la veuve dédaignée par Roland de R..., et quelle vengeance! D'une invention barbare, si elle était inventée; d'une cruauté épouvantable, si elle était entièrement véridique.

La première impression de Mme Tébesson fut donc un sentiment d'horreur et un mouvement de recul de tout son être moral, comme elle en eût fait un pareil, physique, devant l'inattendue vision de quelque hideux reptile. Puis, le sens précis des choses succédant à cette répulsion, elle se rappela qu'on lui demandait d'être complice de la divul-

gation de l'affreux secret, sans doute gardé jusqu'ici... Cela, jamais!

Ce fut sa première, son unique pensée, mais elle s'accompagna bientôt du regret de tout ce que ce refus allait lui coûter.

Adieu les rêves d'or et de joie! Adieu le projet d'union qui devait apporter le bonheur à la courageuse Jeannine! Adieu la perspective d'un établissement avantageux pour Gillette! Adieu les jours de paix, de repos, d'aisance, un instant entrevus dans une vision de paradis terrestre par la pauvre femme si troublée toujours, si lasse, parfois, dans sa perpétuelle lutte avec les difficultés, qu'était Mme Tébesson!...

Pourtant elle n'hésita point une seconde. Sa conscience ne lui permettait pas de donner son concours à cette œuvre coupable, et la voix de sa conscience parlait toujours plus haut que toutes les autres dans son esprit ferme et droit.

Du projet d'écrire le livre infâme, rien ne subsista plus dans sa pensée, mais un peu de curiosité lui survécut. Pourquoi Mme Paslair voulait le faire publier? elle l'avait deviné. Mais pourquoi par des femmes? pourquoi par elle?

Elle présuma qu'un auteur féminin avait dû être préféré pour éviter quelque provocation de la part de la victime de la diffamation, mais pourquoi elle? Elle chercha longtemps et ne trouva point...

L'aube la surprit encore éveillée, et il lui parut qu'il y avait quelque chose de sépulcral dans le jour gris, terne, indécis, qui traversait sournoisement les rais de ses persiennes. Un sentiment de découragement endeuillait plus que d'ordinaire son horizon. Tel, au matin d'un beau rêve, on est tout blessé et attristé par la réalité qui lui succède. Elle avait cru que la Providence venait à son secours et que la fortune frappait à sa porte... Elle n'avait pas le droit de lui ouvrir! Sa

déception s'augmentait de celle que, tout à l'heure, auraient ses filles. Elles dormaient encore, et le sourire qui déclosait leurs lèvres témoignait de leurs pensers joyeux. Jeannine, sans doute, rêvait d'amour, et Gillette d'enfantines jouissances... Et il allait falloir assombrir ces fronts radieux du brutal réveil de la vaine illusion!

Mme Tébesson perdit courage à la pensée de la légère contraction, invisible aux indifférents, mais qu'elle ne connaissait que trop, qui abaisserait subitement, sur les yeux profonds de Jeannine, le voile discret de ses paupières et cacherait son chagrin au fond de ses prunelles sombres. Elle ne dirait rien, mais combien son silence torturerait davantage sa mère, qui en savait la valeur, que même les pleurs de Gillette, légère pluie d'orage après laquelle renaissait vite, d'ordinaire, le soleil du sourire.

Mais, pas plus à l'une qu'aux autres, Mme Tébesson n'était disposée à céder. Sa résolution, prise dans le recueillement et le silence, était irrévocable.

Sans bruit elle se leva. Sa première action fut de remettre le manuscrit sous enveloppe cachetée, puis elle se disposa à un nouveau voyage. Elle ne voulait pas tarder à rendre au notaire le document qu'il lui avait confié et à le prévenir, en même temps, qu'elle renonçait à la succession proposée et à ses charges.

Bientôt ses filles vinrent, comme chaque jour, la trouver au réveil et furent même un peu plus matinales que de coutume, appelées par une légitime curiosité.

Dès l'entrée, Jeannine remarqua sans doute le nuage qui obscurcissait le front de sa mère, car elle ne lui posa aucune question, mais Gillette, toute joyeuse, l'interrogea.

Mme Tébesson se recueillit un court moment, puis, d'une voix douce, mais très ferme, elle lui répondit :

— Mes enfants, hier nous avions fait un rêve d'or. Pour le réaliser, il faut commettre une mauvaise action : ma conscience s'y refuse. C'était une épreuve, une tentation, peut-être, placée sur mon chemin par la Providence... J'y résiste. Même pour vous, mes enfants, je ne puis gagner la fortune à ce prix.

Et comme les jeunes filles, intriguées, questionnaient encore, toutes les deux, cette fois, elle leur dit brièvement :

— Le manuscrit que l'on m'a confié est l'histoire des fautes et des malheurs, vrais ou faux, mais jusqu'alors cachés, d'une famille. Une femme, pour se venger d'un homme qui lui en a préféré une autre, veut, par la publication d'un livre sur ce sujet, dévoiler clairement et publiquement ses secrets. Cela donnera lieu à un scandale qui entraînera bien des douleurs, des hontes, des catastrophes... peut-être!... Je ne veux pas me prêter à cette besogne impie.

— Oh! non, non, firent alors d'une seule voix les deux sœurs, non, mère, ne faites pas cela !

— Je sais, reprit Mme Tébesson déjà réconfortée par ce cri de l'âme pure et honnête de ses enfants et en cherchant la confirmation, je sais que, renonçant à écrire ce livre, je renonce à la fortune, non seulement pour moi, à qui elle importerait peu, mais surtout pour vous. Je sais que mon abstention vous condamne à de longues années, peut-être à toute une vie de demi-misère ; que je perds, sans doute, mon seul espoir de vous établir convenablement... Je sais que je rends impossible, Jeannine, — elle baissa sa voix qui se brisait, — la réalisation de ton rêve d'amour et que je sacrifie ton bonheur.

Jeannine, pâle comme un marbre, lui coupa la parole :

— Puisque vous jugez qu'il serait mal d'écrire ce livre, pas de regrets, mère, ni d'hésitation, dit-

elle avec fermeté. Il n'est pas de bonheur pour les coupables ou, du moins, ce bonheur-là, me l'offrirait-on, je ne le voudrais ni pour vous ni pour moi. Restons pauvres, mère, restons unies et restons heureuses, quand même, de la paix de notre conscience.

Mme Tébesson, émue, baisa au front sa noble et courageuse fille.

— Tu es comme je te voulais, mon enfant! dit-elle.

— Moi aussi, mère, interrompit gentiment Gillette, je suis, — je l'espère, — selon votre cœur. Seulement j'ai en tout ceci moins de mérite que Jeannine, car mon sacrifice est bien moins grand...

— Ne parlons pas de cela, fit Jeannine à sa sœur, tu sais ce que maman t'a demandé de ma part à ce sujet?

— Oui, dit Gillette un peu confuse d'avoir manqué à sa promesse, oui, je sais, je sais... Seulement, c'était à cause des circonstances. Mais, sois tranquille, c'est fini. Que maman nous raconte plutôt l'étrange histoire qu'elle refuse d'écrire.

— De cela non plus ne parlons pas, fit Mme Tébesson. Ce secret que j'ai découvert ne m'appartient point, aussi ne le trahirai-je pas. Tout à l'heure, je partirai pour Paris, je remettrai au notaire le dépôt qu'il m'avait confié, et cet incident sera clos.

— Au moins, dit Gillette, dont l'esprit mobile reprenait sa gaîté, nous aurons toujours eu dans notre vie vingt-quatre heures où nous aurons connu la richesse, où nous nous serons crues des héritières, et nous pouvons deviner les sentiments qu'ont les autres, les vraies. C'est toujours cela!

Sa mère sourit sans répondre à cette enfantine réflexion . *cela*, c'était bien peu!

Lorsque, le soir même, vers huit heures, Mme Tébesson revint de Paris, après avoir rendu

le manuscrit au notaire, très surpris de ce subit revirement qu'elle ne crut pas devoir lui expliquer, ses filles, dès son coup de sonnette, qu'elles connaissaient bien, furent à la porte pour la lui ouvrir.

— Eh bien, dit plaisamment Gillette regardant dans la rue, je ne vois point votre voiture, ce soir !...

— Non, répondit Mme Tébesson gaîment aussi, dans l'inexprimable joie du devoir accompli. Je n'avais plus, ce soir, le moyen d'en prendre une, comme je l'avais fait hier. Mais je ne le regrette pas, vois-tu, fillette, car il est des consciences qui seraient trop lourdes à porter... même en voiture !

DEUXIÈME PARTIE

I

Dans l'élégante salle à manger du vieil hôtel de Bourbancé, à Reims, M. et Mme de Rameterre prennent en tête à tête leur premier déjeuner. Il y a dix ans qu'ils sont mariés, dix ans qu'ils sont heureux.

Roland de Rameterre, pour complaire à sa femme, qui s'effrayait des déplacements nécessités par la vie de garnison, a quitté l'armée. Ils vivent l'un pour l'autre, intimement unis, entourés de

nombreuses et charmantes relations et jouissent d'une énorme fortune, maintenant réalisée par les deuils qui se sont succédé autour d'eux, leur prenant tous leurs proches. Cet isolement a encore resserré leurs liens; on cite leur ménage comme exceptionnellement heureux et tendre. Une seule joie y manque : les enfants. Mais cette privation, comme la mort de leurs parents, bornant à chacun d'entre eux l'horizon d'affection de l'autre, a encore accentué leur intimité. Beaucoup l'admirent, plus encore l'envient, mais personne n'y porte la main sacrilège d'une basse jalousie, car M. et Mme de Rameterre sont généralement aussi estimés qu'aimés.

Le service correct du déjeuner matinal se fait sans bruit; l'heure en a été avancée et la composition modifiée à cause du départ de M. de Rameterre pour la chasse. Et il mange un perdreau froid, tandis que sa femme, pour lui tenir compagnie, prend son thé et ses *toasts* de chaque matin.

C'est une matinée de novembre, un peu brumeuse, mais dont le soleil tente déjà de dissiper les voiles. La salle à manger, tendue de verdures de Beauvais, a grand air avec ses meubles de chêne clair et ses chaises de cuir fauve, frappées, à l'angle du dossier, des initiales des maîtres de maison. Les fenêtres, qui s'ouvrent sur la cour pavée de l'hôtel, sont voilées de guipures écrues et sobrement encadrées d'un bandeau de vieille tapisserie. Sur la table, où les cristaux et le linge de couleur pareille mettent la gaîté d'un joli ton bleu pâle, les dernières roses de la saison sont venues mourir dans une coupe de Baccarat, rehaussée par un pied de vieil argent.

Valérie de Rameterre est assise en face de son époux. Elle est toujours jolie : la trentaine a respecté la fraîcheur délicate de sa beauté blonde; un très léger embonpoint est venu la compléter en prêtant à ses contours la moelleuse grâce de ses

lignes pleines. Sa robe d'intérieur, d'un mauve doux, s'échancre sur son cou très blanc en une mousse de dentelles. La recherche de sa toilette, le soin de sa coiffure, de ses mains patriciennes, de toute sa personne, aussi bien que l'air de confiance et de quiétude heureuse qui embellit encore ses traits, témoignent la femme aimée et désireuse de toujours plaire. Elle y réussit : le long regard tendre que son mari pose sur elle l'affirme indubitablement.

Lui aussi est demeuré jeune et beau. Moins qu'elle, pourtant, dont il est, du reste, grandement l'aîné. Mais, si son front est sillonné de rides légères, si quelques fils blancs argentent ses cheveux noirs, si son teint, un peu basané, atteste des années, déjà nombreuses, passées au grand air, sous le climat brûlant des pays chauds et sous les intempéries de France, si un souci se révèle parfois dans le pli accentué du sourcil, sa belle figure régulière et martiale peut, pour charmer une femme, se passer de jeunesse. La tendresse et la bonté qui s'y lisent suffisent à la rendre très attrayante encore.

On est à la fin du repas; le domestique pose devant Monsieur la cafetière d'argent et se retire.

Roland attendait ce moment, et adoucissant encore le regard qu'il attache sur sa femme :

— Chérie, lui dit-il, votre robe est délicieuse, et vous rend jolie, ce matin, mais jolie !...

Elle sourit, contente.

— Vraiment, reprend-il, je ne vous l'avais jamais vue, il me semble ?

— Non, dit-elle, je l'étrenne.

— Et c'est pour moi tout seul que vous vous êtes faite belle comme cela ?

— Il n'y a rien de trop beau pour ceux qu'on aime, dit-elle gentiment.

— Si quelqu'un sait bien mettre en pratique ce

sage dicton, trop méconnu, c'est bien vous ! Vous me gâtez, savez-vous ?

— J'en ai parfaitement conscience, répondit elle finement.

— C'est encore plus aimable à vous.

— Et pourtant vous m'en récompensez bien mal.

— Moi ? fit le brave Roland, renversé.

— Certainement ! reprit-elle, malicieuse. Voyez, je me mets en frais pour vous plaire, vous semblez dire que j'y ai réussi, et, pourtant, dans quelques minutes, vous allez me quitter pour toute une longue journée !

— Quoi, fit Roland un peu désappointé par l'observation, cela vous déplaît que j'aille chasser ?... Mais pourtant, tous les lundis, à mon jour, je vais à Touffois, vous le savez bien.

— Je le sais trop bien, je m'ennuie assez ces jours-là. Aujourd'hui ce sera encore pis : vous ne rentrez pas dîner !

— N'est-il pas convenu que, pour distraire votre solitude, vous dînez chez votre amie de Pihen ?

— C'est convenu, mais si vous croyez que cela m'amuse ! Et puis toute la journée, que vais-je faire ? dit-elle avec son joli ton d'enfant gâtée.

— Ce que vous allez faire ? répondit Roland, comprenant enfin qu'elle plaisantait à demi. Eh bien, vers trois heures, on attellera le coupé, — je vais donner des ordres. — Vous mettrez encore une robe neuve, — deux par jour, madame, quelle débauche d'élégance ! — Vous savez, ce joli costume de velours bleu qui vous allait si bien à l'essayage, et vous ferez une tournée de visites, où vous serez très admirée, très flattée, très enviée. Cela occupera votre après-midi. Puis, vers six heures, vous rentrerez ici vous assurer que votre coiffure n'a pas été dérangée par votre chapeau. Vous le remplacerez par un capuchon de dentelle, et vous irez dîner avec votre amie...

— Voilà un programme chargé, fit Valérie en riant, mais pas très réalisable. D'abord je ne veux pas mettre ma robe bleue un jour où je suis seule. Je tiens à vous en faire honneur et à l'étrenner quand vous m'accompagnerez. Puis, voyez comme c'est mal tombé : toutes les personnes qui reçoivent le lundi sont ennuyeuses comme la pluie !

— Les gens que vous y rencontrerez ne le seront peut-être pas ?

— Il n'y aura pas une âme : chacun raisonne comme moi.

— Allons ! vous êtes difficile à occuper, je vois cela ! Voulez-vous que je renonce à cette chasse ?

Valérie éclata d'un rire joyeux.

— J'étais sûre qu'il me l'offrirait ! Chéri ! va, chéri !...

Et, se levant de table, elle vint derrière lui et l'embrassa. Il se laissa faire, heureux.

— Ah ! la coquette ! dit-il, qui veut éprouver sa puissance ! Mais c'est bon à savoir, une autre fois, je me tiendrai.

Se levant à son tour et passant le bras de sa femme sous le sien, il l'entraîna dans le petit salon voisin.

Sur un plateau, leur correspondance les y attendait.

— Diable ! fit Roland, l'apercevant, déjà le courrier. Mais je suis joliment en retard alors !

Et, éparpillant d'une main impatiente les lettres et journaux, il eut une exclamation de surprise :

— Il est bigrement volumineux, aujourd'hui, le courrier ! Deux livres ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

Il lut l'adresse du premier : M. Roland de Rameterre. Puis celle du second, de la même écriture : Mme Roland de Rameterre, née de Bourbancé.

— Ah çà ! dit-il, qui est-ce qui veut monter notre bibliothèque ?

Il fit sauter les bandes des volumes. Ils portaient

tous deux le même titre : *Drames ignorés*, — et la même signature : « par J. Maldel ».

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit Roland de plus en plus intrigué.

Et sa femme, qui s'était rapprochée de lui, ne l'était pas moins.

Ensemble ils cherchèrent si ces ouvrages ne portaient pas une dédicace, ne contenaient pas une carte de visite. Rien. Le titre de l'ouvrage ne leur donnait aucune lumière, le nom de l'auteur guère davantage. Ils croyaient cependant l'avoir vu déjà au bas de quelque feuilleton, mais leurs souvenirs n'étaient pas précis.

— C'est étrange ! dit à son tour Valérie, qui avait parcouru très vivement le courrier : catalogues de magasins, journaux, un faire-part de naissance et une lettre de fournisseur, et qui n'y avait trouvé aucune explication de l'envoi dont l'écriture leur était à tous deux inconnue et dont le timbre de la poste : Paris, ne leur apprenait rien non plus.

Mais Roland n'a pas le temps d'approfondir les choses. Il a bu en hâte son café, et, allumant son cigare, il enfile son paletot de fourrure et se dispose à partir.

— Je vous laisse éclaircir ce mystère, dit-il à sa femme en la baisant au front. Nous cherchions une occupation pour cet après-midi, en voilà une. Voulez-vous qu'en rentrant j'aille vous prendre chez Mme de Pihen ?

— Non, non, non ! fit-elle vivement, vous serez fatigué, vous aurez froid, peut-être. D'ailleurs, je reviendrai de bonne heure.

— Et moi par le train de dix heures. A tantôt, chérie !

Roland de Rameterre, sortant vivement de l'appartement, prit dans l'antichambre son fusil, que lui tendait le domestique, puis, montant dans la charrette anglaise, dont on entendait depuis un moment déjà piaffer le cheval vif, il se fit conduire à la gare.

II

Valérie s'est approchée de la fenêtre pour regarder partir son mari et lui faire encore un signe affectueux. Ensuite elle est remontée dans sa chambre, où le soin de sa toilette, une conférence avec une lingère, un essayage l'ont occupée jusqu'au second déjeuner. Maintenant, ce repas pris avec la précipitation qui, lorsqu'elle est seule, lui est coutumière, elle revient dans le petit salon, s'étend nonchalamment sur sa chaise longue. Là, elle avise un des volumes arrivés le matin. A sa portée, sur une petite table, est un coupe-papier au manche d'onyx. Elle l'introduit entre les premiers feuillets de l'ouvrage, et, sitôt détachés, elle en commence la lecture.

Ce livre, qu'elle va lire, est celui que Mme Tébesson a refusé d'écrire. Une autre, moins scrupuleuse ou moins clairvoyante, l'a fait et mis en vente, puis, suivant la teneur de l'engagement, en a envoyé des exemplaires aux adresses indiquées. Il est bien écrit, intéressant dès le début, l'action commençant aux premières pages. D'abord le lecteur fait connaissance avec le ménage de Blidoz: Félix de Blidoz, l'officier, bon père, bon mari, très épris d'une femme coquette. Valérie est de suite amorcée; l'histoire, ayant Reims pour cadre, lui est, de ce chef, plus familière, et prend l'attrait des choses connues qu'on retrouve volontiers là où on ne les attendait pas. La similitude des prénoms avec ceux de ses parents lui échappe. Elle est empoignée par ce récit d'amour, elle dont l'amour est toute la vie. Elle suit dans le cœur de M. de Blidoz les sentiments d'affection confiante et pas-

sionnée, puis les mécontentements causés par la coquetterie d'une épouse aimée, les reproches de ses légèretés, enfin le soupçon, l'affreux et justifié soupçon, pénétrant dans cet esprit violent. Et elle pense, la douce Valérie :

— Oh ! comme Roland, lui aussi, aurait souffert si je l'avais traité ainsi !...

Mais elle ne fait aucun rapprochement entre le caractère de l'épouse infidèle et le sien : ils n'ont rien de commun.

Lorsqu'elle en arrive à la découverte, habilement amenée, de l'indéniable faute, elle poursuit plus fiévreusement sa lecture. Voici maintenant la punition, barbare, terrible...

Mais, là, elle s'arrête, saisie... Quelle coïncidence ! Sa mère qui est morte comme cela d'une chute de voiture !...

Et une colère lui prend qu'on ait peut-être exploité cette circonstance d'un accident tout spécial, si triste, pour une histoire, factice, bien entendu. Elle en veut à l'auteur, si toutefois il l'a fait sciemment, d'avoir osé adjoindre le récit d'une faute grave et déshonorante à la catastrophe qui lui a coûté une mère.

Le choix des prénoms, alors, lui saute aux yeux. Sa mère s'appelait bien Odette et son père Félix. Ce ne sont point là des noms si répandus. On les a donc empruntés en même temps que l'épisode ?... Ce procédé la révolte.

Elle continue, pourtant. Voici qu'on parle de l'orpheline, Valérie, de sa grand'mère Mme de Cizy. Valérie ! Mais c'est donc d'elle qu'il s'agit ?... Puis ce père toujours triste, sombre, ravagé de remords et disparaissant un beau jour pour ne plus revenir, c'est donc son père ?...

Ce duel où il trouve la mort et qui vient à présent la pénétrer d'horreur, c'est donc le secret de sa fin ?

Le meurtrier, d'abord, l'occupe peu, son atten-

tion appelée ailleurs. Elle regrette seulement qu'il s'appelle Roland, car elle voudrait que ce nom, s'il ne peut être porté que par son mari, ne le soit jamais, du moins, par des hommes indignes ou seulement vulgaires.

Elle passe, sans s'y arrêter, sur le retour en France, la connaissance de la jolie veuve, les projets de mariage... Mais, lorsqu'elle lit que les parents de Roland, pour les anéantir, l'ont rappelé près d'eux en 1888, elle tremble... Et cette rencontre avec Valérie?... Cet amour né dans le cœur de la jeune fille et bientôt réciproque?... C'est donc leur histoire ?

Elle doute, elle veut douter encore, pourtant, et fiévreuse, le sang aux joues, dévorant les pages, la voici maintenant à l'inoubliable scène où Mathilde Paslair est venue disputer à Valérie son fiancé...

Cette fois, l'hésitation n'est plus permise, car cette scène, Valérie en a été témoin et ne peut point ne pas la reconnaître. Le rôle qu'elle y a joué est nettement et exactement indiqué, et la menace, la cruelle menace à laquelle ni elle, ni Roland, n'avaient alors attaché d'importance : « Prenez garde, je puis me venger, et ma vengeance serait terrible! »... cette menace n'était-elle pas écrite en toutes lettres, comme dans son souvenir, et n'était-elle pas aussi aujourd'hui un fait accompli?...

Quelques pages encore... Le mariage de Roland et de Valérie : le leur, puis ces lignes atroces :

« Ils sont heureux, mais le sang qui est entre eux crie vengeance et l'obtiendra un jour ou l'autre. »

Valérie se sent devenir folle... Roland, son Roland a tué son père ! Elle a épousé le meurtrier de l'auteur de ses jours !

Elle retombe sur les coussins de sa chaise longue, presque inanimée... Mais bientôt elle se relève... Sa souffrance est trop cruelle pour lui

permettre même l'anéantissement d'un oubli momentané. Elle la ressent trop douloureusement, et elle lui semble si pesante, si affreuse, que, dans la rébellion de tout son être contre la tyrannie, elle en vient à douter de sa réalité...

Non! ce qu'elle soupçonne n'est pas possible, c'est une défaillance de son intelligence, un cauchemar de son imagination. Elle s'est endormie, sans doute, elle a rêvé?... Pourtant, le livre est là, elle le rouvre. C'est bien cela... Alors c'est qu'elle est folle?

Elle se lève et fait quelques pas dans l'appartement pour ressaisir sa lucidité. Elle la sent, très nette pour toutes choses. L'est-elle aussi pour celle-là? pour cette affreuse révélation? Il ne lui est pas permis d'en douter, elle est bien consciente de ses actes et de sa pensée. Alors?...

Alors elle a sous les yeux une coïncidence inexplicable ou une machination infâme. Ce livre, ce livre atroce, est une fiction. Quelque auteur à court de sujets a su certains détails de leur vie, les a exploités, dramatisés, travestis, a mêlé le faux au vrai pour édifier un roman complet et suffisamment tragique pour exciter l'intérêt.

Roland, le meurtrier de son père! Allons donc! Qu'a-t-elle été croire cela? Comme si, par ses confidences, elle ne connaissait pas toute sa vie passée, et comme s'il eût pu lui taire un fait de cette importance : un meurtre!

Quelque ingénieuse qu'elle fût à se rassurer, Valérie n'y parvenait pas. L'inquiétude, malgré elle, l'angoissait.

« Je vais raconter cela à Roland, se dit-elle; il ira trouver l'auteur de ce livre et lui reprochera de nous mettre ainsi en scène au milieu d'une fiction de ce genre. Mais, au fait, pourquoi nous a-t-on envoyé ce livre? Des amis, peut-être, pour nous prévenir?... Oui, c'est cela, pour nous prévenir, car, certainement, ce roman causera du scandale!..

C'est bien désagréable, et... c'est cependant bien peu de chose en comparaison... »

Elle s'arrêta, pauvre femme ! n'osant achever sa pensée et acceptant ce scandale comme un mal bien atténué en regard de ce qu'elle avait craint, de ce que, malgré sa volonté, elle craignait toujours !...

Sans qu'elle s'en fût aperçue, l'obscurité était venue. Elle s'en rendit compte subitement et en éprouva un ressaut d'inquiétude nerveuse. Les ténèbres sont complices des cauchemars et des fantômes. Vivement elle sonna, et on apporta les lampes.

Peu après sa femme de chambre entra :

— Quelle toilette dois-je préparer pour Madame ?

— Comment, quelle toilette ? fit Valérie qui avait oublié.

— Madame a dit à la cuisine qu'elle ne dînerait pas, alors j'avais pensé que Madame allait bientôt s'habiller.

C'est vrai ! Elle devait se rendre chez Mme de Pihen ! Et quelle heure était-il ? presque six heures.

La femme de chambre, immobile, attendait toujours une réponse. Valérie passa sur son front moite de sueur sa main tremblante.

— Je mettrai, dit-elle au hasard, ma robe violette.

La femme de chambre, interdite, attendit encore : c'était un costume tailleur du matin.

— Madame, observa-t-elle, a bien dit son costume tailleur violet ?

— Non, non, je me trompe, rectifia Valérie, ma robe de velours bleu. — Non, ma robe noire en drap, ou bien celle en soie... Cela m'est égal, celle que vous voudrez ! Allez !

La femme de chambre, ainsi congédiée, s'en fut absolument surprise. Jamais elle n'avait vu comme cela Madame, d'ordinaire si précise, si stricte, si exigeante, même, parfois !

Elle n'était pas partie depuis cinq minutes que Valérie sentit clairement qu'il lui serait impossible non seulement de s'habiller, mais encore plus de se trouver dans une réunion même intime, sa pensée trop absorbée ne lui appartenant plus. Elle eut beau se dire qu'un peu de distraction lui serait salutaire, et essayer de s'y exhorter, ses forces la trahirent. Elle sonna de nouveau.

La femme de chambre revint.

— Décidément, je ne sors pas, fit Valérie; il faut envoyer prévenir chez Mme de Pihen pour qu'on ne compte pas sur moi.

— Il n'y a que cela à dire? interrogea la femme de chambre.

— C'est juste! fit Valérie. Attendez, je vais envoyer un mot.

Elle vint, chancelante, s'asseoir devant son petit bureau, prit une de ses cartes, une plume... Qu'écrire? Elle ne trouvait pas un seul de ces prétextes mondains dont pourtant, d'ordinaire, elle n'était jamais à court, lorsque, au dernier moment, elle refusait une invitation pour jouir d'une soirée intime en tête à tête avec son mari, lorsque le désir leur en prenait à tous deux.

Elle griffonna quelques mots : une indisposition subite.

Elle ne savait pas elle-même ce qu'elle écrivait!

Elle remit le billet cacheté à la femme de chambre.

— Alors, Madame dîne ici? fit celle-ci.

— Oui, répondit Valérie.

— Je vais envoyer la cuisinière prendre les ordres?

— Non, non, réplique vivement Valérie excédée; elle me servira ce qu'elle voudra, peu de chose, car je suis souffrante. Qu'on ne vienne donc ni me fatiguer, ni me troubler! Et, surtout, ne recevez personne!...

III

Lorsque à dix heures et demie, heure militaire, Roland rentra de sa chasse, qui avait été fructueuse, et du dîner qui avait été très gai, il pénétra chez lui en sifflotant une fanfare de chasse ainsi qu'il en avait l'habitude dans ses jours de meilleure humeur.

— Madame n'est pas rentrée? demanda-t-il au domestique qui le débarrassait de son pardessus.

— Madame n'est pas sortie.

— Pas sortie !

Roland se dirigea vers le petit salon.

Du premier regard, il lut, sur le visage bouleversé de sa femme, une profonde émotion.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il, anxieux.

Mais, sans lui répondre, se levant, elle vint droit à lui, se refusa à son baiser, posa sur ses épaules ses mains tremblantes, et, le regardant dans les yeux, elle lui dit d'une voix toute changée :

— Roland, jurez-moi que vous n'avez jamais tué personne ?

Il recula, étonné :

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le saurez, mais, auparavant, jurez-moi, par ce que vous avez de plus précieux, de plus cher, de plus sacré, que nul homme n'est mort de votre main ?

Effrayé de cette soudaine exaltation, si contraire à la nature affectueuse, mais très paisible, de Valérie, M. de Rameterre, avant de répondre, voulut essayer de la calmer :

— Valérie, fit-il avec un peu de sévérité, que signifie cette violence ?

— Vous la comprendrez, répondit-elle de plus en plus hors d'elle-même, lorsque je vous aurai dit... Mais, auparavant, répondez-moi, répondez-moi, de grâce, ne prolongez pas ma torture morale!

— Dites-moi, d'abord, ce qu'est cette prétendue torture, insista-t-il avec fermeté, si vous ne voulez m'alarmer étrangement, car l'état en lequel je vous retrouve, cet interrogatoire inexplicable, sans motif?...

— Ah! reprit encore Valérie, ah! Roland! n'éludez pas ma question, ni ne la prenez pour un enfantillage, il s'agit des choses les plus graves! Ne me faites pas souffrir davantage par votre silence. Vous êtes un homme d'honneur, qui ne m'avez jamais trompée. Cette fois encore, je vous adjure de me dire la vérité, quelle qu'elle soit, et je vous promets, à mon tour, que je vous croirai... Oui ou non, avez-vous jamais tué?

Valérie, en prononçant ces derniers mots, avait eu dans la voix l'autorité d'une émotion puissante: Roland n'y résista plus.

— Mon amie, fit-il très embarrassé, votre question est bizarre, et il est difficile d'y répondre... Vous savez que j'ai pris part à l'expédition du Tonkin, et le hasard des combats a pu m'attribuer des victimes que j'ignore.

— Je ne parle point de celles-là, fit la jeune femme fiévreuse; mais, sciemment, n'avez-vous pas tué un homme?

M. de Rameterre hésita un moment:

— Non! fit-il faiblement, du moins je n'ai jamais eu l'intention de tuer.

— Jurez-le!

Roland hésita encore, puis froidement:

— Je ne peux vous faire ce serment, Valérie, et, puisque vous me demandez la vérité, je préfère vous l'avouer. J'ai eu, un jour, avant de vous connaître, un duel malheureux.

— Votre adversaire a succombé? fit Valérie, haletante.

— Il a succombé, et ce souvenir est un remords qui ne me quittera jamais. Pourtant le combat avait eu lieu dans les règles, et, aux yeux du monde, je ne suis point coupable... Mais ma conscience n'a cessé de me reprocher ce meurtre, que n'excusent ni les conventions établies, ni le barbare préjugé du duel. Lorsque, par cette mort imprévue, — car je ne voulais pas tuer mon adversaire, — j'en ai mieux compris les conséquences terribles, je me suis juré de ne plus toucher, dans ce but, une épée ni un pistolet, et je me suis tenu parole.

— Et ce malheureux, votre victime, qui était-ce?

— C'était un officier de la Légion étrangère.

— Il se nommait?

— Pélage, je crois, si toutefois c'était son véritable nom, tant d'hommes sont là incognito! En tout cas, même après sa mort, son secret, s'il en avait un, n'a pas été trahi.

— Il en avait un! fit Valérie éperdue de douleur, cet homme, c'était Félix Pélage de Bourbancé. Roland, vous avez tué mon père!...

Ce fut au tour de M. de Rameterre d'être atterré.

— Valérie! fit-il, Valérie! qu'avez-vous? vous êtes folle!...

— Hélas! non, répondit-elle, mais je voudrais l'être pour ne pas savoir, ne pas comprendre, ne pas sentir... Tenez, si vous voulez connaître le reste, lisez ce livre, car, moi, je n'ai plus le courage de vous dire...

Et, prenant sur une table le volume maudit, Valérie le mit aux mains de son mari, resté immobile, comme dans l'hébétude d'un cauchemar. Puis, sans lui donner le temps de faire un mouvement pour la retenir, elle s'enfuit, affolée de désespoir.

Resté seul, Roland de Rameterre, à plusieurs reprises, passa la main sur son front pour y ramener la notion exacte des choses, qui semblait l'avoir fui. Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Que voulait dire Valérie, d'ordinaire si maîtresse d'elle-même? Certes, son exaltation aurait été bien motivée par la raison qu'elle lui en avait donnée, mais cette raison était-elle la cause de son émotion, ou bien en était-elle née?... Un instant, Roland eut la perception terrible d'une subite aliénation ayant atteint sa femme. Car cette chose monstrueuse, inouïe, qu'elle lui assurait, un livre seul, un roman, d'après ce qu'il avait compris, en faisait foi... un livre, ce livre qui était là. La lecture d'une œuvre d'imagination aurait-elle eu sur l'esprit de Valérie la puissance de la troubler jusqu'à une passagère démence?... Il se le demanda, et sa première impulsion fut de la suivre dans sa brusque retraite. La réflexion le retint, aussi bien que l'horreur, l'horreur apeurée de la constatation plus évidente encore de la catastrophe qu'il redoutait.

Pourtant, à ce dernier sentiment, il eût su résister, car, si Valérie était une malade, elle avait besoin de soins et, hélas ! — à cette pensée, il frissonna, — de surveillance ; quels accidents ne peuvent résulter de ces délires ?

Mais aller à elle, à présent, fatiguer par des questions son pauvre esprit frappé, sans le rassurer par des dénégations qu'il n'aurait pu édifier sur aucune base, puisqu'il ignorait le récit dont la lecture semblait l'avoir affolée, n'était-ce pas aggraver le mal ?... Il se résolut donc, dans cette minute d'indécision, qui lui parut longue comme tout un jour, à chercher, dans le volume, la clef de la douloureuse énigme que Valérie lui avait dit y être renfermée.

Ainsi qu'à sa femme, le titre, la signature de l'auteur ne lui dirent rien, et, contrairement à

elle, le début ne l'intéressa point, sa pensée étant trop préoccupée pour prendre plaisir à la fiction d'un roman, et son attention n'ayant pas été éveillée par les circonstances de ce même début, car la mort tragique de sa belle-mère était alors bien loin de son souvenir. Il tournait fébrilement les pages sans les lire entièrement, mais, lorsqu'il en vint à l'engagement de M. de Blidoz dans la Légion étrangère, son esprit prévenu s'absorba plus strictement dans sa lecture. Elle ne tarda pas à devenir pour lui palpitante d'intérêt, car c'était le duel maintenant, ce duel dont toutes les circonstances, qui n'avaient jamais quitté sa mémoire, se dressaient vivantes devant ses yeux dans leur implacable vérité.

Et il ne lui était pas permis, tant il était fidèlement raconté, de dénier que ce tragique combat ne fût celui qui l'avait fait meurtrier. Mais qui, écrivant cela, avait pu révéler une personnalité ignorée de tous, même de lui?

Il continua sa pénible lecture. Le récit de son retour en France, de sa rencontre avec Mme Paslair, dont l'exactitude ne l'autorisa pas à se méconnaître sous le nom de Roland de Ruchonde, tout ce passage ne lui causa que de l'impatience. Mais, quand on vint à parler de son mariage, de sa fiancée, une colère le prit — différente de l'horreur causée par la révélation du meurtre involontaire — à voir sa chère femme et leur amour faire le sujet de ces pages perfides qui en travestissaient les nobles images. Lui aussi reconnut aisément la scène faite par Mme Paslair. C'était bien leur histoire que celle-là, et, tout en lisant, son esprit, se reportant au commencement du livre, devinait que le drame des premiers chapitres était la révélation plus ou moins exacte d'un secret de famille longtemps caché. Ces sentiments poignants et douloureux l'accompagnèrent jusqu'à la fin du volume, remplaçant, en son

esprit, la crainte, horrible aussi, qu'il avait eue de la démence de Valérie... Oh! non, elle n'était pas folle, la pauvre femme! Il ne comprenait que trop son affreuse émotion. Mais, à l'encontre d'elle, lorsqu'il ferma le volume sur l'atroce conclusion, au lieu de se laisser abattre par ce qu'il venait de lire, un ferment de colère se leva en lui, qui lui rendit un peu d'espérance. Il avait compris, avec cette divination qui, en certaines occurrences graves, éclaire notre jugement d'une surnaturelle lueur, que ce livre était l'œuvre de vengeance de Mathilde Paslair. Il n'en voulait pour preuve que le rappel de sa menace, puis l'envoi anonyme de l'infâme volume à lui et à sa femme. Mais se vengeant, qui certifiait que Mme Paslair avait dit ou fait dire la vérité? Des faits qu'elle avançait, il y en avait d'indéniables; mais fallait-il en conclure qu'ils l'étaient tous? Lorsqu'on n'a pas le scrupule d'étaler sous les yeux du grand public l'intimité de plusieurs vies et les secrets de la sienne propre, aurait-on celui de mentir? Voulant faire le mal, Mme Paslair n'avait-elle pu perfidement ajouter à ses véritables révélations le mensonge d'une coïncidence affreuse, qui les aggravait jusqu'à les rendre épouvantables? Comment aurait-elle pu savoir que M. de Bourbancé avait sciemment tué sa femme, alors que personne n'en avait eu le soupçon précis? Comment, surtout, aurait-elle pu apprendre que l'officier obscur qui, dans la lointaine terre d'Afrique, portait le nom de Pélage, était M. de Bourbancé, alors que tout le monde l'ignorait? Il y avait peut-être une relation de dates, — et encore Roland n'en savait rien, — entre la mort de M. de Bourbancé et son malheureux duel, dont Mme Paslair avait profité pour édifier cette atroce calomnie? Ces dates, elle avait pu les connaître. Il n'est jamais impossible de savoir, par à peu près, l'époque d'un décès, et, pour l'autre mort, Roland se souvenait, dans les

jours où Mathilde avait capté sa confiance et son affection, lui avoir présenté un de ses anciens camarades, qui s'était trouvé avec lui à Hanoï, au moment de sa rencontre avec le lieutenant Pelage, et qu'un hasard avait passagèrement amené à Limoges. Mme Paslair, pour être agréable à celui qu'elle considérait comme son fiancé, avait reçu son ami à dîner, et Roland se rappelait que, le soir, son camarade avait fait, à son duel, une allusion qui, les jours suivants, lui avait attiré les questions de Mathilde. Il y avait répondu sincèrement, heureux de se décharger un peu le cœur de son lourd secret, sans se douter à quelle perfidie il le confiait. Mme Paslair avait donc connu cette malheureuse affaire, et, maintenant, elle l'exploitait dans le but de la plus implacable vengeance, mêlant — Roland n'en doutait plus — le mensonge à la vérité pour déchirer l'âme de sa rivale et désunir l'heureux ménage de celui qu'elle avait aimé.

Arrivé, de déduction en déduction, à cette satisfaisante conclusion, Roland oubliant, dans sa joie du cauchemar dissipé, la légitime contrariété que devait lui causer la divulgation de la grave calomnie, n'eut qu'une hâte, faire partager à sa chère femme, à sa bien-aimée Valérie, la certitude qui était venue le rasséréner et l'apaiser, la rassurer, la consoler à son tour.

Tout de suite, il monta chez elle; mais sa porte verrouillée l'arrêta.

— Valérie! dit-il, Valérie! c'est moi!

Elle ne répondit pas. Alors il eut peur : à quelle extrémité l'avait peut-être conduite son désespoir?

— Ma chérie, reprit-il, vite, ouvrez-moi, j'ai lu, je sais, je vous apporte l'explication!...

Il l'entendit alors se lever lentement et venir vers la porte, dont elle tira les verrous.

Il entra.

— Ma chérie, fit-il vivement, ouvrant ses bras pour l'y attirer, tout cela est faux!

Mais, se refusant à son affectueuse étreinte, elle s'éloigna de ce cœur près duquel elle avait si souvent cherché un refuge efficace contre les petites misères de la vie.

— Qu'est-ce qui est faux? dit-elle. N'avez-vous pas reconnu bien des circonstances de notre existence?

— Si, assurément, dit-il, mais elles n'ont été mêlées au mensonge que pour le rendre en apparence plausible. Et le mensonge, c'est la mort de votre mère, c'est l'identité du lieutenant Pélage.

— Qui vous dit que c'est un mensonge? fit lentement Valérie, restée debout et levant sur son mari son beau visage que l'angoisse de cette journée avait ravagé au point de le rendre méconnaissable.

— Mon raisonnement, répondit Roland avec conviction. Ce livre, j'ai deviné, à coup sûr, qui l'a écrit ou inspiré.

Et il exposa à sa femme le logique enchaînement qui l'avait amené à la découverte de la vérité.

A mesure qu'il le développait devant elle, il trouvait dans ses propres assertions et les raisons qu'il en donnait une confiance plus grande en leur autorité.

Absolument convaincu de ce qu'il disait, il ne doutait pas de convaincre aussi sa femme. Mais, malgré le naturel entraînement qui porte à croire ce qu'on désire et qui, ici, eût délivré, par son influence, la pauvre Valérie du plus affreux cauchemar, les raisonnements très plausibles, cependant, de son mari, ne la rassurèrent point.

— C'est bien une vengeance, dit-elle. Mais qui nous répond qu'elle ne repose pas sur une vérité?

Roland s'ingénia à détruire ce soupçon avec

d'autant plus d'insistance que lui ne l'avait plus
Mais tous ses efforts n'y purent parvenir.

Valérie était allée s'asseoir, défaillante, près de la cheminée, et là, affalée dans un vaste fauteuil pâle comme un spectre, ses mains diaphanes et tremblantes croisées sur ses genoux, dans un geste d'écrasement douloureux, elle donnait l'image d'une agonie. Roland, debout devant elle, fiévreux s'efforçait de la convaincre. Elle ne répondait que par un mot, toujours le même :

— Peut-être! mais qui sait?...

A la fin, devant les constantes assertions de son mari, elle ajouta :

— Je ne croirai, je ne recouvrerai la paix que lorsque j'aurai la preuve de ce mensonge et de cette calomnie.

— Eh bien, cette preuve, je vous la donnerai, fit Roland entraîné. Dès demain, je pars pour Paris et, dussé-je aller ensuite au bout du monde, cette femme, je la retrouverai; de gré ou de force, je vous l'amènerai, et je l'obligerai à confesser ici son iniquité. Puis je la lui ferai rétracter devant le public, qu'elle y a initié. Oh! elle me le paiera cher, sa calomnie; et mieux qu'elle encore, car moi ce sera par la vérité que je saurai me venger

— Vous venger! fit Valérie. Oh! non! Pas de vengeance, c'est trop affreux! Mais la vérité!... Oh! fit-elle, sortant de sa torpeur dans un mouvement d'angoisse qui tordit ses bras sous l'étreinte du désespoir, la vérité! Savoir la vérité!...

— Vous la saurez, je vous le jure! fit Roland solennel et convaincu.

Puis il s'approcha de sa femme, et s'agenouillant devant elle pour l'attirer sur sa poitrine :

— Vous la saurez, la vérité, chérie, fit-il tendrement, et vous me pardonnerez cette passagère angoisse!

Mais elle se refusa encore une fois à l'affectueuse caresse de son bien-aimé mari. Elle détourna de

ses lèvres le front moite de sueur qu'elles cherchaient, et comme, surpris et blessé, un peu, à son tour, il se reculait avec une interrogation muette, elle lui répondit :

— Mon ami, ne m'en veuillez point! Ayez pitié au contraire de ma détresse d'âme! Tenez, laissez-moi seule, il n'y a que dans la solitude, le silence, que je pourrai calmer mes pauvres nerfs et, si c'est possible, me reprendre.

Roland, en toute occasion, ne se fût pas rendu à cette prière et n'eût pas voulu abandonner au tête-à-tête avec le chagrin sa chère femme, si aimée! Mais une amertume monta en lui, qui le retint d'insister. Il n'avait pas persuadé Valérie, elle doutait toujours! L'affreuse calomnie s'était élevée entre eux. Eh bien! puisqu'elle ne voulait pas le croire, — et à cette constatation une rage sourde gronda en lui, — il respecterait son désir de solitude, mais de cette offense aussi il tirerait vengeance! Non contre sa pauvre femme, mais contre celle qui la lui attirait. Et Roland quitta la chambre de Valérie sous l'unique empire d'une violente colère contre Mathilde Paslair.

IV

Roland de Rameterre partit le lendemain matin. Il avait, au réveil, trouvé sa femme plus calme. Elle s'était raisonnée à son tour, voulant le croire. Il reconnut son effort et lui en sut gré.

— Courage! lui dit-il, et, d'ici très peu de jours, j'espère vous apporter la preuve que vous m'avez demandée.

— Que Dieu vous entende! fit-elle.

Et elle ne se déroba pas à son baiser d'adieu,

mais elle, si tendre d'ordinaire, ne le lui rendit point.

Arrivant à Paris, dominé par l'idée maîtresse qui s'était établie en sa pensée et en avait chassé toutes les autres, M. de Rameterre, sans même prendre le temps de s'installer à l'hôtel, se fit conduire chez l'éditeur du criminel volume qui bouleversait sa vie.

Un heureux hasard permit qu'il le rencontrât.

Lorsqu'on l'introduisit dans le cabinet très simple, très sévère même, où M. Chiffly tenait ses audiences, il y entra le sourcil froncé, la lèvre dédaigneuse, le regard provocant.

M. Chiffly, déjà surpris de cette attitude chez un inconnu, lui qui avait l'habitude, ou bien de la courtoisie habituelle aux clients de la maison, ou bien de la servile humilité de tant de jeunes auteurs ignorés qui venaient solliciter son concours pour publier leur œuvre de début, M. Chiffly regarda à deux fois ce militaire (car Roland en avait conservé l'apparence), qui entrait chez lui comme en pays conquis.

Mais il ne fut point long à connaître la raison de cette arrogance.

— Vous êtes monsieur Chiffly? demandait en arrivant Roland de Rameterre.

Et, sur une réponse affirmative, il poursuivit :

— Je suis, moi, Roland de Rameterre, ancien officier, et je viens vous demander de quel droit vous publiez un livre où l'histoire de ma famille, perfidement travestie, est contée tout au long et où vous nous mettez en scène, les miens et moi, sous les traits de personnages que leurs initiales et leurs prénoms, pareils aux nôtres, rendent absolument transparents.

L'éditeur, flairant une ennuyeuse affaire, ne releva point le propos avec la hauteur qui eût été de mise :

— De quel livre, monsieur, dit-il, voulez-vous parler?

— De *Drames ignorés*, par Maldel, fit Roland.

— Monsieur, reprit l'éditeur, excusez-moi, je ne connais pas ce volume. Comme bien vous pensez, je n'y suffirais point si je devais lire tout ce que j'édite. J'ai, pour cela, des employés spéciaux, des lecteurs. Quant à ce que *Drames ignorés* soit un livre à clef, contenant des portraits d'après nature, j'en suis étonné, car on ne m'en avait rien dit. Sans doute la chose n'est appréciable que pour les intéressés, car...

— Tous les gens qui me connaissent m'y retrouveront, interrompit M. de Rameterre toujours arrogant, et c'est trop. On n'a pas le droit de livrer ainsi au public la vie privée de gens honorables, surtout en la faussant par l'adjonction de détails mensongers et calomnieux. Vous n'avez pas lu ce livre, c'est possible, mais vous l'avez édité, cela suffit pour que vous m'en rendiez compte devant les tribunaux.

— Ils décideront entre nous, monsieur, fit l'éditeur très froid, mais volontairement très calme.

— Ce n'est pas tout, continua M. de Rameterre, ce livre, j'entends le retirer de la circulation.

— Permettez, monsieur, interrompit l'éditeur, ceci ne m'est pas possible.

— Comment, pas possible? reprit Roland, dont le sang brûlait les veines.

— Lorsque ce livre a été, par son auteur, soumis à notre examen et que j'ai décidé de le publier, il a été convenu entre Mme Maldel et moi qu'elle supporterait les frais de cette publication. Les trois premières éditions ont été enlevées en quelques jours; alors il a été procédé à un quatrième tirage...

— Ce tirage, interrompit M. de Rameterre, je vous l'achète tout entier.

— C'est votre droit, monsieur, fit l'éditeur.

Seulement, laissez-moi vous faire observer qu'on en effectuera immédiatement un nouveau.

— Je l'empêcherai! fit Roland qui ne se possédait plus.

— Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, repartit l'éditeur se dominant toujours, les tribunaux décideront quel est votre droit à cet égard.

— J'attendrai leur décision pour la répression de l'injure qui m'a été faite, repartit M. de Rameterre, mais je ne l'attendrai pas pour empêcher la diffusion de ce livre infâme, qui atteint mon honneur. Que faut-il pour éviter un nouveau tirage? Acquérir la propriété du livre? Combien? insista M. de Rameterre, d'un ton d'insulte, en sortant son portefeuille.

— Monsieur, reprit l'éditeur, je ne puis vous vendre ce qui n'est pas à moi. Mme Maldel a gardé la propriété de son œuvre.

— Alors, c'est à elle qu'il faut que je m'adresse? demanda Roland.

— Oui, monsieur.

— Veuillez m'indiquer sa demeure.

L'éditeur, après une courte hésitation, s'exécuta.

— Et mes volumes, combien? interrogea de nouveau Roland.

M. Chiffly se récusa, il ne savait au juste ce qu'il lui en restait en magasin.

— Qu'on les compte, et faites revenir tous ceux qui peuvent être dans vos dépôts, continua M. de Rameterre, je les paierai le prix fort, comme vous dites. Autant me les vendre à moi qu'à un autre, l'affaire est tout aussi bonne.

L'éditeur ne répondit point à cette colère excitée par de graves motifs, qu'intérieurement il déplorait; il demanda seulement un peu de temps pour donner satisfaction à M. de Rameterre.

— Soit, fit celui-ci, je vais chez Mme Maldel.

J'entrerai en revenant. Que le compte soit fait, je vous prie, et les volumes préparés.

D'un trait, Roland se rendit chez la femme de lettres qui lui avait été désignée. Elle habitait au quatrième, boulevard Saint-Michel.

On le fit entrer dans un salon encombré de bibelots, plus prétentieux que précieux, et dont le choix ne rassurait pas sur le goût de la maîtresse du logis. Roland n'y prit point garde, tout entier qu'il était à sa rage intérieure, et il faisait les cent pas sur le tapis aux dessins persans d'un rouge et d'un bleu criards, heureusement atténués par le temps, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à Mme Maldel. Elle était, par sa prétention, le type accompli du bas-bleu moderne. Grande, forte, bâtie comme une campagnarde, elle avait gardé, de ses origines évidemment plébéiennes, une musculature vigoureuse qui se trahissait par ses grandes mains robustes, ses larges pieds, ses épaules carrées et ses bras puissants. Elle était vêtue d'un peignoir sur lequel s'appliquaient les palmes d'un dessin cachemire qui avait des velléités d'exotisme; l'étoffe souple, drapée sur son buste plantureux, n'était retenue à la taille par aucun lien et tombait jusqu'à terre, aussi droite que le lui permettait la rotondité des hanches qui se trahissait sous son ampleur. Des vastes manches japonaises, s'échappait l'avant-bras, lui aussi très fort, et qu'une attache épaisse réunissait à la main lourde chargée de bagues immenses. Et du corsage légèrement échancré surgissait le cou blanc, gros, énorme, un cou d'athlète, aux veines saillantes coupant verticalement les rides accusatrices de l'âge et que l'embonpoint n'avait pas suffi à combler. De la tête, on ne voyait d'abord qu'une forêt de cheveux bruns, embroussaillés à plaisir, cachant le front étroit, tombant jusque sur les yeux qui prenaient, de cette ombre portée, un éclat extraordinaire et luisaient, pleins d'intelligence et de

passion, comme des étoiles aperçues à travers les ramures d'une forêt obscure. Le nez était gros, la bouche grande, aux lèvres sensuelles, épaisses et très rouges. Le teint coloré disparaissait sous l'enfarinement exagéré de la poudre de riz. Comme si elle se fût rendu compte de la vulgarité de son extérieur, qui éveillait pourtant, sinon une idée de beauté, du moins celle d'une saine et forte nature, Mme Maldel cherchait à la détruire par une affectation d'originalité. Cette originalité qui, en même temps, devait attirer sur elle l'attention, semblait aussi l'étiquette de sa carrière littéraire, dans ce besoin de se faire remarquer qu'ont certains auteurs médiocres et qui, n'y arrivant point par leurs seules productions, aident — ou croient aider — à leur renommée par leur excentricité.

En entrant, Mme Maldel toisa M. de Rameterre de l'air dédaigneux d'un grand de la terre s'abaissant à entretenir un de ses plus humbles sujets. Mais le maintien de Roland, son air martial et distingué lui en imposèrent un peu. Elle ne voulut pas le laisser paraître et accentua son attitude d'orgueilleuse condescendance.

— Monsieur, fit-elle lentement, vous m'avez demandée, je travaillais... Pourtant, je n'ai pas voulu vous faire attendre.

— Vous avez bien fait, madame, répliqua Roland au lieu de la phrase de gratitude polie sur laquelle comptait Mme Maldel, en échange de son entrée en matière.

Elle resta un peu abasourdie de la réponse, ce qui permit à Roland de continuer :

— Vous êtes Mme Maldel?

— En littérature, oui, monsieur.

— C'est bien vous qui avez écrit un roman portant le titre de *Drames ignorés?*

— C'est bien moi, fit majestueusement Mme Maldel, traversant d'un air théâtral l'exigu appartement, et venant s'asseoir sur un grand fauteuil à

dos droit, qui occupait l'angle de la cheminée.

— Eh bien, madame, fit Roland dont la fureur se ranimait au souvenir du livre, je viens vous demander raison de l'œuvre ignoble que vous avez faite en ce livre.

D'un sursaut brusque, comme si un ressort en eût été le moteur, Mme Maldel fut debout.

— Vous dites?

Et la rougeur de la colère monta à son front.

— Je viens aussi vous demander raison, continua Roland imperturbable, de l'atteinte grave que vous avez portée à mon honneur en ajoutant, aux épisodes vrais que vous avez pu raconter de ma vie de famille, des faits mensongers, dont l'horreur dépasse tout ce que peut concevoir l'imagination la plus dépravée.

— Monsieur, fit encore Mme Maldel courroucée violemment, nul homme ne m'a parlé comme vous venez de le faire.

— Nul homme, peut-être, n'en a eu le droit comme moi, madame, comme moi dont vous avez sali le nom et la réputation et peut-être brouillé à tout jamais le ménage par votre livre infâme.

— Monsieur! fit encore Mme Maldel au comble de l'émotion.

Mais Roland ne la laissa point parler.

— Je suis Roland de Rameterre.

Et voyant que la femme de lettres, temporairement arrachée par la violence de ses sentiments à sa pose habituelle, ne comprenait mot à son langage, et que son nom ne lui disait rien, il répéta avec furie :

— Roland de Rameterre, le héros de votre ignoble pamphlet!

— Un pamphlet, mon livre ! clama Mme Maldel éperdue, puis, se reprenant — et d'abord, monsieur, de quel droit venez-vous me parler de la sorte? Vous m'avez décliné votre nom, il ne m'apprend rien.

— Ah! fit Roland, ironique maintenant, il ne vous apprend rien, mon nom? Pourtant, votre héros ne se nomme-t-il pas Roland, comme moi? N'a-t-il pas servi comme moi? N'a-t-il pas pris part aussi à l'expédition du Tonkin, pendant laquelle il a eu le malheur de tuer en duel un légionnaire? N'a-t-il pas failli tomber dans les filets que l'indigne Mathilde avait tendus à son inexpérience? puis n'a-t-il pas, toujours comme moi, épousé Valérie de Blidoz, Valérie de Bourbancé, ma femme? Seulement l'invention barbare, atroce, c'est la mort de Mme de Blidoz, la mère de Valérie. C'est Roland, c'est-à-dire moi, tuant en duel celui dont il épousera la fille. Cela, c'est la calomnie, le poison versé par une main sacrilège sur les choses les plus sacrées: une épouse et une mère, une fille et son père. Et c'est là l'œuvre que vous avez faite, madame, en écrivant *Drames ignorés*.

— Monsieur, fit Mme Maldel, très troublée à présent, j'ignorais que cette histoire fût — au moins en quelques points — véritable.

— Ah! reprit Roland avec une ironie féroce, vous l'ignoriez? Vous allez chercher à me persuader que ce livre est né de votre imagination. Ah! taisez-vous, madame, taisez-vous, car il m'en coûte de dire à une femme, quelle qu'elle soit: vous mentez, et pourtant ce seul mot me viendra aux lèvres devant vos dénégations. Renoncez-y donc et dites-moi quelle criminelle association vous unit à Mathilde Bonchamp, veuve Paslair, que vous vous chargez de sa besogne de calomnie, de haine et de vengeance?

— Mme Paslair, riposta Mme Maldel, je ne la connaissais pas!

Puis, se ressaisissant elle-même, une fois la première émotion passée, et revenant à son maintien factice et théâtral, elle changea subitement de ton, comme honteuse de sa passagère et apparente résignation.

— Mais c'en est assez!... M'insulter ainsi chez moi! Sortez, monsieur, fit-elle avec un grand geste du bras.

— Ne changez pas les rôles, madame, dit Roland ne se calmant que pour devenir encore plus tranchant et plus âpre, l'insulté, c'est moi, et, en raison de l'offense, je suis dans mon droit. Je viens de chez votre éditeur, je lui achète le dernier tirage de votre ignoble volume, à vous je viens vous demander de m'en vendre la propriété, afin que je puisse l'anéantir et que le soleil n'éclaire plus cette immonde production.

— Monsieur, fit Mme Maldel, exagérant sa dignité, je n'ai qu'une réponse à vous faire, celle de tout à l'heure : Sortez!

— C'est bien, madame, reprit Roland, seulement, je vous en préviens, je vais, de ce pas, déposer au parquet une plainte en diffamation. Le procès sera suivi, plaidé, et je puis vous assurer qu'il aura pour vous les plus graves conséquences, non seulement au point de vue pécuniaire des dommages et intérêts, mais au point de vue personnel. Ce n'est pas trop de la prison pour expier une besogne comme la vôtre, et on y va à moins.

Mme Maldel pâlit un peu à cette menace.

— Je ne suis pas responsable, murmura-t-elle.

— Votre éditeur a dit à peu près la même chose, madame, rejetant la faute sur vous.

— La responsabilité, reprit Mme Maldel, incombe plutôt à l'auteur du récit.

— Mme Paslair, n'est-ce pas? interrogea fiévreusement Roland.

— Mme Paslair n'est plus, fit sentencieusement Mme Maldel. Paix à sa cendre!

— Mais, auparavant, elle vous avait fait ses confidences, insista Roland, qui sentait, sous son regard d'aigle, la résistance de cette femme faiblir.

— Je ne l'ai jamais vue, répondit-elle.

— Vraiment? fit Roland avec cette raillerie

amère dont l'âcreté s'imposait douloureusement.

— Ne doutez pas de ma parole, d'ailleurs, j'ai des preuves de ce que j'avance.

— Eh bien, fit Roland se dirigeant vers la porte, vous les fournirez à la justice sous peu, et c'est dans le cabinet du juge d'instruction que nous nous reverrons.

Mme Maldel eut un involontaire geste qui le retint.

— Non, dit-elle, non, car je ne suis pas coupable, je ne savais pas! Le notaire eût dû me prévenir, c'est lui qui est répréhensible.

Roland qui, jusque-là, avait douté de la bonne foi de l'écrivain, eut, à ces mots, l'intuition que, le faisant, il se trompait peut-être et, revenant vers elle, la voix adoucie dans son ardent désir de pénétrer la vérité, il reprit :

— Que ne saviez-vous pas? que vous écriviez une histoire vraie au moins dans ses grandes lignes? Je ne puis le croire! Pourtant, s'il en était ainsi, cela changerait, par rapport à vous, bien des choses.

— Attendez, monsieur, puisque vous n'ajoutez point foi à mon assertion! fit Mme Maldel, subitement décidée par cette crainte d'un procès scandaleux et dispendieux, où elle n'eût pas joué le beau rôle.

Et, traversant de nouveau l'appartement d'un grand pas martelé, qui, cette fois, ne s'observait plus, elle disparut.

Ce fut pour revenir, peu après, tenant à la main le manuscrit de Mathilde Paslair.

— Lisez! dit-elle, le tendant à Roland.

Il eut vite fini de parcourir ces pages couvertes d'une écriture qu'il reconnaissait et qui, naguère, avait tracé pour lui des mots d'amour. La sueur lui perlait au front en lisant le résumé de cet ouvrage qui brisait sa vie, et sa douleur était si manifeste que Mme Maldel, ayant repris sa place

dans le grand fauteuil et l'observant, sentit en son cœur, pourtant obstinément fermé à toute sensibilité, la pitié, la divine pitié féminine, s'introduire comme malgré elle.

Si cette dramatique histoire, qu'elle avait écrite sans scrupules, si, vraiment, c'était celle de ce malheureux ?

Lorsque Roland eut terminé, il rendit le manuscrit à Mme Maldel.

— Je vous remercie, dit-il, j'ai reconnu l'écriture : il ne m'est plus permis de douter... Si, dès l'abord, vous m'aviez montré ce document, cela m'eût épargné des paroles que je regrette, car, si vous avez été complice, l'horreur de la criminelle invention ne vous est pas imputable.

— Je n'ai pas été complice, releva vivement Mme Maldel, j'ai cru ce qu'on m'a dit : qu'il s'agissait de terminer une œuvre d'imagination, que l'auteur mourant n'avait pu achever. Du reste, ajouta-t-elle, voilà la suite de ma justification.

Et elle tendit encore à Roland la copie du testament de Mme Paslair, qui, pour elle, comme antérieurement pour Mme Tébesson, avait été jointe au manuscrit.

— Je comprends, fit Roland après l'avoir lue, je comprends tout maintenant... Et les personnes à qui cette drôlesse vous a fait envoyer le livre : nous, d'abord, ma pauvre femme, moi ; puis nos parents, nos amis les plus chers... Le poison a pénétré partout. Et ces envois sont terminés ?

— Depuis avant-hier, les cinquante exemplaires sont partis le même jour.

— C'est bien, dit Roland, tout est accompli !... Vos conditions d'héritière ont été remplies, madame, reprit-il au bout d'un moment, et je pense qu'elles vous ont apporté votre récompense. Le livre reste votre propriété, le nombre d'éditions qu'il doit avoir n'est point stipulé dans le testament, vous pouvez donc sans crainte me le céder.

Et avec le même geste méprisant qu'il avait eu chez l'éditeur, sortant de nouveau son portefeuille.

— Combien ? dit-il.

Mme Maldel fut offensée du ton et du mouvement.

— Monsieur, reprit-elle, je ne vous reconnais pas le droit de m'humilier. Je pense que vous ne douterez plus, après les communications que j'ai bien voulu vous faire, de mon inconscience en tout ceci. J'ai été trompée, il n'y a pas là matière à m'incriminer.

— Je ne vous incrimine plus, fit Roland amèrement ; je veux même croire que, si vous aviez été mieux renseignée, vous eussiez regardé à deux fois avant d'écrire ce livre.

— Je ne l'eusse certainement pas écrit, répondit Mme Maldel avec dignité.

— Eh bien ! fit Roland qui avait habilement préparé et amené cette réponse, faites à présent ce que vous eussiez fait alors, et, si vous ne pouvez rétracter l'œuvre néfaste, au moins ne la continuez pas.

Mise ainsi en demeure d'une nécessaire logique envers elle-même, Mme Maldel eut un instant d'embarras.

— Je voudrais auparavant savoir, dit-elle, si la cession de la propriété de ce livre ne peut avoir un effet rétroactif sur la succession qui m'est échue, car — ajouta-t-elle, avec un inconscient cynisme — j'eusse renoncé à l'avantage pécuniaire qui m'était, de ce chef, dévolu, pour éviter ce scandale, mais maintenant qu'il est, sans que je l'aie voulu, chose accomplie...

— Je comprends, fit Roland avec un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler, il faut en profiter. Mais soyez tranquille ! Comme vous le dites, le mal est fait, le but de Mme Paslair est atteint et les conditions du testament remplies. Puis notre accord, — et de cela je prendrai

l'engagement, — peut, si vous l'exigez, rester secret ? Enfin, si vous n'y consentez pas, le procès qu'alors je vous intenterai, et que je gagnerai, ajouta-t-il avec audace, pourra grandement écorner, sinon même absorber entièrement la succession que vous voulez sauvegarder, tandis que l'abandon que vous me ferez de vos droits viendra, par une juste rémunération, l'augmenter.

Toutes ces raisons ébranlèrent Mme Maldel, mais une honte la prit d'accepter un nouveau paiement de la mauvaise action que, sans le vouloir, elle avait commise, et dont un peu de réflexion eût pu la préserver. Son premier mouvement fut donc de refuser l'indemnité que Roland lui offrait, quand un regard jeté autour d'elle la fit changer d'avis... Un regard, jeté sur ce salon où la pauvreté se trahissait dans le clinquant de mauvais goût des meubles fanés ! Cette perception lui rappela bien d'autres misères, bien d'autres besoins de cette vie de bohème qu'elle menait au jour le jour, avec des appétits de luxe, des goûts de dépense qu'elle satisfaisait si largement lorsque, passagèrement, elle le pouvait, qu'ils engloutissaient, dans le désordre ou le superflu, le nécessaire du lendemain.

Certes la forte somme récemment touchée allait changer tout cela, mais en a-t-on jamais trop ?

Et, cédant à cet instinct de lucre, si souvent allié à la prodigalité des jouisseurs, elle répondit à Roland qui attendait toujours :

— Je n'accepterais rien, monsieur, si ce livre ne m'avait demandé beaucoup de travail fait à la place d'un autre, qui eût été rémunéré et, aussi, si sa publication ne m'avait obligée à un débours important.

— Fixez vous-même le chiffre de ce qui vous est dû, madame, répondit Roland, impatienté et se contenant mal.

— Ce livre aurait certainement eu, fit Mme Mal-

del calculant, cinq ou six éditions encore, peut-être même bien davantage... Mais, dans les circonstances présentes, je me contenterai de dix mille francs.

Roland s'inclina.

— Je vous ferai tenir cette somme, dit-il, en échange d'un billet signé par vous m'assurant la propriété littéraire de votre livre, billet qui vous sera présenté sous peu.

Et, saluant, il s'en fut.

— Croyez, monsieur, dit Mme Maldel le suivant, un peu impressionnée par sa dignité, que je regrette...

Mais il ne l'entendit ou ne l'écouta point, car, sans se retourner, il quitta l'appartement.

V

Roland se rendit alors chez Me Favy, le notaire exécuteur testamentaire des dernières volontés de Mme Paslair et dont la communication de Mme Maldel lui avait livré le nom.

A lui, Roland, mieux informé, ne témoigna point la colère qui avait présidé à ses précédents entretiens. Qu'était-il celui-là, comme les autres, du reste, l'éditeur et l'écrivain, sinon l'instrument inconscient d'une haine et d'une vengeance épouvantables ?

Roland se nomma donc seulement et ajouta :

— Je viens vous trouver à propos du testament de Mme Paslair. J'ai lu le volume qui en est le résultat et...

Mais, dès ces mots, à sa grande surprise, le notaire l'interrompit :

—Votre démarche, monsieur, facilite ma tâche.

J'avais la charge, quelques jours après l'apparition du volume auquel vous faites allusion, de vous expédier un pli cacheté que j'ai là, de multiples occupations m'ayant jusqu'à présent empêché de vous l'adresser...

— Si vous voulez me le remettre, fit Roland.

Le notaire s'en fut et revint avec une grande enveloppe, scellée de cire noire, qu'il lui donna.

— Je vais faire préparer la décharge, dit-il, que vous voudrez bien signer ?

Mais Roland ne l'écoutait pas. Trop fiévreux pour dominer son impatience, il avait ouvert le pli volumineux, et voici ce qu'il lisait :

« *Drames ignorés* est la vengeance posthume de Mathilde Bonchamp, veuve Paslair, contre celui qui, devant l'épouser, lui en a préféré une autre, et contre cette autre qui, un jour, l'a fait jeter à la porte. Tout ce que ce livre révèle est absolument vrai. Moi, Malthilde Bonchamp, j'étais la fille du valet de chambre qui a veillé M. de Bourbancé dans la maladie qui a suivi son crime, et j'ai su de lui tout ce que son maître avait raconté pendant son délire. Ma première fortune vient de ce chef. M. de Bourbancé, s'étant douté de l'involontaire confidence qu'il avait faite à mon père, lui a servi, sa vie durant, pour payer son silence, une rente de six cents francs, qui a permis de subvenir aux frais de mon éducation et de la soigner à ce point que, six ans plus tard, M. Paslair a pu, sans déroger, m'épouser. Mon père avait aussi connu les détails du départ de M. de Bourbancé, et, seul, il avait son adresse sous le faux nom de Pélage afin de le prévenir si quelque événement grave survenait dans sa famille. Ce dernier secret, mon père l'a bien gardé, mais je l'ai trouvé après sa mort, dans des papiers que je joins ici.

« D'un autre côté, un aveu échappé à M. de Rameterre m'avait appris qu'il avait tué un homme en duel ; j'ignorais quel était cet homme. Lorsque,

après le mariage de M. de Rameterre, je voulus me venger de ceux qui m'avaient outragée, je cherchai à connaître toutes les circonstances de ce duel meurtrier pour le révéler à la jeune épouse. Elles me furent aisément apprises par le domestique que M. de Rameterre avait emmené aux colonies, qu'il en avait ramené, et que j'avais vu à son service à Limoges. J'avais, dans ce but, recherché et retrouvé cet homme qui me dit, entre autres choses, que la victime de son maître avait été un lieutenant de la Légion étrangère nommé Pélage.

« Bien peu de temps après, à la mort de mon père, je sus qui était M. Pélage!...

« J'aurais pu le dire tout de suite... J'ai attendu. Si j'en avais prévenu les jeunes époux, peut-être eussent-ils gardé le secret du sang qui est entre eux pour rester unis? Cette histoire, divulguée par mes soins dans le monde entier, les séparera forcément, et, ce jour-là, je tressaillirai d'aise dans la tombe où me mène à pas de géant une maladie de tristesse et de regret. M. de Rameterre n'aura pas tué que son beau-père! »

Après la lecture de ce hideux factum, Roland demeura terrifié. Le doute lui était-il encore permis? Lui était-il encore possible de croire que la méchanceté barbare d'une femme avait profité d'une coïncidence pour briser sa vie par un mensonge? Ou bien s'était-elle servie pour cela, de la stricte et affreuse vérité? Roland comprit vite qu'il ne lui restait qu'une chance de salut : que M. de Bourbancé et M. Pélage ne fussent pas la même personne. Cette suprême espérance ne résista pas à la lecture des papiers joints à l'explication de Mathilde Paslain. C'étaient, pour la plupart, des lettres de M. de Bourbancé, adressées à son serviteur, et lui enjoignant de lui faire parvenir, sous son seul nom de Pélage, toute communication importante.

Roland sentit ses idées se brouiller, sa tête se perdre, devant l'horrible certitude. C'était parce qu'il l'avait toujours mise en doute qu'il avait eu, jusqu'à présent, le courage de la lutte, de la lutte pour la vérité. Maintenant qu'il la connaissait, elle le terrassait d'horreur et d'angoisse. Pourtant, après la stupeur du premier choc, l'atrocité même de la situation lui inspira un optimisme inattendu. Ainsi que notre regard se détourne, malgré nous, de certains spectacles auxquels, par pitié, crainte ou dégoût, il répugne, ainsi son esprit se refusa à admettre la réalité de cette circonstance monstrueuse, qui l'avait fait, sans qu'il le sût, épouser la fille de sa victime. Et, pour donner une raison à cette révolte de tout son être contre la quasi-évidence, sa pensée troublée explora, avec l'anxiété d'un condamné à mort épiant les bruits sinistres des préparatifs de son exécution, toutes les faces de cette incroyable histoire. Une seule put lui donner satisfaction : une femme comme Mathilde Paslair était capable de tout. Qui certifiait que ces lettres, preuves palpables de l'involontaire crime, n'étaient point apocryphes?

A peine cette conjoncture se fut-elle présentée à ses yeux que Roland s'y raccrocha avec l'énergie du désespoir. Le courage qui, un instant, l'avait abandonné, lui revint soudain, et, lorsque le notaire, le voyant sorti de la rêverie qui avait suivi sa lecture, lui présenta la décharge à signer, son énergie renaissante l'accueillit par une question.

— Vous saviez, monsieur, lui dit-il, la teneur du pli que vous deviez me remettre ?

— Non, monsieur.

— Mais alors vous connaissiez l'instruction jointe au manuscrit de *Drames ignorés*.

— Oui, monsieur, celle-là, je l'ai lue.

— Vous avez lu aussi, sans doute, le manuscrit?

— Mon Dieu, monsieur, ceci sortait de ma compétence, et, d'abord, j'ai négligé d'en prendre

connaissance. Mais, plus tard, j'ai été forcé de le faire afin de juger si toutes les conditions du testament de Mme Paslair avaient été remplies : j'ai dû lire le manuscrit et le livre pour m'assurer que le second était bien conforme au premier.

— Et vous en avez conclu? fit Roland avec cette ironie qui était, chez lui, une des formes de la colère retenue?

— J'en ai conclu que tout était bien en règle, l'ouvrage conforme, les exemplaires expédiés, et j'ai délivré à Mme Maldel son legs.

— Cinq cent mille francs, je crois? demanda Roland.

— Cinq cent mille.

— Ce n'est pas assez payé! reprit M. de Rameterre, pour une œuvre pareille! Car, le savez-vous, monsieur, ce qu'est ce livre?

Le notaire, étonné du ton agressif de Roland, le regarda sans répondre.

— Savez-vous? continua celui-ci impuissant à se dominer plus longtemps, que *Drames ignorés* est l'histoire calomnieuse de ma famille, de moi-même... Que Roland de Ruchonde, c'est moi, Roland de Rameterre. Que Valérie de Blidoz, c'est Valérie de Bourbancé, ma femme. Que le lieutenant Pélage, ou le comte de Bourbancé, c'est mon beau-père, et qu'on m'accuse clairement, dans ce factum, de l'avoir tué?

L'homme de loi, devant cette révélation, recula abasourdi, sans trouver un mot à répondre.

— Le savez-vous? redit encore Roland avec son âpre ironie; si vous le savez, vous ne serez pas étonné des poursuites que je vais exercer contre l'exécuteur testamentaire de Mme Paslair, vous, monsieur, je crois? Contre Mme Maldel, l'auteur de *Drames ignorés*. Contre M. Chiffly, l'éditeur du même livre?

— Permettez, monsieur, fit le notaire très ennuyé, — comme l'avaient été M. Chiffly et

Mme Maldel, — de cette vilaine affaire, j'ignorais...

Mais Roland ne le laissa pas dire :

— C'était à vous de savoir, riposta-t-il.

— Je vous en prie, monsieur, insista Me Favy, laissez-moi vous expliquer...

Et, profitant du silence de Roland, qui, désireux de connaître quelque détail que, peut-être, il ignorait encore de cette mystérieuse affaire, faisait violence à son emportement, il lui raconta très vite que Mme Paslair, sa cliente, en mourant, l'avait chargé d'exécuter ses dernières volontés, qui consistaient principalement à assurer la majeure partie de sa fortune à la femme de lettres qui écrirait le roman qu'elle n'avait pu terminer.

— Et vous avez choisi Mme Maldel pour cette noble et fructueuse besogne? interrogea Roland.

— Nullement, monsieur, nullement, fit le notaire pressé de dégager en tous points sa responsabilité, c'est Mme Paslair elle-même qui l'avait désignée. C'est-à-dire, rectifia-t-il dans sa préoccupation d'être absolument exact, en cas de complications judiciaires, — elle m'avait fourni une liste de dix auteurs, tous féminins, auxquels je devais faire, l'un après l'autre, la proposition d'écrire ce livre.

— Et le premier a accepté, naturellement? fit Roland, amer.

— Non, monsieur, le premier a refusé, après avoir pris connaissance du manuscrit et sans me donner ses raisons. C'était une femme qui signe vicomte de Pornec, et qui est rédacteur du journal de modes que Mme Paslair recevait ordinairement.

— Ce refus n'a pas éveillé votre méfiance?

— Mon Dieu! alors je ne connaissais pas le manuscrit; j'ai cru qu'il s'agissait de motifs professionnels. Les notaires n'ont pas le temps d'être curieux, ajouta-t-il, essayant de plaisanter.

— Ils feraient bien de le prendre, si toutefois

s'éclairer sur les affaires dont on se charge peut passer pour de la curiosité, fit Roland sévèrement. Et vous n'avez pas été intrigué non plus, poursuivit-il, par le fait que vous m'apprenez du choix exclusif de Mme Paslair d'auteurs féminins pour accomplir sa néfaste besogne?

— Non, car Mme Paslair avait spécifié qu'elle préférait des auteurs féminins, pour que sa fortune ne passât pas aux mains du sexe qui avait, me dit-elle, empoisonné sa vie.

— Elle le lui a bien rendu, en tout cas! murmura Roland subitement sombre.

Puis, au bout d'un court instant de silence, se levant, il ajouta :

— C'est bien tout ce que vous avez à me dire à ce propos, toutes les communications que vous étiez chargé de me faire?...

— Oui, monsieur.

— Eh bien! restons-en là, *pour aujourd'hui*, insista-t-il avec la réticence d'une menace sur laquelle, sans répondre à l'obséquieux salut de l'homme de loi inquiet, il s'éloigna. Tandis que celui-ci, quittant, la porte refermée, son masque d'impassibilité courtoise, murmurait dans sa moustache :

« Ah! ces femmes! avec leurs histoires et leurs vengeances d'amour, — car c'en est une sûrement que ce livre, — elles ne sont bonnes qu'à vous attirer de sales affaires! »

VI

Pourtant Me Favy n'avait pas besoin de craindre l'exécution de la menace de M. de Rameterre : il ne serait pas inquiété.

Roland comprenait trop bien la nécessité du silence sur cette déplorable affaire pour ne pas lui sacrifier ses rancunes et pour entamer un procès dont l'immédiate conséquence eût été de l'ébruiter bien plus gravement encore... Puis, qu'eût-il atteint dans ses représailles ? Rien, — comme il se l'était déjà dit, — rien que d'aveugles instruments. La coupable, la grande, l'irrémissible coupable, on ne pouvait la frapper, réfugiée qu'elle était dans la mort et l'éternité.

Roland s'en fut donc chez l'éditeur chercher les exemplaires du livre maudit : on en avait rassemblé quatre cents environ.

— Je crois, lui dit M. Chiffly, en retrouver encore à peu près deux cents chez mes correspondants.

— Faites, lui dit Roland, et expédiez-les-moi.

Il donna son adresse, et jetant sur la table plusieurs billets de mille francs :

— Payez-vous, dit-il.

L'éditeur était gêné par ce laconisme farouche, évidemment gros de menaces. Roland, à dessein, gardait le silence, autant dans sa répugnance à sortir des préoccupations qui le harcelaient, que dans le but d'inquiéter M. Chiffly, et d'assurer ainsi le respect des conditions posées. Les livres emballés formaient plusieurs colis volumineux. Roland prévint l'éditeur qu'il les ferait prendre ;

puis, donnant au cocher l'adresse de la gare, s'y rendit de suite et prit le train pour Reims.

Quand il y arriva, au milieu de la nuit, il monta droit à la chambre de sa femme. Il la trouva éveillée : le sommeil désormais avait fui sa couche. Elle le regarda avec son indicible tendresse, attristée de larmes, dont nul rayon d'espérance ne soulevait le voile. Elle n'osa même pas interroger son mari ; mais ses grands yeux inquiets parlèrent pour elle dans une anxieuse question qui déchira le cœur du pauvre garçon.

Ah ! c'est qu'il savait trop le mal qu'allait faire son silence révélateur... Et puis, pourquoi le garder? Depuis dix ans qu'il était marié, il n'avait pas eu une pensée, une crainte, un espoir, un sentiment, qu'il ne l'ait partagé avec sa femme. Pourquoi, dans l'épouvantable crise qu'il traversait, changer d'attitude, pourquoi lui refuser et se refuser à lui-même cette dernière douceur de porter à deux le poids affreux de l'angoisse ? Pour lui en épargner sa part ? Mais, légitimement, en avait-il le droit ? lui était-il permis de la tromper ? Il le savait bien, pourtant, que, si l'horrible coïncidence se confirmait, nerveuse, sensible et timorée, un peu, comme elle l'était, elle ne voudrait même plus habiter le même toit que le meurtrier de son père.

Mais il ne se croyait pas autorisé, dans son impeccable loyauté, à lui taire la vérité.

Seulement, dans l'horreur que lui causait sa réalité, dans la répulsion qu'il éprouvait à le lui apprendre, il puisa un mensonger espoir et, de très bonne foi, chercha à le faire partager à sa pauvre femme.

Il lui raconta mot pour mot tout ce qui s'était passé depuis qu'il l'avait quittée, et, terminant, ajouta :

— Ces lettres — je vous les ai rapportées — doivent être fausses, et tout ceci une horrible imposture.

Valérie, anxieuse, mais sans pourtant oser espérer, voulut les voir tout de suite, ces lettres, ces fameuses lettres que Roland croyait une planche de salut. Il les éparpilla, dans sa hâte de les lui montrer, sur le drap brodé du lit où elle reposait. Une à une elle les ramassa, et, reconnaissant l'écriture de son père, des larmes jaillirent de ses yeux. Sans parler, elle les lut, les lut toutes, ne prenant point garde à l'attente apeurée de son mari. Puis triste, mortellement, du coup qu'elle allait porter, après l'avoir si douloureusement ressenti, elle réunit en un paquet ces missives jaunies par le temps, et, les rendant à Roland, elle baissa les yeux pour ne pas voir sa peine et lui dit :

— Ces lettres ne sont pas apocryphes, elles sont bien de mon père, entre mille je les eusse reconnues... Roland ! n'espérons plus : *c'est vrai !*

Mais lui, se révoltant contre la certitude :

— Non, dit-il avec violence, non, ce n'est pas, ce ne peut être vrai !

Très douce, avec cette résignation des afflictions si profondes qu'elles écrasent sans laisser la possibilité de la révolte, elle reprit :

— C'est vrai, Roland, je le sens ! Dieu sait si je vous aimais ! Mais il y a du sang entre nous : il faut nous séparer. Nous sommes victimes, vous et moi, plus encore que le malheureux qui dort dans la tombe, de cette inique et barbare coutume du duel qui permet à un homme d'en tuer un autre sans forfaire à l'honneur. Si la catastrophe fût arrivée en des circonstances différentes, vous vous fussiez fait un devoir, en votre droiture, de m'en prévenir, et j'eusse réfléchi, je me serais renseignée. J'aurais évité sans doute la sacrilège union. Mais d'un duel vous n'avez pas cru devoir vous accuser : tout le mal vient de là. Et le monde, qui vous excuse d'avoir tué un homme sur le ter-

rain, ne vous excusera pas d'être l'époux de la fille de cet homme, d'avoir pris sa place dans sa maison, de jouir de ses biens, de ses relations, de sa fortune. Je sens d'ici l'horreur qu'inspirera notre union, légitime, pourtant, et monstrueuse à la fois. Aussi, voyez-vous, Roland, puisque le mal est sans remède, il faut nous séparer... Non judiciairement, — vous m'épargnerez cette humiliation, — mais de notre commun et réciproque gré. Nous irons chacun de notre côté, bien loin l'un de l'autre, souffrant, nous aimant toujours, et expiant!... expiant!...

La voix de Valérie expira dans les larmes. Elle eût pu parler longtemps encore sans que Roland, la tête dans ses mains, songeât à l'interrompre. Quand elle se tut, pourtant, il releva son front, et Valérie vit son visage, à lui aussi, ravagé de douleur et couvert de pleurs.

Ce spectacle lui déchira le cœur, mais elle n'essaya pas de consoler celui qu'elle aimait tant. Qui pouvait, l'un ou l'autre, les consoler désormais ?...

Pourtant Roland se refusait encore à s'avouer vaincu, et, la première crise d'abattement passée, il essaya de reprendre du courage et d'en rendre à sa pauvre femme.

— Je vous en prie, Valérie, lui dit-il, au nom de nos chères années de bonheur, au nom de notre amour, ayez pitié de moi, de vous, de nous ! Ne prenez pas cette résolution subite qui nous séparerait à jamais l'un de l'autre. Pour inspirer une décision de cette gravité, il ne faut pas des soupçons, il ne faut pas même des probabilités, il faut une certitude. Eh bien ! cette certitude, nous ne l'avons pas. Que vous la jugiez nécessaire ? je veux bien vous faire la concession de l'admettre, mais alors donnez-moi le temps d'aller chercher là où, seulement, je puis l'acquérir indiscutable. Je vais partir, sans doute,

pour l'Afrique ; je rechercherai le colonel qui commandait le régiment du lieutenant Pélage au moment de sa mort. J'interrogerai ses camarades, si je puis en retrouver, les témoins de notre duel, s'ils existent encore... En un mot, je ferai la lumière, et, Dieu aidant, j'espère qu'elle dissipera les affres du cauchemar qui nous torture.

Valérie secoua la tête dans un geste de découragement et de désespérance, puis, un nuage éteignant la pureté de ses yeux clairs, elle ajouta, les détournant :

— La lumière, si elle est faite, confirmera l'horrible chose... Peut-être voudrez-vous me la cacher !

Son mari l'interrompit :

— Valérie, je ne vous ai jamais trompée !

— Je sais ! je sais ! dit-elle, empressée à l'apaiser, mais je redoutais que... pour ne pas me perdre... Oh ! Roland ! cette seule crainte entre nous, ce seul doute suffirait à empoisonner ma vie. Aussi, je vous en prie, je t'en supplie, continua-t-elle en s'exaltant, je t'en supplie, Roland, mon bien-aimé, jure-moi ! jure-moi que, quelle qu'elle soit, tu me diras la vérité !...

— Je te le jure, dit-il, solennellement, sur mon honneur et sur notre amour !...

VII

L'absence de Roland de Rameterre fut longue. Il chercha d'abord à rejoindre le régiment de la Légion étrangère, où avait servi le lieutenant Pélage. Il le trouva à Aïn-Safra. Mais, dans ces troupes désignées pour les expéditions périlleuses, les officiers, aussi bien que les soldats, se renouvellent rapidement, soit que la mort ou la maladie

dans ces climats malsains les déciment, soit qu'une fois terminés les engagements faits à la hâte, dans la précipitation des résolutions extrêmes, les légionnaires regagnent leur patrie ou entrent dans d'autres armes. Roland ne retrouva personne qui eût été à Hanoï à la date fatale.

Pourtant, quelques noms qui étaient restés dans sa mémoire ayant été confirmés par la tradition, qui en perpétuait le souvenir au régiment, Roland se mit en devoir de rechercher ceux qui les portaient. La tâche était ardue, car ils étaient dispersés, maintenant... Cependant le malheureux garçon parvint à en rejoindre deux, et, s'ils ne lui apprirent rien de ce qui l'intéressait, l'un lui fit connaître la retraite, qu'il ignorait encore, où s'était retiré le colonel qui, à la mort du lieutenant Pélage, commandait le régiment.

Cet homme, amené sur la terre d'Afrique par un cuisant regret, y avait trouvé l'apaisement de l'oubli, et, malgré bien des années écoulées, ne sentant pas sa blessure de cœur assez fermée pour l'exposer aux hasards des rencontres et des souvenirs qui auraient pu la rouvrir, il avait voulu demeurer sur ce sol clément, à qui il avait dû de vivre, quand il y était venu désespéré à en mourir. Et il s'était installé, toujours farouchement seul, aux confins du désert, dans une oasis de Biskra pour y finir, dans le silence et la paix, sa vie tourmentée.

Ce fut là que Roland le rejoignit. Il s'en fit reconnaître et, sans lui dire précisément la raison qui l'amenait, l'interrogea sur la personnalité du lieutenant Pélage.

D'abord, le vieil officier fut long à se souvenir. Roland ne l'aida d'aucun éclaircissement; il fallait, pour qu'elle fût indiscutable, que la vérité jaillît toute seule de la mémoire du colonel. Mais, bientôt, ravivée par les questions qui le sollicitaient, cette mémoire s'éclaircit, et ce fut la

sueur au front que Roland entendit l'officier lui dire :

— Pélage ? Je me souviens maintenant ! Il nous était venu de France, où, auparavant, il servait. Sa carrière là-bas eût pu être paisible et brillante tout à la fois, mais une femme ! une femme encore, pour lui comme pour tant d'autres, l'avait brisée !... Une femme, la sienne, qu'il aimait et qui le trompait. Alors, dans un moment de légitime colère, il avait vu rouge... Il l'avait tuée ! On ne l'avait pas inquiété, mais le remords l'avait chassé de France, et il était venu à nous. Pauvre garçon ! je me rappelle sa tristesse, son incurable tristesse... Un jour que je la lui avais fait observer, il m'avait ouvert son cœur dans cette intimité qui unit les infortunés, car il savait que, moi aussi, je portais au fond de moi-même une terrible blessure.

Et le vieillard, encore ému à ce souvenir, s'arrêta un moment.

— Cette même tristesse le rendait susceptible, reprit Roland. C'est pour une vétille que nous nous sommes battus.

— Non, reprit le colonel, la vétille a été le prétexte, il avait cru que vous saviez, que vous aviez voulu faire allusion. C'était son idée fixe, sa manie, de voir partout des témoins de son crime.

— Et je l'ai tué, reprit Roland désespéré, je l'ai tué ! sans le vouloir assurément, j'étais bien décidé à l'épargner...

— C'était son destin ! reprit mélancoliquement le vieil officier, que son long séjour au milieu des populations musulmanes avait rendu fataliste. Et puis, voyez-vous, il souffrait tant ! vous l'avez délivré !...

— A quel prix ! fit Roland avec un si douloureux retour sur lui-même qu'il faillit se trahir... Mais, dites-moi, mon colonel, reprit-il, se dominant, s'il eût vécu, je ne vous l'eusse pas demandé. Mais, maintenant qu'il est mort et depuis si long

temps, ne voudriez-vous pas, pour m'éclairer dans une très grave question, confier à mon honneur le secret dont, sans doute, vous étiez dépositaire. Pélage n'était pas le seul nom de votre malheureux camarade ?...

— C'était, fit lentement le colonel, sans se douter du coup qu'il portait, c'était le comte Félix Pélage de Bourbancé.

. . . .

Alors Roland rentra en France, lentement, comme s'il eût craint de toucher du doigt son malheur.

Il avait écrit, durant son voyage, nombre de fois à sa chère femme, mais sciemment, voulant lui épargner toutes les angoisses de l'incertitude ; il lui avait tu le détail des recherches auxquelles il se livrait, lui disant seulement :

— Je poursuis sans relâche une enquête, et pour cela je vais ici, je vais là.

Quand le doute ne lui fut plus permis, il n'eut pas d'abord le courage d'écrire. Mais, en mettant le pied sur le sol français, il comprit qu'il ne lui était pas possible d'inquiéter plus longtemps Valérie par son silence et il lui envoya la lettre suivante :

« Ma bien-aimée, *c'est vrai*, pardonnez-moi ! Pardonnez-moi et ayez pitié ! Il existe des contrées lointaines où nous nous en irons tous deux, où personne ne *saura*, et où, nous, nous oublierons tout ce qui n'est pas notre mutuel amour. »

Puis, Roland, n'ayant pas le courage d'entendre des lèvres de sa femme la réponse dont dépendait sa vie, s'en fut l'attendre à Paris.

Pendant ce temps, tout le temps de son absence, Valérie avait vécu cloîtrée comme une nonne dans son vieil hôtel seigneurial. Elle s'était obstinément refusée à toute communication avec le monde extérieur, fermant sa porte même à ses meilleures, à

ses plus intimes amies. Et celles-ci n'avaient point insisté ; car, bientôt, on avait su le motif de cette réclusion volontaire.

Malgré les efforts trop tardifs de Roland, le livre, *Drames ignorés*, le livre infâme avait couru, avait fait du chemin, eu du succès, cet atroce succès des choses mauvaises, assuré par les sentiments les plus bas et les plus vils. Et on en avait soulevé les masques !...

On disait d'eux : Pauvres gens ! Mais on n'admettait pas qu'ils continuassent la vie commune. Comme Mme de Rameterre était beaucoup plus riche que son mari, les plus méchants insinuaient, dans une plaisanterie macabre, qu'avant de l'épouser, Roland avait pris soin de « réaliser » son beau-père...

Tout cela, qui était venu quand même jusqu'à Valérie, car il n'est point de solitude où ne pénètre la perfidie humaine, parvint aussi aux oreilles de son mari, dès son arrivée à Paris.

Des amis le plaignirent. D'autres lui apportèrent les journaux soigneusement mis de côté, qui, en son absence, s'étaient emparés de la chose. Et une de ces feuilles à scandale en avait même parlé en termes si désobligeants et si clairs qu'un des camarades de Roland lui dit :

— Tu ne vas pas laisser passer cela, toi, un ancien militaire, sans en demander raison à ce journaliste ?

— Ah ! s'écria Roland désespéré, pas de duel ! plus de duel ! Et si je pouvais, au prix de ma vie, abolir à tout jamais cette atroce coutume qui a causé mon malheur, sans hésiter, je le ferais !

Il disait cela sans pourtant avouer à personne que le livre était vrai, vrai d'un bout à l'autre. Il ne niait pas ouvertement, trop loyal pour ce mensonge, mais lorsque, devant lui, on qualifiait ce factum d'imposture, il laissait dire, sans approuver. C'était la seule concession que sa droiture

consentait, en attendant la réponse de sa femme.

Quelque prudente que fût son attitude, elle n'en imposait à personne. On lui en épargnait le témoignage, mais nul ne doutait de l'exactitude des faits rapportés.

Cette expression de l'opinion publique, qu'il sentait, bien qu'on la lui tût, l'avait peu à peu préparé à la réponse qu'il reçut de la pauvre Valérie :

« Je vous pardonne, lui écrivait-elle, mais ne me demandez pas de reprendre la vie commune, même au loin, nous y emporterions ce qui, là-bas comme ici, serait toujours entre nous. A votre tour, pardonnez-moi. Vous savez si je vous aimais !...

« Aussi, épargnez-moi la torture de vous revoir pour un adieu qui me brisera le cœur. Je vous avais promis de vous attendre. Maintenant, je pars... Réglez nos affaires au mieux, je m'en rapporte à vous. Jamais plus je ne reviendrai à Reims, où tout le monde *sait*. Temporairement, je vais à Cannes. Plus tard, quand je connaîtrai le lieu où vous vous fixerez, je choisirai ma résidence... bien loin de la vôtre ! Nous ne devons plus nous revoir, mais je ne puis me résigner à ne plus jamais savoir rien de vous. Vous m'écrirez deux ou trois fois l'an... comme faisait mon pauvre père. Adieu ! je n'ose même plus me souvenir de nos jours de sacrilège bonheur ni vous aimer encore !... »

. . . .

Roland se soumit à la séparation. Comme Valérie le lui avait demandé, il régla leurs affaires d'intérêt, sépara sa fortune de la sienne. Il n'eût plus voulu toucher un centime de celle du mort. Puis il reprit du service dans l'armée coloniale et, pour toujours, quitta la France.

Valérie s'installa à Paris, immense océan où se cachent le mieux les misères humaines, de quelque nature qu'elles soient...

TROISIÈME PARTIE

I

Paris-Plage est la prétentieuse appellation de la station balnéaire, naguère très modeste, resserrée entre la forêt de sapins du Touquet et la Manche, qui, récemment, s'est créée à gauche de l'embouchure de l'Authie, au milieu des sables capricieux des dunes. On y parvient par la ligne bien connue du chemin de fer de Paris à Calais. A Etaples, on descend des express, et un tramway électrique se charge de vous y conduire. Il semble lui-même, ce tramway, assagi par l'atmosphère calme en laquelle il se meut. Lentement, bien que peu chargé, il démarre de la gare d'Etaples et s'engage, avec une sorte de prudence dont on lui sait gré, dans des rues sinueuses et étroites, où il n'y a place que pour lui, s'arrêtant au coin de quelques-unes. A droite, on laisse l'Authie, qui, limpide et élargie, se déverse lentement dans la mer; puis on s'enfonce davantage dans le bourg.

Bientôt on a dépassé Etaples, l'usine électrique, et on entre dans la forêt du Touquet. Etrange forêt! Poussée dans la dune de sable, sans grands arbres, un taillis de peupliers en

couvre les meilleures parties, celles où un peu de terre arable se mêle au sable. Ailleurs, c'est une plantation de sapins, et ces arbres, dénudés jusqu'à mi-hauteur, s'élevant espacés sur le sol blanc et nu, donnent une impression d'exotisme, complétée par la senteur résineuse très accentuée qui parfume violemment l'atmosphère.

Mais la forêt, à son tour, est dépassée, et l'on entre en plein dans la dune de sable, où poussent quelques maigres herbes d'un vert douteux, tenant plus du roseau que du gazon, et qui, à cette époque de l'année, — juillet, — se couronnent d'épis brunâtres. Enfin c'est Paris-Plage lui-même. On voit du premier coup d'œil, dans la bande étroite, courant entre la forêt et la mer, qui forme tout son territoire, les villas disséminées sans ordre, sans mesure. Elles semblent éparpillées par une main géante au gré de son caprice : une ici; une autre là, lui tournant le dos; celle-ci, isolée; ces autres se serrant en théories, et leurs nuances vives, heurtées, leurs lignes bizarres dans lesquelles le « modern' style » a donné libre cours à toutes ses fantaisies, ajoutent à la note pittoresque du paysage.

Pourtant, dans l'artère principale, — la rue de Paris, à tout seigneur tout honneur! — les capricieuses villas se sont disciplinées pour, s'alignant, former une rue ordinaire, comme toutes les rues.

A peine quelques toits en auvent et quelques balcons de bois se distinguent-ils de la banalité et autorisent-ils les noms fantaisistes qui, au lieu des vulgaires numéros, les désignent : « les Pervenches », « les Clématites », « les Anémones ». Le bas de la plupart de ces chalets est occupé par les traditionnelles boutiques de toute station balnéaire qui se respecte. Il y a bien ici l'amusante échoppe en planches de la fruitière et celle du marchand de poissons, mais il y a aussi les véritables magasins : l'épicerie centrale, la boucherie

à l'appétissant étal, les ouvrages pour dame, et, surtout, les habituels étalages des « souvenirs à emporter » : les menus objets en coquillages, en bois d'olivier, les faïences et les verreries décoratives, tout cela tenant compagnie aux costumes de bain, aux bérets, aux maillots, aux chapeaux de soleil, aux espadrilles à la semelle de corde, aux caoutchoucs à la tige de toile blanche, aux filets pour pêcher les crevettes, aux paniers pour les recueillir et aux pelles, aux seaux enfantins, pour « jouer au sable ».

La plage, immense, sans borne du côté ouest, semble, en raison même de son étendue, un peu déserte. La mer en caresse sans bruit le sable fin. Elle est aussi un prétexte relatif au semblant d'alignement des chalets qui la bordent, et en étaient autrefois séparés par un renflement très prononcé de la dune de sable fermant le cordon qui défend les habitations contre les fureurs soudaines des tempêtes d'équinoxe et d'hiver; mais, en cette saison d'été, on ne les redoute pas, et la vie se mène paisible dans ce petit coin à ce moment à demi ignoré, sous le regard presque protecteur de deux grands phares qui, s'élevant à l'entrée de la forêt, désignent, dans les nuits obscures, Paris-Plage à l'attention des marins, dont ils éclairent la route par leurs rayons alternés.

C'était sur cette plage tranquille, où les conditions de vie matérielle étaient alors très abordables et les facilités de repos très larges, grâce à l'affranchissement de toute étiquette, qu'en juillet 1900 Jeannine et Gillette Tébesson avaient, malgré sa résistance, amené leur mère.

La pauvre femme, dont le courage dépassait les forces, avait vu sa santé sombrer sous le labeur quotidien et secret, sous cette vie en partie double qu'elle menait sans qu'on le sût et qui avait usé peu à peu toutes les ressources de sa riche nature. A la fois mère de famille, maîtresse de maison

occupée des plus humbles détails, femme du monde pour y tenir son rang et y conduire ses filles, le travail intellectuel qu'elle ajoutait à sa tâche et auquel, trop souvent, elle sacrifiait le sommeil de ses nuits, avait achevé de l'abattre. Et cela d'autant plus aisément que l'effort qu'il lui coûtait était plus grand et lui était plus pénible. Mme Tébesson n'avait pas cette insolente facilité de certains écrivains pour qui l'expression écrite de la pensée n'est qu'un jeu, et dont la plume a peine à suivre le développement rapide des créations immédiates de l'imagination. Quelque puérils que fussent ses romans, elle peinait pour les écrire; les pages couvertes de ratures et de surcharges étaient là pour le témoigner, et combien elle en noircissait avant de s'arrêter à celle qu'elle adoptait, — dans une sélection qui réclamait encore toute son attention, — pour le texte définitif!

Le double effort, physique dans la vie matérielle, moral et plus pénible encore dans le travail intellectuel, joint aux incessantes préoccupations, avait ruiné la santé de Mme Tébesson. Le médecin avait parlé d'anémie, de neurasthénie, même, — le grand mot à la mode dans les cas embarrassants, — avait prescrit un repos absolu et une station dans un air fortifiant, loin de toutes occupations, de tous soucis. Devant cette ordonnance formelle, Jeannine, avec l'autorité qu'elle tenait de son père et savait employer dans les grandes occasions, avait décidé sa mère à venir se soigner à Paris-Plage.

Mme Tébesson avait eu d'abord peine à s'y résoudre, dans ce but d'économie qui était imposé à toutes les actions de sa vie. Pourtant, elle s'était rendue aux bonnes raisons de sa fille aînée, préférant un sacrifice au mal plus grave qu'eût été sa disparition; et, maintenant, elle ne regrettait point ce qu'elle avait fait. Leur budget serait, en réalité, peu grevé de ce séjour à Paris-Plage, où elles

vivaient aussi modestement que le comportait leur bourse, et, peu à peu, sous la double influence de l'air salin et des émanations résineuses, Mme Tébesson avait senti ses forces revenir, son organisme épuisé se relever. D'un autre côté, cet air salubre était si visiblement avantageux aux santés de Jeannine et de Gillette que Mme Tébesson s'applaudissait d'avoir fait le voyage, n'eût-ce été que pour elles.

Au moral, aussi, le séjour de Paris-Plage leur était salutaire. Gillette avait toujours son heureuse gaîté d'enfant, mais Jeannine avait conservé, du rêve brisé deux années auparavant, une mélancolie que, bien qu'elle la cachât soigneusement, sa mère devinait dans ses silences, parfois prolongés par une rêverie à laquelle elle s'abandonnait à son insu; dans ses grands yeux purs, parfois aussi perdus dans une pensée très lointaine qui les embuait de larmes; dans un soupir involontaire qu'arrachait à son pauvre cœur meurtri le bonheur de fiancée ou d'épouse de ses jeunes amies.

Depuis deux ans, depuis l'explication suprême et si pleine d'amertume pour la courageuse enfant, — qui avait imposé silence à son amour afin de ne pas se mettre entre celui qu'elle aimait et ses parents, et de ne nuire ni à sa carrière ni à son avenir, — M. de Birtouty s'était écarté de sa route; il avait demandé son changement; Jeannine ne l'avait pas revu, et Mme Tébesson savait gré au jeune homme d'avoir épargné à sa fille bien-aimée le muet supplice de sa présence. Elle avait un moment espéré qu'ainsi, Jeannine oublierait plus facilement, et elle ne cessait de désirer que quelque homme jeune, libre et désintéressé, vînt lui offrir une compensation au passé et un avenir de bonheur.

Ni l'un ni l'autre de ces sentiments n'avaient obtenu leur réalisation. Jeannine était chaque jour plus jolie, plus méritante, plus admirée, mais aussi

plus détachée de tout. Gillette devenait aussi charmante que sa sœur et n'était pas moins appréciée, mais personne ne songeait à les épouser.

Et, plus cruellement à mesure que le temps marchait, Mme Tébesson se demandait si, dans son entière bonne foi, elle n'avait pas fait fausse route en élevant ses enfants dans une situation factice, puisque leur seule fortune ne leur permettait de la soutenir qu'au prix de mille expédients cachés; en les lançant, aussi, dans un milieu où la question d'argent est d'autant plus prépondérante que la plupart des hommes ne travaillent guère ou point, et, limités à leur seul patrimoine, ne peuvent l'accroître — au moins suffisamment pour fonder, sans imprudence, une famille — que par la dot de leurs femmes.

Mme Tébesson ne s'était pas flattée de l'espoir de trouver, pour ses filles, un mari à Paris-Plage et, en cela, avait eu sagement raison. C'était, alors, la plage des familles, des théories de bambins roses et blancs dont le hâle dore la peau fine jusqu'à les rendre méconnaissables; ce n'était point, à cette époque, celle des jeunes gens en quête d'épouse ou de distractions.

Du reste, Mme Tébesson n'y avait rencontré nulle connaissance particulière : quelques noms, quelques visages ne lui étaient point étrangers; elle rendait quelques saluts, c'était tout.

Elle n'avait cherché non plus à se lier avec personne, méfiante des hasards des intimités de ville d'eaux et surtout désireuse de conserver une liberté que quelques relations eussent pu restreindre. Son habitation, du reste, se prêtait à cette disposition d'esprit : c'était un petit chalet assez distant de la plage, plus voisin de la forêt, qu'on dénommait « Jeanneton », et elle y passait avec ses filles, dans leur chère solitude à trois, de très doux et agréables moments.

II

A deux pas du modeste chalet des Tébesson, se trouvait une villa bien plus spacieuse, et elle aussi isolée, qui portait sur l'angle de sa façade la dénomination « la Sapinière », que lui avait valu, sans doute, sa proximité du bois de sapins.

Cette villa tenait à la fois du chalet par son toit en auvent, abritant le balcon de bois où aboutissait un escalier de pierre, et de l'habitation anglaise par ses larges baies vitrées et son bow-window qui, au premier étage, jetait la note bariolée de son vitrage de couleur.

Une femme seule l'habitait, qui intriguait un peu Jeannine et surtout Gillette.

Elle était jeune encore, trente-cinq ans peut-être, blonde, d'une beauté royale, d'une distinction souveraine, et d'une élégance raffinée, malgré sa simplicité. Trois domestiques la servaient, et sa maison semblait montée sur un grand pied. Pourtant, elle ne voyait, ne recevait, ne fréquentait personne. On la rencontrait toujours seule, et, si ses vêtements n'étaient point la noire livrée du chagrin, un deuil intime, profond, presque déchirant, se lisait sur ses beaux traits, empreints d'une ineffable tristesse.

Et à cette tristesse s'ajoutaient tant de douceur, une si visible résignation, que la jeune femme inspirait infailliblement sympathie et pitié.

Ce double sentiment attirait vers elle Mme et Mlles Tébesson. Leur voisinage les mettait souvent sur son chemin, tantôt lorsqu'elle se rendait à la plage, tantôt lorsqu'elle se dirigeait vers le bois. A la mer, elle allait presque toujours seule.

Une femme de chambre, la précédant, venait lui ouvrir la cabine où elle passait ses après-midi, puis se retirait. Vers cinq heures, le valet de chambre lui apportait une collation, à laquelle elle ne touchait pas toujours. A la forêt, elle emmenait sa femme de chambre, qui portait son pliant, l'installait dans quelque clairière, puis s'écartait de quelques pas pour respecter, sans doute, cette solitude à laquelle elle semblait tenir.

Si les dames Tébesson l'avaient remarquée, elle aussi, certainement, les reconnaissait. Elle attachait souvent, à la dérobée, un long regard attendri sur la belle jeunesse des deux sœurs et semblait même attirée, à son tour, par la mystérieuse mélancolie qui se cachait au fond des prunelles sombres de Jeannine.

Pourtant, elles ne se parlaient point, ne se saluaient même pas.

Un jour, sur le chemin de la plage, Mmes Tébesson suivaient l'inconnue. Celle-ci, sans s'en apercevoir, laissa tomber son dé d'or du sac de cretonne fleurie où elle enfermait son ouvrage.

Gillette, l'ayant ramassé, courut après elle pour le lui rendre. En s'entendant interpeller, la jeune femme s'arrêta, leva vers Mlle Tébesson ses beaux yeux tristes. Dans un but de politesse, un sourire délicieux entr'ouvrit ses lèvres, qui éclaira toute sa beauté d'un rayon radieux.

Elle remercia Gillette et continua sa route.

— Oh! maman! dit la jeune fille en revenant près de Mme Tébesson, qu'elle est jolie! mais qu'elle est jolie!

Le lendemain, se rencontrant avec ses voisines, la jeune femme, la première, gravement, mais avec grâce, salua Mme Tébesson.

Encore quelques jours elles en restèrent là, Jeannine et sa mère plaisantaient Gillette, dont l'ingénue curiosité et l'enfantine imagination pré-

sumaient en leur voisine quelque mystère, et qui brûlait de savoir le nom de l'inconnue.

Ce n'est généralement point, surtout aux bains de mer, un secret bien difficile à pénétrer, mais, à Paris-Plage, la chose ne laisse pas que d'être assez malaisée. En tout autre lieu, la difficulté de toujours désigner les personnes par l'appellation spéciale de la dame en bleu, la demoiselle en rose, le monsieur aux guêtres blanches, etc., incite, sans même qu'on s'en rende compte, à chercher à connaître une dénomination plus exacte. A Paris-Plage, cette nécessité n'existe pas. Tout baigneur, en effet, y porte un nom supplémentaire, qui n'est ni son prénom ni son nom de famille, pas davantage un nom de guerre ni un pseudonyme, ni un surnom, c'est une dénomination particulière au pays, qui semble ainsi s'approprier aux visiteurs, lesquels ne sont ni M. H... ni Mme Z... mais M. des Orchidées, Mlle de Sans-Souci, Mme de la Rafale, du nom des villas qu'ils habitent.

La belle inconnue qui préoccupait Gillette était donc, pour elle comme pour tout autre, la dame de la Sapinière, et, sans nul doute, quand celle-ci pensait à ses voisines, ce devait être sous le nom des dames de Jeanneton; mais certainement ces dénominations, si elles ne satisfaisaient point Gillette, suffisaient grandement à l'inconnue, car nulle curiosité ne se lisait sur ses beaux traits, dont l'expression de tristesse résignée exprimait un détachement si absolu qu'il paraissait, en raison de sa jeunesse, presque incroyable !

Un après-midi, les dames Tébesson étaient allées travailler dans la forêt. Depuis quelques jours, Mme Tébesson était un peu fatiguée par une subite chaleur, et, sur la plage dénudée, l'impitoyable soleil augmentant son malaise, elle était venue, avec ses filles, demander à l'ombre protectrice des sapins un peu de vivifiante fraîcheur.

Elles étaient donc installées sous la futaie, les

jeunes filles occupées à de menus ouvrages de broderie, et leur mère, oisive, son pliant près d'un arbre où elle s'adossait, ses mains pâles et amaigries jouant sur ses genoux avec les brindilles de sapin qui y tombaient, écoutait leur conversation entretenue à voix basse. Car, non loin d'elles, mais assez distante, pourtant, pour ne pas se montrer indiscrète, la dame de la Sapinière venait, elle aussi, de s'installer.

La femme de chambre avait déployé le grand fauteuil de toile brodée où elle prenait place d'ordinaire, avait mis à sa portée son ombrelle, son sac à ouvrage, son livre; puis, comme de coutume, s'était respectueusement écartée de quelques pas. En arrivant, la dame de la Sapinière avait échangé un gracieux salut avec les dames de Jeanneton, puis elle s'était mise à travailler à une blanche broderie, que Gillette avait devinée être une merveilleuse aube de prêtre, tissée de fils ténus comme ceux de la Vierge, qui, à l'automne, argentent les herbages de leur réseau léger. L'art de la brodeuse la couvrait de fleurs en relief d'une richesse sans égale, dans l'opulence de leur dessin. Sans se regarder, de part et d'autre, ces dames tiraient laborieusement l'aiguille.

Tout à coup, Jeannine, toujours préoccupée de sa mère, interrompit par un cri d'effroi le joyeux babil de Gillette. Mme Tébesson, toute pâle, venait de s'affaisser dans un soudain évanouissement!...

Il fut de très peu de durée, presque aussitôt la vie revint à la pauvre femme, et, quoique très faible encore, son premier mot fut pour rassurer ses enfants bien-aimées.

— Mes chéries... ne vous effrayez pas, ce n'est rien, balbutia-t-elle.

Et, malgré sa volonté, ses yeux se refermèrent sur la vision de ses deux filles agenouillées auprès d'elle et la soutenant.

Elles n'y furent point longtemps seules : au cri de détresse de Jeannine, l'attention de la dame de la Sapinière, subitement éveillée, se porta vers le petit groupe que formaient Mme Tébesson et ses filles, et, voyant la défaillance qui anéantissait la pauvre mère dans les bras de ses enfants apeurées, la dame de la Sapinière, mue par une impulsion de son cœur, courut à elles.

Et, lorsqu'une seconde fois Mme Tébesson rouvrit les yeux, ce fut sous l'influence ranimante d'un flacon de sels anglais que l'inconnue lui faisait respirer.

Elle la reconnut, et, serrant d'abord les mains de ses filles, plus pâles encore qu'elle-même, elle balbutia à l'adresse de la dame de la Sapinière un remerciement et une excuse dont celle-ci arrêta l'expression d'un mot :

— Je vous en prie, madame, dit-elle, ne parlez pas, remettez-vous; je bénis la Providence de m'être trouvée là pour aider vos chères enfants. Que pourrions-nous faire? ajouta-t-elle, les regardant à leur tour. Il faudrait peut-être envoyer chercher le médecin?

Gillette pleurait, incapable de répondre, mais Jeannine, non moins émue, avait conservé tout son sang-froid.

— Je vous remercie, madame, dit-elle, je crois que c'est inutile. Ma pauvre mère, très affaiblie, a été sujette, ces derniers mois, à des défaillances comme celles-ci, qui, grâce à Dieu, n'ont pas de durée. Le moindre cordial la ranime et la rétablit... Malheureusement, aujourd'hui, nous n'avons emporté aucune provision. Il y a si longtemps qu'elle n'avait eu de ces crises !

— Mais, interrompit vivement l'inconnue, j'ai, ici même, je pense, ce qu'il vous faut; ma femme de chambre a dû apporter mon goûter...

Et appelant la domestique, qui ouvrit un panier, la dame de la Sapinière put offrir à Mme Tébes-

son, dans une mignonne timbale d'argent, deux doigts de vin d'Espagne et un biscuit, qui achevèrent de réconforter la malade.

— Je ne sais comment vous remercier, madame, dit alors celle-ci.

— Ne me remerciez pas, interrompit encore la dame de la Sapinière. Il m'est si doux de pouvoir rendre quelque faible service. Et j'ai été particulièrement heureuse de vous être un peu utile. Voici déjà bien des jours que je vous connais, de vue, ajouta-t-elle avec son triste sourire, et que vos chères filles, si tendrement empressées auprès de vous, attirent ma sympathie.

Elles causèrent ainsi quelques instants. La dame de la Sapinière avait fait apporter son grand fauteuil et y ayant, bon gré, mal gré, installé Mme Tébesson, s'était assise sur le pliant de la malade, qui, peu à peu, se remettait. Le sang était revenu à ses joues, à ses lèvres, son malaise dissipé laissait à son charmant esprit toute sa lucidité, et il était aisé de voir que la dame de la Sapinière se plaisait à sa conversation. Elle se tenait, pourtant, dans les banalités que, seul, l'usage autorise entre inconnues; mais les unes et les autres savaient y mettre cette note précieuse et rare que donne l'élévation des sentiments, jointe à la distinction de l'éducation, et elles s'y rencontraient trop bien pour ne point se plaire réciproquement.

Le temps s'écoulait, et la vie semblait meilleure à Mme Tébesson et à ses filles après cette alerte douloureuse. Elles s'attardaient dans l'impression de cette quiétude sans prendre garde à sa durée. Pourtant, le vent fraîchissant, ainsi qu'il arrive si vite sur le littoral, avertissait de la fin du jour.

Mme Tébesson fut la première à s'en apercevoir, et, resserrant autour d'elle le châle qui la couvrait, elle dit :

— Il me semble que je suis assez forte, maintenant, pour rentrer chez moi, et peut-être serait-il

à la fois prudent d'en profiter et discret, madame, ajouta-t-elle se tournant vers l'inconnue, de ne pas abuser plus longtemps de votre précieuse sollicitude.

— Ce dernier point n'est pas en question, reprit l'inconnue. Quant au premier, je vous avouerai, madame, que je me suis méfiée de vos jambes. Ma femme de chambre est allée chercher la voiture dont je me sers habituellement, et je suppose qu'elle nous attendra sous peu, si elle n'y est déjà, là, au bout de cette clairière, sur la grande route.

Et, presque au même moment, on aperçut la bonne qui venait justement prévenir que « la voiture de Mme la comtesse était arrivée ».

Mme Tébesson gagna sans peine l'endroit où elle stationnait. Elle prit place sur la banquette du fond, ses filles devant elle, la dame de la Sapinière à ses côtés. La femme de chambre monta sur le siège, et, peu après, la belle inconnue déposait Mme et Mlles Tébesson à leur porte.

Puis, sans attendre leurs nouveaux remerciements, elle se fit mettre chez elle. Rentrant dans sa villa, sur le perron de pierre, un instant elle s'arrêta, regarda derrière elle comme pour suivre encore la pensée qui, toute la journée, l'avait distraite et occupée... Mais sa tête retomba sur sa poitrine sous le poids du meurtrissant fardeau moral qu'elle semblait retrouver au seuil de sa demeure, et, sans s'attarder plus, elle le franchit.

III

— Elle est comtesse, maman, disait le lendemain Gillette à sa mère, complètement remise à présent de l'accident de la veille. J'ai parfaitement entendu sa femme de chambre dire : « La voiture de Mme la comtesse est avancée. »

— Eh bien, fit Jeannine, doucement railleuse, c'est la comtesse de la Sapinière, voilà, et tu dois être contente, toi qui désirais tant percer à jour son incognito ?

— Tu es insupportable, répliqua Gillette à demi fâchée, de te moquer de moi comme cela. Je désire savoir le nom d'une personne qui nous a obligées, quoi de plus naturel ?...

— Tu le désirais avant, fit Jeannine.

— Ça, dit Gillette après un moment de réflexion, ça, c'est vrai.

Et, comme Jeannine souriait à cette sincérité, Mme Tébesson ajouta :

— En tout cas, une curiosité indiscrète serait encore plus déplacée aujourd'hui qu'auparavant. Précisément parce que nous devons à cette dame une juste reconnaissance, nous sommes tenues plus que tout autre à respecter l'incognito dont il lui plaît de s'entourer.

Les jeunes filles sentirent trop bien la délicatesse de cette observation pour ne pas s'y conformer ; mais Gillette ne put se défendre d'un sentiment d'enfantine joie, lorsque sa mère lui dit que, bien que ne voulant nullement s'imposer à la « comtesse de la Sapinière », elle jugeait convenable d'aller lui présenter ses remercîments.

— Si on ne reçoit pas, nous laisserons des

cartes, sans insister, fit Mme Tébesson, et nous aurons rempli notre devoir de gratitude et de politesse.

Gillette, durant toute la matinée, fit des vœux secrets pour que l'on ne rencontrât point la « comtesse de la Sapinière », car, sinon, les remerciements eussent pû être adressés sur la plage, dans la rue; la jeune femme eût pu faire entendre que ce n'était point la peine de les lui apporter chez elle, et la visite, dont s'amusait d'avance la puérile curiosité de la jeune fille, être ainsi évitée. Mais, par un bienheureux hasard, les dames de Jeanneton n'aperçurent pas leur voisine de tout le commencement de cette journée, et en eurent l'explication en la voyant passer en voiture, vers midi, revenant sans doute d'Etaples, où elle allait assez fréquemment.

A deux heures, Mme Tébesson et ses filles ayant, pour un jour, troqué le laisser-aller de leurs toilettes de plage contre des robes de visite, sonnaient à la Sapinière.

La femme de chambre, qui, la veille, accompagnait la jeune femme, vint leur ouvrir. A la question de Mme Tébesson, elle répondit :

— Mme la comtesse ne reçoit jamais, mais je crois qu'elle verra volontiers ces dames.

Et elle les fit entrer.

Elles pénétrèrent dans un petit salon, dont les meubles « modern' style » laqués blancs et couverts d'un velours anglais à grands ramages avaient un air de gaîté qui manquait au reste de l'appartement, car ses fenêtres ouvertes sur le balcon qui courait le long de l'habitation n'avaient, comme perspective immédiate, que la route de la forêt, bornée, en face de l'habitation, par un énorme bloc de ce sable fin et blanc qui est le sol même de Paris-Plage et dont les constructions ont respecté, çà et là, ceux des monticules qui ne les gênaient pas précisément.

Dans ce salon, meublé avec une relative élégance, mais sans la note personnelle qui fait tout le charme de certains intérieurs et manque forcément à tout appartement loué, nul bibelot, nulle recherche ne venaient révéler les goûts de la personne qui, temporairement, l'habitait. On sentait qu'elle était là en passante, sans souci d'orner sa demeure, ni d'y mettre un peu de soi-même, comme on le fait si naturellement et si volontiers lorsqu'on doit partager son « home » avec un être aimé. Seule, sur une table, une grande photographie dans un cadre de bois sculpté se détachait de la banalité des choses. C'était celle d'un homme très jeune, très beau, en uniforme de capitaine. Devant le cadre, une petite rivière de cristal, remplie de fleurs. C'était tout, mais on sentait là un souvenir.

Les yéux fureteurs de Gillette eurent vite découvert le portrait.

— Regarde, Jeannine, dit-elle, c'est son mari probablement?

Et comme l'aînée le considérait en silence.

— Sans doute il est mort, c'est pourquoi elle est si triste.

— Elle n'est pas en deuil, observa Mme Tébesson.

— Il y a d'autres séparations que la mort, fit Jeannine presque malgré elle, avec un long soupir qui serra le cœur de sa mère.

Gillette comprit aussi, car elle se tut.

Du reste, la maîtresse du logis entrait.

Décoiffée, ses cheveux blonds, naturellement ondés, encadrant son visage d'un nimbe d'or, elle paraissait plus jeune. Une robe d'intérieur en mousseline blanche accentuait encore cette impression, non seulement par sa nuance, avantageuse au teint si clair, mais parce que, sous ses plis flottants, la gracilité du corps se devinait plus nettement. Le stigmate de tristesse qui avait marqué au front ce beau visage ne pouvait lui enlever l'éclat

d'une jeunesse à son apogée, et cette femme éveillait la pensée d'une admirable plante, brisée à l'époque de sa floraison, et dont les pétales s'épanouissent quand même, mais dans l'alanguissement de la souffrance.

En reconnaissant Mme Tébesson, son sourire doux et navré entr'ouvrit le pli triste de ses lèvres, ordinairement closes; et celle-ci lui ayant exprimé sa gratitude, si elle s'en montra touchée, ce fut sans expansion, avec un léger mouvement de recul sur sa confiance de la veille, comme si elle eût craint que, malgré elle, on pénétrât dans sa vie.

Mme Tébesson eut l'intuition de ce sentiment, et la réserve plus grande qu'elle lui dicta y mit vite un terme.

La discrétion de ses visiteuses rassura la comtesse; elle prit plaisir à échanger quelques pensées, peut-être banales encore, mais pareilles, avec les jeunes filles, et, lorsque Mme Tébesson se leva pour partir, elle eut, dans le but de la retenir, un instinctif mouvement. Elle n'y céda point; pourtant, sur le seuil du salon, serrant la main de Jeannine, elle lui dit sans y prendre garde :

— A tantôt? sur la plage. Vous y allez sans doute aussi?

Elles s'y retrouvèrent, et ce fut le début d'une véritable intimité. La retraite dans laquelle se tenaient les dames Tébesson n'effarouchait point celle à laquelle s'était strictement vouée la comtesse. Et les quelques difficultés et inquiétudes qu'elle devinait dans cette famille, pourtant si unie, rassuraient sa tristesse, qui se fût blessée du voisinage d'une gaîté bruyante, peut-être même de celui d'un bonheur complet.

Mme Tébesson lui dit un jour que son mari avait été militaire.

La comtesse, alors, bien qu'elle ne parlât jamais d'elle-même ni de sa famille, répondit seulement :

— Le mien aussi.

Ce fut ainsi que ses nouvelles amies surent pertinemment qu'elle était mariée; mais elles n'osèrent l'interroger sur ce mari dont elle venait de préciser l'existence, ne sachant s'il vivait encore ou bien si la mort, ou quelque autre raison, l'avait séparé de sa femme.

Pourtant, une fois, Gillette demanda à la comtesse si elle n'avait point d'enfant et, s'échappant sans doute, celle-ci répliqua vivement et avec l'accent de la plus amère douleur :

— Heureusement non !

— Vois-tu, dit Gillette le soir à sa sœur, elle est mariée ; son mari vit, mais ils sont séparés; elle n'aura pas été heureuse en ménage.

— Alors, répliqua Jeannine, ce portrait fleuri comme celui d'un être très cher?

— Ce n'est peut-être pas celui de son mari...

Mais Mme Tébesson était intervenue pour faire cesser ces commentaires, qu'elle jugeait indiscrets et manquant de dignité.

— Encore une fois, dit-elle un peu sévèrement, Gillette, sachons respecter le secret des autres, et, je vous en prie, plus une interrogation, plus une seule à notre jeune voisine.

Son désir fut si bien respecté qu'au bout de huit jours de cette intimité de plage, tandis que la comtesse savait parfaitement le nom des Tébesson, leur origine, leurs relations, les Tébesson ignoraient encore le nom de la comtesse. Et, si l'on s'étonnait que la prudence maternelle de Mme Tébesson ait autorisé cette liaison de ses filles avec une inconnue, il faudrait que l'on sût que la distinction native de la jeune femme, la réserve de ses manières, sa piété elle-même, — car on la voyait souvent à l'église, — ne permettaient, sur sa personne, aucun doute désobligeant.

Cette étrange situation, pourtant, ne pouvait durer, et ce fut la comtesse qui, sans le vouloir précisément, y mit un terme.

Un jour qu'elles étaient toutes réunies sur la plage, près de la cabine où la jeune femme, chaque après-midi, les invitait à goûter avec elle, son domestique lui apporta une dépêche.

La voyant, elle tressaillit un peu et la décacneta promptement.

— Ah! fit-elle tout haut dès qu'elle en eut pris connaissance, c'est de ma couturière. Est-ce sot à elle, ajouta-t-elle, répondant plutôt à sa pensée qu'aux paroles prononcées autour d'elle; est-ce sot de m'envoyer un télégramme pour m'annoncer l'expédition d'une robe! Comme si cela était pressant ou important!

Le domestique attendait toujours.

— Alors ce télégramme est bien pour Madame la comtesse? interrogea-t-il.

— Certainement, pourquoi demandez-vous cela?

— Parce que, l'adrèsse étant incomplète, on hésitait à le laisser à la villa.

La comtesse regarda cette adresse.

— Il est vrai, dit-elle, que la villa n'est pas designée, mais je dois, pourtant, être bien connue à la poste, et il n'y a sans doute point ici deux comtesses de Rameterre.

A ce nom, qu'elle entendait pour la première fois, Mme Tébesson eut un mouvement de surprise et d'émotion d'autant plus marqué que la vivacité l'empêcha d'en atténuer le témoignage.

Valérie de Rameterre, car c'était elle, le perçut très clairement.

Elle congédia de suite son domestique, puis, se retournant vers Mme Tébesson, elle lui dit, troublée, elle aussi :

— C'est la première fois, peut-être, madame, que mon nom est prononcé devant vous?

Mme Tébesson s'inclina, trop émue pour répondre.

— Vous avez eu la délicatesse suprême de ne

jamais me le demander, continua la comtesse, et je vous en ai su gré, car je n'aime point à le dire. Pourtant, à vous, cela m'eût moins coûté de le faire connaître, car je pensais qu'il n'était lié à aucun de vos souvenirs; et je vous vois, l'apprenant, si remuée, si visiblement remuée? insista-t-elle.

Mme Tébesson, à ce silence qui était toute une interrogation, en opposa, elle aussi, un pareil, car, qu'eût-elle osé dire? Mais Valérie, dominée par son trouble, reprit, brûlant ses vaisseaux :

— Pour que ce nom de Rameterre vous ait impressionnée à ce point, madame, c'est donc que, vous aussi, vous savez?

Et, comme Mme Tébesson, très anxieuse, se taisait encore, Valérie continua :

— Quelqu'un vous aura dit, ou bien... ou bien vous aurez lu un livre infâme?

— Ah! s'écria tout à fait malgré elle Mme Tébesson, ce livre, on l'a donc écrit?

Ce fut au tour de Mme de Rameterre d'être la proie de la plus violente émotion.

— Quoi! fit-elle presque agressive, vous le saviez donc qu'on devait l'écrire, ce livre, ce livre atroce dont les révélations ont brisé ma vie? Vous le saviez? Vous étiez donc l'amie, la confidente, peut-être, de Mme Paslair?

A cette douleur, dont elle ignorait en partie les motifs, mais que Mme Tébesson sentait vibrer dans les paroles de Valérie, et qui les envenimait, seule une explication sincère et complète pouvait apporter le soulagement nécessaire pour empêcher la comtesse de commettre une aveugle injustice. Mme Tébesson ne s'y refusa plus :

— Non, dit-elle résolument et très vite, je ne suis pas l'amie de Mme Paslair, je ne la connaissais même pas; mais on m'avait proposé d'écrire un livre dont, par testament, elle indiquait le sujet.

Valérie, subitement calmée par cette réponse, faite d'un ton mesuré, d'autant plus digne en l'occasion que les accusations de la question avaient été plus incisives, Valérie, se sentant sur le point de voir s'éclaircir encore un des points du douloureux mystère de sa vie, interrogea Mme Tébesson :

— Pardonnez-moi, dit-elle, ma vivacité ! Si vous saviez ! Mais peut-être, déjà, vous connaissez bien des choses... des choses que moi il se peut que j'ignore?... Soyez bonne ! dites-moi, comment se fait-il que vous ayez été mêlée à tout ceci? Comment a-t-on pu vous proposer?... Vous écrivez donc ?

— Oui, répliqua Gillette, maman s'en cache, mais elle écrit : le vicomte de Pornec, c'est elle.

— Le vicomte de Pornec, répéta Valérie, trop intéressée par le sujet traité pour s'arrêter, comme il convenait, à ce qui, pour elle, n'était qu'un détail, et l'exécuteur testamentaire de Mme Paslair vous a proposé d'écrire un livre?

— Oui, dit Mme Tébesson, et j'ai refusé.

— Pourquoi?

— Parce que, reprit-elle, hésitant, — ne sachant pas bien sur quel terrain elle marchait, — parce que la proposition m'a semblé étrange, la donnée du livre... mauvaise.

— Mais, fit Valérie, réfléchissant, quel rapprochement avez-vous fait entre ce livre et le nom de Rameterre?

Mme Tébesson fut plus embarrassée encore, car, si elle avait pressenti la vérité, elle n'avait jamais vu ses suppositions devenir une certitude, et, ne voulant pas les trahir, elle répondit :

— Au manuscrit du volume était jointe la liste de cinquante personnes auxquelles, dès sa publication, le livre devait être adressé, et le comte de Rameterre et la comtesse de Rameterre étaient les premiers en tête.

— Et, reprit Valérie, vous vous êtes demandé pourquoi cela?

Puis, voyant Mme Tébesson de plus en plus perplexe, elle continua :

— Oh ! ne craignez rien ! vous hésitez à parler, je le vois bien... Pourtant l'estime et la sympathie que vous m'inspirez me font désirer avec vous une explication sincère. Je vous donnerai donc, quoiqu'il m'en coûte, l'exemple de la confiance. Ce livre que vous n'avez pas voulu écrire, une autre s'en est chargée : Mme J. Maldel. Il a paru sous le titre de *Drames ignorés*. Cela, vous ne le saviez pas, mais ce que vous ne savez pas non plus, c'est qu'il est l'histoire... l'histoire d'une famille, la nôtre...

— Je m'en doutais, dit Mme Tébesson.

— Comment, vous vous en doutiez?

Alors Mme Tébesson expliqua à Mme de Rameterre par quelles déductions, par quel enchaînement de réflexions, elle avait été amenée à deviner que ce livre était la vengeance posthume d'une femme délaissée.

— Ah! s'écria Mme de Rameterre, vous avez vu clair, vous! Votre conscience d'honnête femme, d'impeccable épouse, de mère dévouée, a dessillé vos yeux, et vous n'avez pas voulu vous associer à l'inique besogne. Soyez-en louée, madame, mais soyez-en aussi bénie, car vous avez refusé de vous prêter à une action impie, dont les conséquences sont terribles!

Et, dans un élan de sincérité, dans un besoin d'épanchement justifié par l'antérieur refus de Mme Tébesson de participer au malheur de sa vie, Valérie lui raconta tout : la publication du livre, les révélations qu'il contenait, le doute que, d'abord, elles avaient inspiré à son mari, puis l'affreuse confirmation qui lui en avait été donnée et dont le résultat avait été leur cruelle séparation.

Mme Tébesson écoutait la pauvre femme les

larmes aux yeux; Gillette sanglotait et Jeannine, pâle comme un linge sous l'émotion contenue, laissait seulement deviner, par son regard tendre et profond, quelle compassion Valérie lui inspirait!

Cette sympathie encourageait la malheureuse comtesse à la confiance. Elle avait tout à fait oublié qu'elle se livrait à des inconnues de la veille, elle voyait seulement en Mme Tébesson une femme qui l'avait épargnée, en refusant de divulguer, par le livre, les secrets de sa destinée, et la reconnaissance irraisonnée qu'elle en éprouvait l'attachait subitement à elle, comme à une amie depuis longtemps éprouvée et chère.

Mme Tébesson répondit à sa sincérité par une pareille. Sûre, désormais, de la vérité de ses appréciations, sûre aussi que leur révélation n'apprendrait rien à l'infortunée, qui connaissait jusqu'à la lie de son calice, elle ne lui refusa pas la confidence complète des circonstances qui l'avaient un instant mêlée à son sort. Et leur connaissance complétant les détails que Roland avait déjà donnés à propos du testament de Mme Paslair, Valérie embrassa d'un coup d'œil tout le réseau de la ténébreuse intrigue. Le vicomte de Pornec, dont, peut-être, Mme Paslair lisait les feuilletons dans son journal de modes, avait été le premier des auteurs féminins que, pour écrire son livre, « elle avait choisi, non parmi les arrivés », qui eussent dédaigné la combinaison, mais parmi les humbles travailleurs, dont elle pouvait assurer la fortune. Si la personnalité exacte du vicomte de Pornec restait secrète, il n'en était pas de même de son sexe. Mme Tébesson se rappelait un entrefilet que l'*Exemple des jeunes filles* avait publié un jour à ce sujet. Et cela lui expliquait pourquoi Mme Paslair avait pensé à elle, bien que ne voulant s'adresser qu'à des femmes, — dans le sentiment, qui lui fut révélé par Mme de Rameterre, de ne faire profiter aucun homme de sa fortune.

S'éclairant ainsi mutuellement sur le douloureux secret qui avait brisé la vie de Valérie, les deux femmes causèrent longuement, leur émotion s'atténuant peu à peu après la violence des premiers instants. Gillette avait séché ses yeux encore rougis, et Jeannine, quoique très pâle, restait calme. Revenue un peu à elle, et touchée de la sympathie des deux jeunes filles, Mme de Rameterre, avec sa bonté accoutumée, leur tendit la main.

— J'ai attristé votre jeunesse, leur dit-elle, du récit de mes épreuves, et, à votre âge, on ne devrait que sourire. Pardonnez-moi donc! Du reste, vous saviez déjà, sans doute?...

— Non, répondit vivement Mme Tébesson, je ne m'étais pas cru le droit de leur dire...

Mme Rameterre admira la délicatesse exquise de cette femme si digne, si courageuse, si fidèle à garder un secret, qui, pourtant, ne lui avait pas été confié; et comme Mme Tébesson, un peu gênée, en sa sincère modestie, de ces éloges mérités, se taisait de nouveau, Gillette reprit :

— Nous n'avons rien su du manuscrit. Un soir, seulement, nous avons cru posséder la fortune. Le lendemain, nous nous sommes éveillées ruinées... de cette espérance!

— C'est vrai! fit Mme de Rameterre, sursautant à cette pensée, si secondaire à ses yeux qu'elle n'avait pas encore retenu son esprit, madame Tébesson, vous avez refusé une fortune!

Mme Tébesson sourit, un peu triste :

— Ma conscience n'était point à vendre, dit-elle.

— Je le sais, reprit vivement Mme de Rameterre, mais — elle n'osa dire « en raison de votre pauvreté », bien qu'elle les eût devinées pauvres, — mais, pour vos filles, le sacrifice vous aura été cruel?

— Je n'ai pas songé une minute à m'y dérober, répondit Mme Tébesson.

— Pourtant, reprit étourdiment Gillette, c'eût été pour Jeannine le mariage rêvé et immédiat...

Devenue subitement très rouge, Jeannine, d'un geste prompt, saisit la main de sa sœur et lui imposa silence.

Valérie s'en aperçut, mais comprit que, là aussi, était un mystère, doux mystère d'amour, sans doute, que la jeune fille voulait tenir caché. Semblant n'avoir rien vu, elle n'insista point, et Mme Tébesson, afin de donner le change, reprit vivement, avec un enjoûment factice :

— C'était surtout pour Gillette une robe de bal, n'est-ce pas, fillette ? dont elle aussi a fait courageusement le sacrifice ! Ah ! madame, reprit-elle, revenant vite à son sérieux, combien je bénis Dieu de m'avoir laissé pressentir le piège caché dans la proposition qui m'avait été faite et d'avoir ainsi permis que je ne participasse point à la catastrophe de votre vie !

IV

Les confidences réciproques, les sentiments que Mme de Rameterre avait reconnus, si nobles, en Mme Tébesson, et la gratitude qu'elle lui gardait pour avoir refusé, même au prix de la fortune, de se faire l'instrument de la vengeance de Mme Paslair, unirent Valérie aux dames Tébesson par une amitié sincère et dévouée, qui fut, peut-être, la première douceur de son volontaire veuvage. Elle, dont le cœur fermé avait gardé pour elle seule toute l'amertume de l'incurable blessure, y avait trouvé un adoucissement dans cet épanchement, presque imposé par l'occurrence et reçu avec tant d'affectueuse compassion. On eût dit

que cette mère, ces jeunes filles, avaient été placées sur sa route pour, à la fois, lui ôter le poids plus lourd de la souffrance que personne ne partage, et pour remettre, dans sa vie sans but, quelque intérêt, secondaire assurément, mais qui, au milieu du vide immense de son âme, prenait des proportions que d'autres circonstances ne lui eussent pas laissées.

Car elle en était vite arrivée là, en ses sentiments pour les dames Tébesson. Non seulement elle était attirée par la consolante sympathie que sa douleur trouvait en elles, mais aussi par le bien que, elle le sentait, leur faisait, à elles aussi, son amitié. C'est une loi bien humaine que celle qui permet que le bienfait donné attache plus sûrement encore que le bienfait reçu. Valérie en subissait l'influence ignorée, tout heureuse d'être, elle, la déshéritée, de quelque secours à une créature, sinon plus ou même aussi malheureuse qu'elle, mais autrement éprouvée.

Le mal dont Mme Tébesson souffrait davantage était l'immense point d'interrogation dressé devant l'avenir de ses enfants, et elle n'avait pu longtemps cacher à Mme de Rameterre l'angoisse qu'il lui causait. Par dignité, d'abord, puis par habitude prise, elle lui avait, au début, dissimulé sa pauvreté; mais, peu à peu, lui parlant de l'établissement de ses filles, elle lui avait laissé comprendre quel en était l'obstacle.

La vocation littéraire du vicomte de Pornec était venue corroborer les soupçons que Valérie avait déjà eus de la situation pécunaire de ses amies, et, bientôt, elle en avait acquis la notion exacte.

De même, elle ne tarda pas à pénétrer tous leurs secrets. L'intervention de Jeannine, qui avait interrompu l'indiscrétion de Gillette à propos d'un mariage rêvé par sa sœur, lui revenait souvent à l'esprit, et elle croyait lire la désillusion d'un chagrin d'amour dans le regard perdu des

beaux yeux purs et profonds de la jeune fille. Cela l'attirait particulièrement vers Jeannine, elle, la passionnée, dont l'amour avait rempli, puis brisé la vie, mais elle n'osait trop l'interroger. Un jour, Mme Tébesson lui avait parlé à mots couverts d'un parti qui s'était présenté pour sa fille aînée et avait toutes ses sympathies, mais l'opposition des parents du jeune homme imposait une longue attente à laquelle Jeannine n'avait pas voulu s'engager.

— Cela ne lui ressemble pas, dit Mme de Rameterre, qui connaissait déjà bien la nature de dévoûment et de tendresse de la jeune fille.

— Si, répondit sa mère, si, madame, cela lui ressemble. Elle ne redoutait pas l'engagement pour elle, mais elle ne voulait pas l'imposer. J'en ai du moins présumé ainsi, car j'ai été réduite à des conjectures. Jamais, suivant son désir, nous n'en avons parlé, mais je sais son cœur...

Ces quelques mots confirmèrent Valérie dans la discrétion de son silence, Comment interroger cette enfant, quand, même à sa mère, — et une mère qu'elle aimait tant ! — elle refusait le droit de lire en elle?... Mais la comtesse se promit de questionner Gillette.

Cela lui fut facile ; maintenant, elle n'était plus jamais seule. Tantôt elle se joignait aux dames Tébesson pour les excursions, les longues stations sur la plage ou dans la forêt; tantôt remplaçant leur mère souffrante, elle promenait les jeunes filles; mais, dans ces cas-là, elle n'en emmenait, le plus souvent, qu'une à la fois, car elles ne consentaient pas aisément à quitter toutes deux Mme Tébesson. Ce fut au cours d'une de ces promenades que Valérie fit causer Gillette.

Celle-ci, dans sa spontanée et enfantine franchise, lui confia le secret de Jeannine, son amour, ses espérances, son courage au moment de la rupture, et sa douleur si vaillamment supportée;

puis l'espoir que, de nouveau, la perspective inattendue d'une fortune subite avait fait luire à ses yeux, et, le lendemain, l'irrémédiable déception...

Ce récit toucha profondément Mme de Rameterre. L'héroïsme de cette mère renonçant au bonheur de sa fille pour ne pas commettre une action qu'elle pressentait seulement mauvaise, sans même en être encore certaine! Et la résignation de cette fille, sa confiance en sa mère, ne lui demandant ni une explication, ni une lumière, ne cherchant même point à discuter la détermination qui devait lui coûter si cher!

— Que tout cela, dit Valérie à Gillette, que tout cela est noble et grand; mais le jeune homme que votre sœur aimait était-il vraiment digne d'elle?

— Je le crois, dit Gillette.

— Alors, comment, s'il l'aimait, n'a-t-il point passé outre tous les obstacles?

— Outre la volonté de ses parents? Jeannine ne l'eût point voulu.

— Non, point contre cette volonté, mais un peu de patience eût pu la fléchir... Comment avoir renoncé à Jeannine?

— Elle lui a laissé croire qu'elle ne l'aimait pas.

— Pourquoi cela?

— Pour qu'il ne souffre pas, pour que sa vie ne soit point, comme la sienne, sacrifiée.

— Pauvre enfant! c'est plus qu'humain cette tendresse. Et dire que le jeune homme l'a peut-être oubliée déjà!...

— Je ne le pense pas, dit Gillette, il l'aimait trop.

— Vous n'avez plus rien su de lui?

— Rien.

— Et il se nommait?

Gillette hésita un moment.

— C'est, dit-elle enfin, M. de Birtouty.

— M. de Birtouty! exclama Valérie, Xavier de Birtouty!...

— Oui, répondit Gillette étonnée, vous le connaissez?...

— C'est mon cousin germain.

La destinée a de ces providentiels hasards!...

Lorsque Mme de Rameterre sut que celui qu'aimait Jeannine était ce jeune parent, qu'elle avait un peu perdu de vue, mais dont le souvenir lui restait très sympathique, un travail commença à se faire dans son esprit.

Elle qui n'avait plus de bonheur à espérer en ce monde, ne lui était-il pas possible d'en donner un peu?

Elle voulut d'abord se renseigner sur M. de Birtouty. Elle craignait que Jeannine, comme tant de jeunes filles, n'eût prêté les splendeurs de son rêve d'amour au premier homme qui l'avait aimée et que celui-ci, idéalisé par ses yeux, ne fût pourtant pas digne d'elle.

Valérie, qui n'écrivait plus à personne, reprit sa plume et adressa à sa tante de Birtouty, sœur de son père, quelques mots affectueux, s'informant précisément de ses enfants, et surtout de Xavier. Puis elle écrivit encore à une autre parente, qu'elle savait en relations suivies avec le jeune homme. Cela lui coûta, car, depuis son malheur, elle n'avait entretenu aucune relation de famille ou d'amitié; mais elle fut en quelque sorte heureuse de faire le sacrifice de sa retraite à cette douce Jeannine, dont la grandeur d'âme élevait et consolait sa pensée. Puisqu'une enfant avait le courage de sacrifier volontairement son amour, que n'aurait-elle la même résignation?... Mais Jeannine s'était immolée pour celui qu'elle aimait, tandis qu'elle, Valérie, avait, en brisant son cœur et sa vie, brisé aussi ceux de son mari adoré.

Connaissant maintenant le secret de la jeune fille, Valérie ne put se tenir de lui en parler et, à

sa grande surprise, Jeannine la mystérieuse, si cachée avec les siens, ne résista pas, devant elle, à la douceur d'une confidence. Etait-ce dans ce sentiment, très fréquent, qui nous fait plus volontiers nous épancher avec des étrangers, en dehors de notre vie, qu'avec nos proches, qui la partagent?... Il était plus juste de dire que, si Jeannine s'était toujours tue devant sa mère, c'était surtout pour ne pas l'attrister, pour ne point ajouter à sa propre souffrance celle de voir Mme Tébesson souffrir de sa peine. A Gillette, Jeannine n'avait rien confié pour respecter la gaité de sa jeunesse, et puis, la traitant en enfant, elle ne s'en serait pas crue comprise.

C'est peut-être parce qu'elle avait eu cette même crainte qu'avec ses amies sa bouche était demeurée close, mais c'était aussi, sûrement, par pudeur de ses sentiments intimes : chaste embarras de parler de son amour, honte aussi, peut-être, d'apprendre son malheur à des heureuses de ce monde. Il est si puissant, ce sentiment d'orgueil, invétéré chez toutes les femmes, de ne point aller se plaindre à des gens qui ont au moins sur vous la supériorité du bonheur, et si peu d'âmes en sont affranchies !

Que ce fût pour cette raison ou pour d'autres encore, Jeannine s'était tue, mais au premier mot d'encouragement de Mme de Rameterre, son pauvre jeune cœur, enfermé dans un silence au-dessus des forces de son âge, s'était laissé aller au charme douloureux de parler au moins une fois des sentiments qui l'emplissaient.

Valérie n'avait point, pour provoquer la confiance de Jeannine, trahi la confidence de Gillette. Elle lui avait simplement dit, un jour qu'elles étaient seules à la Sapinière :

— Pour comprendre ce que je souffre, il faut avoir aimé.

— Je vous comprends, avait répondu Jeannine gravement.

— Jeannine, fit alors Mme de Rameterre, vous aussi vous avez donc aimé ?

— Oui, répondit la jeune fille.

— Et vous avez souffert ?

— Beaucoup ! dit-elle.

Ensuite la confidence du pur roman était venue tout naturellement. Les deux femmes étaient dans le bow-window de la chambre de Valérie, et cette dernière, longtemps après, devait revoir l'image suave et touchante de la jeune fille, assise près d'elle, accoudée d'un bras sur la table et regardant au loin, bien loin, dans la direction d'Etaples, la mer qui s'apercevait des villas, les yeux perdus dans cette immensité, comme son esprit l'était dans l'infini du rêve qu'elle revivait en le racontant...

Et Valérie fut touchée jusqu'aux larmes du sentiment si noble, si désintéressé et si pur auquel la charmante fille avait voué sa vie.

— Vous n'avez nulle espérance ? lui demanda-t-elle.

— Aucune ! répondit Jeannine, si ce n'est celle qu'un jour, plus tard, très tard, peut-être, si Dieu a accepté mon sacrifice, je verrai Xavier heureux et j'aurai alors la douceur de me dire que je suis pour quelque chose dans son bonheur.

— Et si, au contraire, vous le voyez malheureux, uni à une femme qui ne l'aimerait pas, alors que, de vous, il l'eût été tant et si bien ?

— Ah ! fit Jeannine, détournant ses yeux embués de pleurs soudains, ne me dites pas cette chose, car, auprès d'elle, les souffrances de tout mon passé ne seraient qu'une illusion...

Valérie n'ajouta rien, car elle se demandait toujours si Xavier était digne d'un pareil cœur.

Les réponses qu'elle reçut vinrent l'en assurer.

Mme de Birtouty très délicatement lui disait :

« Ma chère Valérie, ta lettre m'a fait d'autant

plus de plaisir que, depuis les douloureuses circonstances que tu as traversées, je souffrais d'être aussi éloignée de toi, sans oser, pourtant, rompre le silence que tu gardais, de peur de meurtrir davantage encore ton pauvre cœur. Sache que le mien lui est bien uni et sois remerciée de trouver, au milieu de tes tristesses, l'affectueux courage de t'intéresser à tous les miens. »

En détail ensuite elle lui parlait de sa nombreuse famille. De Xavier, elle lui disait :

« Xavier nous donne toute satisfaction par sa conduite, ses sentiments, son persévérant courage; mais il est triste, et cela m'inquiète. Tu me demandes s'il songe à l'avenir. Il n'est point encore, je crois, l'heure de lui en parler. Le pauvre garçon avait fait un rêve... irréalisable. Il n'est pas encore remis du choc de son brusque dénoûment. J'espère beaucoup pour lui du temps et de la jeunesse, mais il faut leur laisser faire leur œuvre sans la précipiter. »

L'autre correspondante de Mme de Rameterre lui écrivait presque en même temps :

« Xavier, que tu me dis ne plus connaître, est un garçon exceptionnel au point de vue des sentiments de cœur et de l'élévation de l'esprit. Mais, comme il arrive souvent à ces natures d'élite, trop au-dessus du vulgaire pour en être comprises, il a été méconnu et en garde une secrète et profonde blessure. Il m'en a fait l'aveu sans autre détail, mais je sais que ce souvenir, qui endeuille sa jeunesse, le préserve aussi de tout entraînement. Il est tout à fait digne de l'intérêt que tu lui témoignes. Quant à en profiter, si c'est, comme tu sembles l'insinuer, par un mariage avantageux, je pense qu'il ne le fera pas : la place est encore prise dans son cœur par celle qui l'a dédaigné. »

Ces deux réponses affermirent la résolution que, depuis quelques jours, Mme de Rameterre caressait. Elle correspondit avec ses hommes d'affaires,

en manda même un à Paris-Plage, écrivit plusieurs autres lettres encore, en reçut en échange et, un jour, sans que ses voisines de « Jeanneton » fussent averties de rien, on prépara, au second étage de la « Sapinière », la chambre d'ami.

V

Presque chaque matin, en se rendant à la plage, Mme de Rameterre, passant devant « Jeanneton », s'y arrêtait pour prendre les dames Tébesson, ses habituelles compagnes, ou bien, si celles-ci sortaient les premières, une des jeunes filles venait en ambassade à la « Sapinière » savoir si Valérie était déjà partie.

Cette dernière démarche, fréquemment renouvelée, le fut une fois de plus au commencement d'août, et Gillette, qui s'en était chargée, resta un peu surprise lorsqu'on lui répondit que Mme la comtesse était allée à la gare d'Etaples. Leur vie était si étroitement unie, maintenant, qu'il semblait étrange à la jeune fille que Valérie, la veille, ne leur eût pas parlé de ce projet.

— Peut-être le courrier lui a-t-il apporté quelque nouvelle? observa indifféremment Jeannine, dont la curiosité n'était pas le péché dominant.

Et Gillette, pour qui il n'en allait pas de même, calmée par cette supposition, pensa à autre chose.

Elle était loin de se douter du motif qui avait entraîné Mme de Rameterre à cette matinale sortie. Le secret de Jeannine, qu'elle avait confié à sa grande amie, — ainsi qu'elle dénommait Valérie, — lui ayant valu la surprenante révélation que Xavier de Birtouty était le parent de la com-

tesse, avait, quelque temps, fait travailler sa jeûne imagination; mais Valérie lui ayant demandé instamment, et même fait promettre de n'en point parler à sa mère ni à sa sœur, le respect de la parole donnée avait tenu closes les lèvres de la jeune fille. Et cela ne lui avait pas coûté, au contraire! Elle n'eût pu apprendre à sa mère et à sa sœur la parenté de Mme de Rameterre et de M. de Birtouty sans avouer la confidence qui avait amené cette découverte; or, bien que Gillette ne regrettât pas précisément d'avoir parlé à Valérie, — car elle savait à quelle discrétion elle s'était confiée, — elle craignait que sa mère et Jeannine, le sachant, ne l'en blâmassent. Elle préférait qu'elles ignorassent l'élan spontané qui lui avait fait trahir le secret de sa sœur. Son silence, assuré par ce double motif, fut donc absolu, et, comme, dans ces jeunes esprits légers, une image s'efface vite, une pensée s'évanouit aisément, lorsque le souvenir, confirmé par la parole, ne vient pas en renforcer les traits, en réveiller l'impression, au bout de bien peu de jours elle n'y pensa plus!...

Elle eût donc été fort surprise, ce matin-là, si elle avait vu Mme de Rameterre faire les cent pas sous l'exigu abri de la gare d'Etaples, en attendant l'express de Paris, puis plus étonnée encore, lorsque le train arriva, si elle eût vu Valérie s'approcher d'un wagon d'où sauta légèrement à terre, pour la saluer plus vite, un beau jeune homme distingué et élégant, qui, malgré ses habits civils, laissait nettement deviner un militaire. Enfin, sa stupéfaction eût dû atteindre son comble s'il lui avait été donné de reconnaître, en lui, M. de Birtouty!...

Mme de Rameterre, qui, elle, l'attendait, n'eut pas lieu d'être étonnée. Elle acueillit avec sa grâce accoutumée son jeune parent, qui l'avait quittée, naguère, en plein bonheur, et, la retrouvant si triste, en était visiblement remué. Elle s'en aperçut, et lui en sut gré, mais ne voulut point s'attarder à

cette impression, ni parler de son propre malheur : ce n'était pas pour cela qu'elle avait appelé Xavier de Birtouty !

A vrai dire, lui ne savait pas pourquoi. Il avait reçu une lettre de sa cousine le priant, avec instance, de demander une permission de quelques jours pour venir la trouver à Paris-Plage, à propos d'une affaire importante. Par le même courrier, sa mère lui écrivait de ne point refuser à Mme de Rameterre la visite qu'elle réclamait avec une telle insistance qu'elle, si sérieuse et si bonne, devait avoir, pour agir de la sorte, de bien importantes raisons. Bref, Xavier de Birtouty avait eu la sensation qu'on réclamait de lui quelque impérieux service, qu'il s'agissait, sans doute, de prêter à la pauvre Valérie, si éprouvée, un concours dévoué, et il n'avait pas cherché à se soustraire à ce qu'il considérait comme un devoir de famille ou de sentiment. Il avait donc exposé la situation, telle qu'il la comprenait, à son colonel, qui avait pour lui autant d'estime que d'amitié, et il en avait obtenu une permission de cinq jours, qu'il venait passer à Paris-Plage.

Il était assez anxieux de savoir ce qu'on attendait de lui, mais trop discret pour le demander dès l'arrivée, et Mme de Rameterre ne paraissait pas pressée de le lui apprendre. Le retour à la « Sapinière » eut lieu sans aborder la question. La comtesse fit faire un détour au cocher pour ne point passer devant « Jeanneton » ; mais il n'était pas permis à Xavier de s'en rendre compte. Le déjeuner fut servi sans mettre fin à sa perplexité. Le repas terminé, le jeune officier ramena sa cousine dans le salon meublé à l'anglaise. Celle-ci s'assit sur l'étroit canapé laqué, lui montra, en face d'elle, un fauteuil, et ordonna qu'on refermât les portes qui séparaient l'appartement de la salle à manger.

Xavier, alors, eut l'intuition que Valérie allait parler.

Elle le fit en effet sans ambages.

— Xavier, dit-elle, je ne vous ai pas encore remercié de la spontanéité affectueuse avec laquelle vous avez répondu à mon appel.

Il s'inclina sans parler.

— Vous doutez-vous, continua-t-elle de sa voix triste et douce, pourquoi je vous ai fait venir?

— Non, dit-il, mais je pense que, si c'est pour vous être utile, ou même seulement agréable, c'est à moi de vous remercier de m'avoir procuré ce plaisir.

Elle sourit.

— Ce n'est pas pour m'être utile, ni précisément pour m'être agréable, quoique, certainement, votre bonheur doive m'être cher... Car, Xavier, c'est pour faire votre bonheur que je vous ai appelé.

Il sursauta.

— Mon bonheur? dit-il.

— Oui, répondit-elle. Il est des gens que la douleur, que le malheur aigrissent et qui, pour ne pas souffrir l'amertume des involontaires envies, des jalousies non consenties et pourtant torturantes, qui, dis-je, ne voudraient voir autour d'eux que des larmes. Je ne suis pas de ceux-là. Je puis fuir, parfois, le spectacle des joies intimes, maintenant interdites à mon pauvre cœur, mais c'est une consolation, pour moi, de savoir que ceux que j'aime n'en sont point, comme moi, privés et en savourent la douceur. Je voudrais être seule au monde à pleurer! C'est pourquoi le bonheur qui s'est fané en ma triste vie, je voudrais le voir refleurir dans celle d'êtres sympathiques et chers comme vous, Xavier, comme la jeune et charmante épouse que je vous destine... Car, vous le devinez, maintenant, c'est pour vous marier que je vous ai fait venir!...

Valérie eût pu parler longtemps sans vaincre le farouche silence de son jeune parent; pourtant, le

mot d'épouse lui arracha, presque malgré lui, une protestation :

— Une épouse, à moi ? O Valérie, que dites-vous ?...

Sans se troubler, elle continua, très calme :

— A vous, oui, Xavier, vous êtes à l'âge de fonder une famille, un foyer, à l'âge d'être heureux d'un bonheur doux, paisible, assuré, chrétien. Vos parents souhaitent votre mariage. Tout vous en rapproche : vos sentiments, votre nature affectueuse, vos goûts d'intérieur, votre esprit de devoir et de dévoûment et, par-dessus tout, cette soif d'idéal que vous avez toujours eue en l'âme et que, seule, une pure, une *vraie* jeune fille pourra apaiser aujourd'hui, en attendant que vous incarniez en elle votre rêve d'avenir, qui la fera la mère aimée et respectée de vos enfants. Le seul obstacle à votre établissement était de trouver cette femme, cette épouse, cette *vraie* jeune fille douce et fière, chaste et tendre, capable de vous comprendre, de vous aimer et de vous rendre heureux. Si je vous ai appelé, Xavier, c'est que la Providence l'a mise sur mon chemin, et la prescience que c'est bien celle-là qui vous est destinée m'a fait vous écrire : accourez !

Il fallait répondre... Xavier, qui souffrait visiblement, était torturé d'avoir à le faire. Ah ! fallait-il donc livrer le secret de son moi intime, ouvrir à d'autres yeux la blessure secrète qu'il gardait au cœur et qui avait désenchanté sa jeunesse ! Pourtant lui était-il permis d'opposer une banale fin de non-recevoir au dévoûment si affectueux de la pauvre femme, qui oubliait ses peines pour s'occuper de son bonheur.

— Valérie, commença-t-il avec effort, je suis touché, très touché, vraiment, de votre affectueux intérêt, et confus de devoir y répondre par un refus. Mais je ne veux pas me marier.

— Pourquoi cela ? dit Valérie, fixant sur le

front pâli du jeune homme ses grands yeux doux, mais pleins d'une volonté qui s'imposait en sa calme ténacité.

Il balbutia :

— Je n'ai pas le goût du mariage.

— Quoi ? fit Valérie, quelque engagement secret, quelque lien du cœur ?

— Non, dit-il, oh ! non !

— Alors ?

Il ne savait que dire et ne répondait pas.

— Vous n'avez pas le goût du mariage avec la première venue, reprit Valérie, mais quand vous aurez vu celle que Dieu et moi vous destinons.

— J'aime mieux ne pas la voir, ma cousine.

— Votre raison ?

Il comprit qu'il fallait s'exécuter, et, rassemblant son courage, il dit :

— Parce que si, par impossible, elle me faisait... oublier, si je m'attachais de nouveau, ce serait sans doute comme la première fois. Cette jeune fille idéale que vous souhaitiez pour moi, ma cousine, et que vous m'avez trouvée, moi aussi, il y a quelques années, j'ai cru que je l'avais rencontrée. Elle avait vingt ans, alors ; elle était belle à miracle, intelligente, bonne, je l'aimais à en mourir. Je le lui dis, je crus qu'elle m'aimait. Mais je suis pauvre, elle aussi. Mes parents trouvaient imprudent notre immédiat mariage. Avec une sincérité dont je rougis aujourd'hui, en pensant comme elle a dû la faire sourire, je suis allé loyalement, trop loyalement, lui dire la vérité, lui demander de m'attendre jusqu'à ce qu'un grade ou deux de plus me permissent de vaincre la résistance de mes parents.

— Eh bien ? interrogea Mme de Rameterre.

— Eh bien ! elle m'a refusé l'engagement que je lui demandais :

« Nous serons toujours pauvres l'un et l'autre,

m'a-t-elle dit, nous ne sommes pas l'un pour l'autre, oublions-nous.

— Et vous l'avez oubliée ?

— Non, dit simplement le jeune homme.

— Et elle? elle est mariée?

— Je ne sais, je n'ai pas voulu savoir; jamais je n'ai questionné, je suis parti...

— Si elle vous avait aimé, pourtant?

— Si elle m'avait aimé, elle ne m'eût pas repoussé. Elle était jeune comme moi, l'avenir nous appartenait... Mais il lui fallait des millions, sans doute, pour encadrer sa beauté, ajouta-t-il avec amertume. Je n'avais à lui offrir qu'une tendre et profonde affection, de celles, croyez-m'en, ma cousine, qui peuvent faire tout le bonheur d'une vie de femme; cela ne lui a pas suffi. Elle est mariée, probablement, riche comme elle souhaitait l'être... Vous allez me trouver bien méchant, mais je ne puis arriver à désirer qu'elle soit heureuse dans la voie qu'elle s'est choisie...

— Comme vous l'aimez encore! fit Mme de Rameterre, constatant, dans ce cri de jalouse passion, l'étendue de la blessure et de l'amour du jeune homme.

— Peut-être, dit-il franchement. En tout cas, la place que je lui avais donnée en mon cœur, je serais incapable de l'offrir à une autre. Soit qu'à mon insu même elle l'occupe toujours, soit que sa trahison l'ait remplie d'amertume et de regrets. Vous voyez donc, Valérie, que loyalement, je ne peux pas promettre à une jeune épouse l'affection qu'elle serait en droit d'attendre de moi en retour de celle que, peut-être, elle-même me vouerait. Vous voyez que je ne puis me marier?...

— Non, répondit Valérie rêveuse, non, vous ne le pouvez pas!... Maintenant, du moins...

— Jamais! conclut-il les yeux pleins de larmes.

Valérie les vit, ces larmes, et, respectant la pudeur d'homme qui les retenait, laissa Xavier chercher à les lui dérober sous ses paupières abaissées; puis, voulant le distraire, elle parla d'autre chose.

VI

Vers trois heures, Valérie dit à son visiteur :

— Que votre voyage, au moins, ne soit pas entièrement vain. Ce sera certes une petite compensation; mais, puisque vous ne connaissez pas Paris-Plage, je veux vous le montrer. Où allons-nous finir l'après-midi : à la mer ou à la forêt?

— Comme vous voudrez, dit-il.

— A la forêt, alors.

Ils sortirent et cheminèrent en causant. Maintenant que Xavier avait confié son secret, il semblait que son cœur ouvert l'avait rapproché de sa cousine, et il lui parlait, plus intimement qu'il n'eût jamais cru pouvoir le faire, de lui, d'elle aussi. Elle lui répondait avec confiance, mais se montrait involontairement distraite, comme absorbée en quelque pénétrante pensée, en quelqu'un de ces problèmes moraux dont la solution réclame toutes les facultés de l'intellect. Tout à coup, au détour d'une de ces capricieuses et souvent trompeuses allées, sans terme défini ni issue certaine, dont les méandres semblent faits pour vous égarer, le visage de Valérie se rasséréna à un charmant spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Ssus un sapin un peu plus élevé, dont les branches avaient fait le vide autour de lui, étouffant sous leur ombre les arbrisseaux voisins, Mme Té-

besson était assise. Elle s'appuyait au tronc de l'arbre résineux. A ses pieds, Gillette, à demi couchée dans le sable, lisait à haute voix, et près d'elle, Jeannine, debout, les yeux fixés très haut, très loin, perdus dans le rêve, qui, si souvent, l'absorbait, l'écoutait. Elle tenait à la main un bouquet de fleurs sauvages qu'elle venait de cueillir et dont la nuance d'or pâle réveillait d'une note vive le blanc mat de sa robe de piqué. Ses cheveux, décoiffés par le vent, s'échappaient d'un petit chapeau breton en feutre blanc, relevé derrière, et, dans la simplicité de sa mise, dans la grâce modeste de son attitude, il y avait en elle une telle noblesse, une telle pureté de lignes, que la pensée s'éveillait immédiatement de ces statues antiques, dans lesquelles la perfection de la forme s'unit à celle des traits, en un type idéal de beauté classique et régulière.

A la vue de ce groupe charmant, Valérie eut un sourire et pressa un peu le pas pour s'en rapprocher. Son compagnon l'imita instinctivement, sans sembler s'apercevoir vers qui elle le menait; mais, tout à coup, son attention, jusque-là distraite, fut appelée par la rencontre inévitable qu'ils allaient faire, ses yeux se levèrent sur le visage de la jeune fille en blanc... Alors, reconnaissant Jeannine, il eut au cœur une commotion si violente qu'elle y retint un court moment tout le sang des veines, le laissant pâle à mourir... Au même moment, Jeannine, elle aussi, le reconnaissait, et, sous l'émotion vive, se décolorait jusqu'à ses lèvres, qui devinrent blanches... Valérie avait vu d'un double regard l'impression violente et réciproque des jeunes gens et, sans sembler y prendre garde, s'avançait vers Mme Tébesson.

Avec sa grâce habituelle, elle s'informait de sa santé, serrait la main des jeunes filles, restées toutes deux immobiles. Jeannine, toujours debout, et Gillette, assise par terre, non moins troublée

que sa sœur, car elle se demandait, dans une rapide anxiété, si son indiscrète confidence à Mme de Rameterre n'était pas pour quelque chose dans la soudaine apparition de M. de Birtouty.

Cependant Valérie, après l'échange des premières politesses, se retournait vers le jeune homme :

— Madame Tébesson, dit-elle, permettez-moi de vous présenter mon parent, le lieutenant Xavier de Birtouty.

Mme Tébesson, elle aussi, avait été remuée en reconnaissant l'officier ; mais, avec son tact accoutumé, elle crut non seulement devoir s'en cacher, mais bien encore convenir immédiatement de relations antérieures, dont le mystère aurait pu amener des complications ou d'arrière-pensées.

— M. de Birtouty ne m'est point inconnu, madame, répondit-elle. J'ai déjà eu le plaisir de le rencontrer à Amiens, il y a quelques années. Mais j'ignorais qu'il fût de votre famille.

— Vous le connaissiez ! reprit Mme de Rameterre sans insister autrement, et vous aussi Jeannine, et vous aussi, Gillette ?

Et les jeunes filles ayant fait un signe d'acquiescement, auquel Xavier riposta par un profond salut, Mme de Rameterre ajouta seulement, trop droite pour marquer un étonnement qui n'eût pas été sincère :

— Le monde est petit !

Il y eut alors un instant du plus embarrassant silence. Jeannine, trop émue, Gillette, trop inquiète pour pouvoir parler, leur mère désirant, à la fois, ne point être impolie pour le parent de Mme de Rameterre, et ne témoigner aucun encouragement au jeune homme dont la soudaine présence devait réveiller, dans le cœur de sa chère et vaillante fille, une plaie à peine fermée. Xavier, à la fois, troublé et furieux, n'aurait pas ouvert la bouche pour un royaume, et Valérie, elle-même,

ne possédait pas la liberté d'esprit nécessaire pour sauver la difficile situation.

Ce fut l'innocente Gillette qui s'en chargea. Les yeux abaissés sur son livre, et comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, elle profita du silence qui s'était établi pour continuer sa lecture et, reprenant où elle en était restée d'un conte charmant de René Bazin, *Le Quatrième Pauvre* (1), elle poursuivit dans une sorte d'inconscience :

« Le pays n'était pas gai, mais Julienne s'y plaisait parce qu'elle y était née. Il eût été inhabitable s'il n'y avait eu, derrière la ferme, quelques champs entourés de murs en pierres sèches, où poussaient assez bien l'avoine et merveilleusement les pommes de terre. En faut-il beaucoup plus pour être heureux. Julienne ne le pensait pas, ou, pour mieux dire, elle ne se l'était jamais demandé. Elle aimait sa « Renardière », la dernière ferme avancée en éperon dans le sable des plages ; elle aimait ses quatre enfants, son mari, qu'elle avait pris pauvre, et qui peinait rudement, tantôt bêchant la terre, tantôt récoltant le varech ou tirant la seine avec le fils aîné. Elle avait grande miséricorde pour les mendiants qui passsaient et, avec six amours et une pitié comme ceux-là, Julienne, avec raison, n'enviait personne. »

Mme Tébesson, surprise, rappela sa fille à la réalité et aux convenances.

— Gillette ! interrompit-elle d'un ton de reproche.

L'enfant sursauta comme si on l'eût éveillée d'un rêve.

— Ah ! fit-elle naïvement, c'est que c'est si joli, si touchant, cette histoire, et je suis sûre qu'elle plaira tellement à Mme de Rameterre ! Tenez, je vais la recommencer pour qu'elle en sache le début.

Et, sans attendre la permission, Gillette, de sa

(1) *Le Quatrième Pauvre*, conte de Bonne Perrette, par René Bazin.

voix fraiche, un peu chantante, très expressive, relut :

« La mère chantait pour endormir son enfant un de ces vieux chants, venus on ne sait d'où, comme les pèlerins d'autrefois. Devant elle, au delà du seuil de la ferme, une prairie descendait... »

— Asseyez-vous au moins, madame, fit Mme Tébesson.

Et Jeannine avança à Valérie un pliant, sur lequel celle-ci se plaça ; puis elle-même, dans un mouvement gracieux, se laissa choir sur le sable à côté de Gillette, qui lisait toujours. Xavier, de par la disposition du cercle qui s'était formé, se trouvait dans la nécessité, ou bien d'en rester en dehors, ou bien de s'asseoir, lui aussi, sur le sable, entre Jeannine et Mme de Rameterre. Il hésitait ; mais Mme de Rameterre se reculant un peu comme pour lui faire place, il ne résista pas à cette invite muette et se casa.

Dans le silence du bois, montait seule, maintenant, la jolie voix claire de Gillette, lisant la délicieuse idylle, presque un poème. Le sang était revenu aux joues et aux lèvres de Jeannine, et Xavier avait surmonté la violence de sa première émotion ; mais il restait troublé près de celle qui avait été le rêve, puis la déception de sa jeunesse ardente. A la dérobée, il la regardait, remuée, elle aussi, visiblement, en dépit de son calme apparent. Et, malgré la colère qu'il se croyait contre elle, qui l'avait repoussé, il ne pouvait se défendre, la revoyant si belle, d'un sentiment d'admiration attendrie. Et, peu à peu, au charme des grands yeux rêveurs et si purs qui, pourtant, se détournaient des siens, sa rancune fondait comme neige au soleil.

Gillette lisait toujours et, entrainée par son sujet, sa voix devenait plus vibrante. Les mots prenaient toute leur valeur en passant par sa jeune bouche enthousiaste. C'était maintenant la

fin du naïf récit ; lorsqu'il fut terminé, le silence persista encore quelques secondes, et Xavier, regardant Jeannine, remarqua dans les yeux doux une buée de larmes : l'émotion intense de la jeune fille s'épanchait sur ce sujet si différent de sa cause. Xavier ne s'en rendit pas compte et attribua cette rosée de pleurs à la sensibilité. Mme de Rameterre, qui l'avait aussi remarquée, dit, pour l'expliquer :

— Que c'est joli ! et comme vous aviez raison, Gillette, de vouloir me faire connaître ce conte ! J'en suis charmée, émue, même, car c'est touchant ! C'est votre avis, Jeannine ; il me semble que vous voilà tout attendrie ?

La jeune fille rougit :

— C'est vrai ! dit-elle.

Et elle ajouta en souriant :

— C'est un peu ridicule, mais Bazin a le don de me faire pleurer.

— Pourquoi, ridicule ? releva Mme de Rameterre, il n'est pas ridicule de sentir vivement les choses délicates. Ne trouvez-vous pas, Xavier ? ajouta-t-elle, se tournant vers le jeune homme qui, à son sens, restait trop à l'écart de la conversation.

— Je trouve, Valérie, répondit-il, que toute émotion, comme tout sentiment, est respectable dès qu'elle est sincère.

— Celle-ci est seulement un peu puérile, remarqua Mme Tébesson. Heureux âge ! n'est-ce pas, madame ? fit-elle avec intention, s'adressant à la comtesse, où l'on n'a à pleurer que sur des chimères !...

— Heureux âge ! oui, fit Valérie avec un soudain retour sur sa destinée, mais les chimères ne font pas seulement pleurer la jeunesse, qui n'a en elle-même aucun autre sujet de larmes. Chez ceux, plus avancés dans la vie, qui ont déjà souffert, elle réveillent des souvenirs, ramènent des pen-

sées, à l'attendrissement desquels la stoïcité mondaine ne résiste pas toujours !...

L'émotion de la jeune femme fut vite remarquée par ceux qui l'entouraient. A tous, également, elle inspira pitié et, pour l'en distraire, tout en la respectant, Mme Tébesson, se tournant vers Xavier, lui demanda s'il était depuis longtemps à Paris-Plage.

— Depuis ce matin, madame, répondit l'officier, qui avait trop bien deviné l'intention de l'aimable femme pour ne pas la seconder, — depuis ce matin, et pour quatre jours seulement.

La conversation devint générale et banale, mais bientôt Xavier, bien qu'il eût cherché à l'éviter, se trouva entraîné à adresser la parole à Jeannine, qui lui répondit avec réserve, mais avec une aisance qui témoignait de son grand empire sur elle-même ; et, peu à peu, sans même le vouloir, rapprochés par la secrète attirance de leurs sentiments, l'un et l'autre furent engagés dans une de ces causeries, presque en aparté, qui ressuscitait le passé et leur faisait, pour un instant, oublier tout ce qui les en séparait.

Xavier se laissait reprendre au charme irrésistible de Jeannine, et elle-même s'abandonnait à la douceur de la présence de celui qu'elle aimait, la surprise ne lui ayant pas plus laissé le temps de prendre la résolution de s'en défendre que celui de s'y affermir.

Mme de Rameterre accaparait volontairement Mme Tébesson dans un entretien spécial qui respectait le tête-à-tête des jeunes gens, et la mère de Jeannine, ne pouvant s'y dérober, jetait vers sa fille chérie de longs regards anxieux, comme si elle eût craint, pour elle, après cette minute de joie, le retour de ce désespoir résigné qui l'avait tant fait souffrir.

Mais Jeannine ne la voyait pas. Quant à Gillette, toujours un peu alarmée de la responsabilité qui,

en tout ceci, pouvait lui incomber, elle avait rouvert son livre et, pour elle seule, maintenant, le lisait avec une attention plus apparente que réelle.

Vers cinq heures, Mme de Rameterre se leva :

— Nous oublions le goûter, dit-elle, voulez-vous venir prendre le thé chez moi ou sur la plage ?

— Je vous remercie, madame, fit Mme Tébesson, mes filles ont apporté leurs provisions, car nous comptons rester ici jusqu'au dîner.

— Oui, dit Gillette, atteignant un sac de toile brodée, et ces provisions, s'il vous plaisait même d'en accepter votre part ?

— Non, merci, repartit Valérie, à deux, nous vous dévaliserions ; venez plutôt chez moi, nous irons à la plage ensuite...

— Pas aujourd'hui, madame, merci ! fit Mme Tébesson avec fermeté.

Valérie comprit qu'il ne fallait pas insister.

— A demain, alors, dit-elle.

Et Xavier, après elle, ayant salué la mère et les jeunes filles, un peu cérémonieusement, comme rappelé soudainement, après un rêve, à la réalité des choses, tous deux s'éloignèrent.

VII

Mme de Rameterre et son cousin firent en silence une vingtaine de pas ; puis Xavier, sans la regarder, lui dit à demi-voix :

— Valérie !

— Xavier ! répondit-elle.

— Valérie, reprit-il, c'était elle.

Elle comprit.

— Jeannine ? fit-elle.

— Oui !

— Comme nous nous sommes rencontrés? C'est elle que je vous destine.

— Elle ? c'est impossible! Vous savez ce que je vous ai dit.

— Oui, mais je sais aussi ce qu'elle m'a dit.

— Elle vous a confié ?

— Tout, sauf votre nom, que j'ai su par Gillette. Elle m'a confié qu'elle vous aimait pour la vie, mais que, sentant qu'elle entraverait votre chemin, elle s'en était retirée.

— Est-ce possible ?... Non, car alors pourquoi me laisser croire qu'elle ne m'aimait pas ?

— Pour vous détacher d'elle plus sûrement et laisser devant vous l'avenir libre de tout engagement comme de tout souvenir.

— Elle aurait fait cela?... murmura Xavier. Elle ne croyait donc pas mon affection pareille à la sienne, qu'elle pensait que, moi, je l'oublierais ?...

— Elle ne voulait surtout pas se mettre entre vous et votre famille. Elle sentait sa désapprobation à votre union, elle sentait que vos parents avaient fondé sur votre tête des espérances que ruinait votre mariage avec une fille pauvre. A ces rêves d'avenir, à l'entente parfaite entre vous et les vôtres, elle était l'obstacle... Elle l'a supprimé et s'est sacrifiée.

— Pauvre Jeannine! reprit Xavier les larmes aux yeux. Ah ! en tout ceci je la retrouve bien telle que je l'avais aimée, tendre, bonne, dévouée jusqu'à l'immolation d'elle-même !

— C'est bien elle! confirma Mme de Rameterre.

— Mais, repartit Xavier, subitement sombre, à quoi bon me dire tout cela, Valérie ? Pourquoi retourner le fer dans la plaie ? Certes, cela m'est une grande douceur de retrouver la certitude de l'affection de Jeannine et de ses nobles qualités, mais, après cela, quel déchirement de la sentir, malgré tout, perdue pour moi ?

— Perdue, pourquoi ?...

— Mais ses sentiments, que vous venez de me traduire, ne l'éloignent-ils pas de moi toujours?... Ou bien croyez-vous que, mieux éclairée sur les miens et sur la peine qu'elle m'a causée, elle consente à revenir sur sa décision et à accepter l'attente que je lui avais demandée?

— Cette attente devient inutile.

— Comment, inutile?... C'est grâce à elle seulement que j'espère fléchir la volonté de mes parents. Jamais ils ne consentiront à ce qu'avec mes faibles ressources actuelles et la petite fortune de Jeannine nous nous mettions, dès à présent, en ménage ; et, quoiqu'il puisse m'en coûter, je vous l'ai dit déjà, Valérie, jamais non plus je ne ferai à mon père, à ma mère, l'injure suprême de passer outre leur acquiescement.

— Vous aurez raison, mais point ne sera besoin de le faire. Mon oncle et ma tante de Birtouty s'opposaient à votre mariage parce que Jeannine était pauvre, elle ne l'est plus.

— Elle ne l'est plus?

— Elle ne l'est plus, fit Mme de Rameterre; j'ai contracté une dette envers Mme Tébesson, je la paye. Jeannine et Gillette auront chacune cent mille francs de dot, et je leur assurerai encore cent cinquante mille francs après moi.

— Une dette? interrogea Xavier au comble de la surprise, vous deviez de l'argent à Mme Tébesson? Comment peut-il se faire?

— Permettez! interrompit doucement Valérie, ce sont là affaires personnelles et intimes que je ne puis vraiment vous dire. Contentez-vous de savoir le nécessaire : celle que vous aimez a, dès aujourd'hui, une position très convenable que vos parents acceptent. Il ne dépend donc plus que de votre volonté, mon cher ami, que j'aille, oui ou non, demander pour vous la main de Jeannine.

— La main de Jeannine?... Mes parents acceptent! répéta Xavier, qui se mouvait en pleine

fiction et ne pouvait croire aux paroles de sa cousine.

Celle-ci s'en aperçut, et très posément, pour lui donner le temps de comprendre, elle s'expliqua.

La confidence anonyme de Jeannine, complétée par l'indiscrétion de Gillette, lui avait appris qui sa jeune amie aimait. Dans son désir d'assurer son bonheur aussi bien que celui de Xavier, elle s'était d'abord informée si les sentiments de la jeune fille étaient réciproques. Mme de Birtouty elle-même l'en ayant assurée, elle avait cherché à aplanir la difficulté qui, seule, les séparait ; et, comme elle le lui avait dit précédemment, une obligation qu'elle avait à remplir envers Mme Tébesson constituait aux jeunes filles une dot et des espérances sérieuses. Elle s'était enquise si M. et Mme de Birtouty les jugeaient suffisantes, et, sur leur réponse affirmative, elle avait appelé Xavier pour conclure son mariage, tout simplement.

— Et Jeannine sait? interrogea l'officier.

— Jeannine ne sait rien. Je n'aurais pas voulu m'engager ni vous engager avant d'avoir causé avec vous, avant aussi que vous l'eussiez revue. Les hommes, ajouta-t-elle avec son malicieux sourire d'autrefois, les hommes sont si inconstants!

— Mes sentiments n'ont pas changé, fit Xavier.

— Alors, reprit Valérie souriant encore, mais plus doucement, je n'ai plus qu'à aller savoir si Jeannine non plus n'a pas varié?

— Oui, fit Xavier, oui... Mon Dieu, maintenant que me voici, grâce à vous, si près d'un bonheur que je croyais perdu, la peur me prend de le voir une fois encore s'évanouir!... Si Jeannine, maintenant qu'elle est relativement fortunée, ne voulait plus de moi?...

— Ah! interrompit Mme de Rameterre, ne faites pas à son attachement pour vous, si pur et si profond, l'injure de cette supposition!...

— Et puis, reprit Xavier, si elle me méprisait de lui revenir parce que je la sais enrichie?...

— Pas de chimère, fit Valérie, vos sentiments à l'un et à l'autre sont au-dessus de ces préjugés. Si c'était à vous que la fortune fût échue, et que vous eussiez redemandé Jeannine, elle vous eût, cette fois, accepté sans scrupule.

— C'est égal, Valérie, fit Xavier... Vous allez rire de moi : je tremble.

— Vous tremblerez jusqu'à demain, répondit-elle avec une fugitive gaîté; je ne puis aller ce soir demander à ma petite amie si elle veut réaliser son rêve. En attendant, pour vous faire prendre patience et vous rassurer au moins sur les dispositions de vos parents, je vais vous montrer leurs lettres. Elles vous prouveront leur complicité en tout ceci : nous nous sommes unis pour vous faire une surprise.

On était revenu à la « Sapinière ». Valérie fit entrer son cousin au salon, puis, montant dans sa chambre, elle en descendit, tenant un coffret à la main. Elle en sortit plusieurs lettres, qu'elle tendit à Xavier. Celui-ci les lut attentivement sans parler ni s'interrompre.

Quand il les rendit à Valérie, son noble et franc visage rayonnait d'une joie intime et profonde.

— Je vous remercie de la communication, dit-il. Je n'avais pas besoin de ces lettres pour vous croire, mais elles m'ont fait toucher du doigt, en quelque sorte, la réalité des choses, car il me semble, depuis le matin, que je vis en plein rêve, un rêve dont vous êtes la bonne fée...

Valérie sourit sans répondre, et Xavier, l'esprit ramené par ce dernier mot à une préoccupation qui, au milieu de tant de faits nouveaux, lui avait échappé, après l'avoir d'abord hanté, Xavier reprit sur la table une des lettres de sa famille et relut tout haut :

« Grâce à votre générosité, à la fortune que la

jeune fille te devra aujourd'hui et plus tard, il nous est permis, sans une imprudence qui eût été coupable, non seulement de consentir au mariage de Xavier avec Mlle Tébesson, mais encore, en raison de tout le bien que tu nous dis de cette jeune fille, de nous unir à lui pour le désirer. »

Ayant lu ceci, Xavier s'arrêta :

— Eh bien? dit Valérie.

— Eh bien, fit Xavier, c'est donc vous qui dotez Jeannine? Vous m'aviez parlé d'une obligation?... Je n'y suis plus du tout.

— Une obligation morale, mon cher, n'insistez pas, je vous en prie, mais acceptez, sans discussion, la situation telle qu'elle est, et telle que vos parents, eux-mêmes, l'approuvent.

Alors Xavier n'osa plus rien dire.

VIII

Le lendemain, à une heure, Mme de Rameterre, qui, de toute la matinée, n'était pas sortie pour ne pas rencontrer ses voisines, entrait à « Jeanneton ». Les jeunes filles, comme de coutume, vinrent à sa rencontre; mais elle, un peu solennelle, témoigna du désir d'entretenir leur mère en particulier.

Mme Tébesson, émue, acquiesça à sa prière.

Lorsqu'elles furent seules dans le petit appartement clos, Valérie commença :

— Madame, dit-elle, je suis venue vous demander la main de Jeannine pour mon cousin Xavier de Birtouty.

— Madame, répondit Mme Tébesson, très triste, la démarche que vous voulez bien faire me prouve que vous ne savez pas...

— Je vous demande pardon, interrompit Valérie avec son doux et rare sourire, je sais.

— Vous savez, interrogea Mme Tébesson, vous savez que...

— Jeannine m'a fait ses confidences.

— Ah! dit sa mère surprise.

— Mon cousin aussi m'a fait les siennes.

— Alors vous connaissez le projet de mariage qu'il avait formé, sa rupture...

— Et le sacrifice que Jeannine faisait à celui qu'elle aimait, en renonçant à lui, même dans l'avenir.

— Alors? fit Mme Tébesson 'encore plus étonnée.

— La cause qui les séparait n'existe plus. Jeannine n'est point sans fortune, je dispose pour elle d'une partie de la mienne, je la dote de cent mille francs, et je lui en assure cent cinquante mille après moi. M. et Mme de Birtouty le savent et sont heureux de consentir à un mariage qui, désormais, comblera aussi bien leurs vœux que ceux de leur fils.

Mme Tébesson, sous l'émotion, avait pâli :

— Vous dotez Jeannine, madame, à quel titre?

— Au titre d'amie, ne me refusez pas la douceur de faire de ma grande et inutile richesse un emploi qui, donnant à ceux qui me sont chers la part de bonheur qui m'a été enlevée, me console un peu...

— Madame, balbutia Mme Tébesson, je ne sais vraiment s'il m'est permis d'accepter...

— Il ne vous est pas permis de refuser, pour votre fille, l'aisance et le bonheur, madame, répondit Valérie, alors que la dot qu'il me plaît de lui faire ne frustre légitimement personne. Ma fortune m'appartient, je suis libre d'en disposer à mon gré. Je n'ai plus, comme parents, que quelques cousins : Xavier en est un, il m'est donc spécialement permis de le favoriser dans la femme de

son choix. Je vous en prie, n'ayez point de vains scrupules; et ne me causez point le chagrin de refuser.

— Permettez-moi de consulter Jeannine, fit Mme Tébesson, bouleversée.

— Si vous voulez.

La mère l'appela. Elle entra, un peu pâle, mais toujours vaillante. En quelques mots précis, on la mit au courant. Alors, sous l'émotion, elle pâlit encore, et ce seul mot — mais combien expressif est son intonation — put sortir de sa gorge serrée :

— Oh ! madame !

Et ce « Oh ! Madame ! » disait la reconnaissance, disait la joie, disait la surprise, la crainte, l'indécision, sentiments tumultueux qui s'agitaient, violents, en l'esprit troublé de la jeune fille.

— Madame votre mère a voulu vous consulter, dit alors Valérie, avant d'accepter le don que je vous fais. N'est-ce pas, Jeannine, que vous ne m'infligerez point le chagrin de vous le voir repousser?

Jeannine fit un violent effort pour se dominer, et, toujours loyale, elle répondit d'une voix ferme :

— De vous, madame, je crois que... oui, j'accepterais... Mais, je ne puis...

— Pourquoi? demanda Valérie, surprise à son tour.

— Parce que, madame, vous me doterez pour que j'épouse M. de Birtouty?

— Oui, mon enfant.

— Et Gillette! s'écria Jeannine, elle resterait pauvre quand je serais riche... Pardonnez-moi, jamais je ne saurais me résoudre à ne point partager avec elle. Et, alors, votre cadeau changerait de destination, votre fortune sortirait de votre famille. La dot qu'acceptent M. et Mme de Birtouty, réduite de moitié, ne leur semblerait sans doute pas suffisante. Vous le voyez, madame, je

vous parle avec une entière sincérité; je ne fais point injure à votre amitié ni à votre générosité; vos intentions me trouvent aussi reconnaissante que si elles s'étaient réalisées, mais, — et elle appuya sur le mot, — *je refuse.* »

Valérie l'avait laissée dire avec un sourire.

— Nul n'a le droit de s'inquiéter en quelles mains ma fortune passera. Ceci, pour vous rassurer, mais croyez-vous que j'aie oublié Gillette?

— Quoi? fit Mme Tébesson abasourdie.

— Gillette a sa part comme Jeannine : cent mille tout de suite, cent cinquante mille plus tard; en tout : deux cent cinquante mille francs à chacune d'elles.

— Deux cent cinquante à chacune! s'écria Mme Tébesson, devinant enfin l'intention de Mme de Rameterre. Ah! madame, vous me payez le livre que je n'ai point écrit!...

— Chut! fit Valérie, que pas un mot de ceci ne soit prononcé!

— Je ne puis accepter, dit encore Mme Tébesson.

— On refuse le prix d'une mauvaise action, pas celui d'une bonne, fit Mme de Rameterre. Jeannine, c'est à vous que je m'adresse. Xavier vous aime toujours, il vous a crue parjure et ne s'en est point consolé. De vous seule dépend le bonheur ou le malheur de son existence. Qu'allez-vous décider? Allez-vous le repousser, le désespérer une seconde fois? Allez-vous me priver de la consolation de mettre, dans ma pauvre vie, un reflet de la joie que vous me devrez?

Jeannine pleurait maintenant. Oh! perdre Xavier, Xavier qu'elle savait fidèle, malgré l'absence et les apparences, si défavorables pour elle! Xavier, son Xavier qu'elle aimait passionnément...

Et le perdre, pourquoi? par un scrupule de

délicatesse outrée qui blesserait aussi le cœur brisé et généreux d'une femme de bien.

Elle leva sur Valérie ses beaux yeux purs.

— J'accepte, madame, soyez bénie !

Elle n'en put dire plus ; les sanglots lui coupèrent la voix.

Mme de Rameterre s'arracha aux effusions de la reconnaissance de Mme et de Mlle Tébesson pour aller chercher l'heureux Xavier.

De loin, il la guettait ; voyant un rayon de contentement éclairer sa belle tête triste, il pressentit la réponse et se précipitant au-devant d'elle :

— Eh bien ? dit-il.

— Venez, répondit-elle seulement.

Elle retourna à « Jeanneton », lui la suivant. Lorsque, sur ses pas, il rentra au salon, droit, il vint à Jeannine :

— Jeannine, lui dit-il, me pardonnez-vous d'avoir, un jour, douté de vous ?

— Oui, lui dit-elle, car vous êtes en droit de m'adresser le même reproche.

— Mais, maintenant, lui dit-il avec effusion, croyez-vous en moi, Jeannine, en ma tendresse ?...

— J'y crois, dit-elle gravement, comme je veux désormais que vous croyiez en moi !

IX

Deux ans plus tard, deux femmes en grand deuil habitaient encore, à Paris-Plage, la « Sapinière ». C'était Valérie et Gillette. La première portait le deuil de son mari. Dieu avait fait grâce au malheureux. Après l'avoir ramené à lui dans les sentiments les plus chrétiens de repentir et d'espérance, il l'avait rappelé.

Gillette portait le deuil de sa mère, qui avait fermé les yeux sur la consolante vision de Jeannine épouse et mère, et de l'avenir de Gillette, assuré, sinon fixé encore.

Valérie, dès cette mort, avait appelé près d'elle l'orpheline pour l'y conserver jusqu'à son mariage Un peu de douceur lui est venue de l'attachement de cette enfant, de la reconnaissance affectueuse que lui ont vouée les deux heureux qu'elle a faits.

Mais, malgré tout, Valérie n'a point oublié. Elle multiplie ses bonnes œuvres, ses charités, et les fait toutes dans un but d'expiation, en songeant à ce mari qu'elle aime à travers la tombe, à qui elle reste fidèle, soutenue par l'espérance de le retrouver un jour, en ce monde divin où toute faute dont on s'est repenti est pardonnée, et où toutes les affections chrétiennes et légitimes sont renouées et bénies.

FIN

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (14e). — R. C. Seine 53879.